00100373

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

100373

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME VIII.

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

00100373

CORRESPOND...

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCXCI.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 Juin, 1760.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de Mai, l'autre du 3 de Juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne-foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg, & mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour la ménager entre la France & l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, & je les plante là ; cela est tout simple.

...e paix sans les Anglais, & ceux-là ...s moi. Je me ferais plutôt châ... ...ue prononcer encore la syllabe de paix à ...ançais.

...est-ce que signifie cet air pacifique que votre ...ecte vis-à-vis de moi? Vous ajoutez qu'il ne ... sa façon de penser. Que m'im... ...penser, s'il n'a point le libre ar... ...en conséquence? J'abandonne le ...ailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : &, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogol qu'à Louis le bien-aimé, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, & que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une démoiselle Poisson, sur-tout si elle est arrogante, & qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à & Minos & à Rhadamante, si j'étais obligé de

comparaître à leur tribunal. Mais on
ſouvent ſans que j'aye ouvert la
avoir mis ſur mon compte des choſes
n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont
Vienne s'eſt ſouvent ſervi, & qui dans plus d'u
caſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas
que j'en parle davantage. Vo
ceurs? à la bonne heure. Je v
J'eſtime en vous le plus beau gé
aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre ur-
tout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi ſûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire & amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit, que vous pouvez offenſer & mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire, & des dépêches à dicter.

Je recommande monſieur le comte de Tourney à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte & immaculée Vierge, & du chevalier puîné du p..

Vale.

…ous amuser peut-être, je joins à ma …eau, comme dit notre bon d'Ar- …mposé ce morceau pour un Suisse, qui … un an dans mon artillerie. Cet honnête … ayant fait tourner dans sa garnison à Bréda la …ne belle Hollandaise, il m'a demandé à diffé- …reprises la permission de l'épouser, quand notre …e l'accorde enfin ; mais la belle se …n'a pas voulu attendre si long- …mour s'est envolé à tire-d'aile. *O Temp… …mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin. *Vale.*

LETTRE CCXCII.

DU ROI.

Le 31 d'Octobre, 1760.

JE vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, & je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure & la plus fatigante de toutes : mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, & mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu int
j'écrivis au marquis d'Argens : il
de moi ; peut-être a-t-elle été fabri

Je ne connais le duc de Choiseul ni
d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sent
pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, po
ne la fait-il pas ? Je suis si occupé de mes a
que je n'ai pas le temps de penser à
Mais laissons-là tous ces illustres
de la terre & de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous a vous
d'écrire l'histoire des loups & des ours de la Sibérie ? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la vie de Charles XII ? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares ; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites & contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur ; mais croyez-vous que le monde changera ? L'esprit humain est faible ; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable & de l'enfer leur fascine les yeux, & ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot & méchant. J'y cherche en vain cette image de Dieu, dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi ; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je

souffre ; & j'ai affaire à une demi-dou-
de coquines, qui démonteraient
un Antonin même. Vous êtes heureux
le conseil de Candide, & de vous borner à
ver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le
d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace
on, que le rossignol chante, que le dauphin
e la guerre.

étier & plus je me persuade que
plus grande part. Je ne crois pas
que serai long-temps : ma santé baisse à vue
d'œil, & je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la Henriade, & descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs & nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie & celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers & que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est ; elle ne sera point interceptée en chemin, & demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, & dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire, &c.

LETTRE CCXC[I]

DU ROI.

De Strehlen, Novembr[e]

LE solitaire des Délices ne se rira-t-il pas & de tous les envois que je lui fais? Voici [...] que j'ai faite pour Catt, elle n'est pas dans le [...] des mes élégies, que vous avez la bonté de car[...] Ce bon enfant me voyant toujours avec mes [stoïc]iens, me soutint il y a quelques jours, que ces beaux messieurs n'aidaient point dans l'infortune; que Gresset, le Lutrin de Boileau, Chaulieu, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triste situation, que ces bavards philosophes, dont on pourrait se passer, surtout lorsqu'on avait en soi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent & ne peuvent pas donner. Je lui fis mes humbles représentations. Il tint bon; & quelques jours après notre belle conversation, je lui décochai cette épître. Comme il me fallait une satisfaction du mal qu'il avait dit de mes stoïciens, je l'ai badiné sur quelques belles dames auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes se permettent des exagérations, & ne s'en font aucun scrupule: aussi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'est pas trop dans son caractère & dans la trempe de son ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je suis un vieux fou de m'occuper dans les circonstances où je me trouve, de

frivoles ? mais j'endors ainsi mes soucis & je gagne quelques instans ; & ces instans passés si vîte, le diable reprend tous ses droits. Je me prépare à partir pour Breslau, & pour faire mes arrangemens sur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Don Quichotte qui doit guerroyer sans cesse, & qui n'a aucun repos à espérer, tant que l'acharnement de ses ennemis le persécutera. Je souhaite à l'auteur d'Alzire & de Mérope cette tranquillité, dont me prive ma malheureuse étoile. *Vale.*

LETTRE CCXCIV.

DU ROI.

A Berlin, le premier de Janvier, 1765.

Je vous ai cru si occupé à écraser l'inf..., que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte & le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités & des maladies : je me guéris moi-même par le régime & par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un

tribut de deux & demi pour cent. C'eſt une loi immuable, contre laquelle la faculté s'oppoſe vainement : & quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du ſieur Tronchin, il ne pourra cependant pas disconvenir, qu'il y a peu de remèdes ſpécifiques, & qu'après tout, des herbes & des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés & demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, & le guériſſent par le régime : & comme je ne trouve pas que des élixirs & des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux ; & juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces) ; car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; & je ne ſuis pas du ſentiment, que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, & des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes & de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCXCV.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 24 d'Octobre, 1765.

Je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois [illegible]r de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Qu'en seroit-il des belles lettres, si elles vous perdoient ? Vous n'avez point de successeurs. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible. Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé *. Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailland dont vous me parlez proche de Clèves, a été ruinée par les François ; & autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurois passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail est terminée. Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; & je crois que le moyen le plus simple seroit que ces gens envoyassent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui seroit de leur convenance, & de quoi je puis disposer en leur faveur : ce sera le moyen le plus

* Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français, qui y pourraient dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.

court, & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourroient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité : pour moi, qui par les devoirs de mon état connois beaucoup cette espèce à deux pieds sans plumes, je vous prédis que ni vous ni tous les philosophes du monde ne corrigerez le genre humain de la superstition à laquelle il tient ; la nature a mis cet ingrédient dans la composition de l'espèce : c'est une crainte, c'est une foiblesse, c'est une crédulité, une précipitation de jugement qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le système du merveilleux ; il est peu d'ames philosophiques & d'une trempe assez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon sens est détrompé des erreurs populaires, qui se révoltent contre les absurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent superstitieux par crainte, & meurent en capucins ; vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion bonne ou mauvaise. Il ne suffit donc pas à mon sens de détromper les hommes ; il faudroit pouvoir leur inspirer le courage de l'esprit ; ou la sensibilité & la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts & les plus méthodiques. Vous pensez parce que les Quakers & les Sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore un peu davantage, on pourroit sur ce plan fonder une

nouvelle créance ; mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit, je suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvoit considérable, il enfanteroit dans peu quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît pour le composer que des ames exemptes de crainte & de foiblesse. Cela ne se trouve pas communément ; cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps, & c'est beaucoup gagner. On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, & dont les suites font horreur. Le fanatisme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie, six mille cinq cents en Poméranie & dans la nouvelle Marche, ce qui fait selon Newton & d'Alembert quatorze mille cinq cents habitations. La plus grande partie a été brûlée par les Russes. Nous n'avons pas fait une guerre aussi abominable, & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons assiégées : cela ne va certainement pas à mille maisons. Le mauvais exemple ne nous a pas séduits, & j'ai de ce côté-là ma conscience exempte de tout reproche. A présent que tout est tranquille & rétabli, les philosophes par préférence trouveront des asiles chez moi partout où ils voudront ; à plus forte raison

l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la prostituée de Babylone. Je vous recommande à la sainte garde d'Epicure, d'Aristippe, de Locke, de Gassendi, de Bayle, & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

P. S. Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

LETTRE CCXCVI.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de Janvier, 1766.

NON, il n'est point de plus plaisant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté & l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les miracles m'a fait pousser de rire; je ne m'attendois pas à m'y trouver, & je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre esprit est encore jeune, & tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance du fluide qui circule dans les nerfs, & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre. Si vous m'aviez dit il y a dix ans

que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici. Sans doute que les hommes ont leurs foibleſſes, ſans doute que la perfection n'eſt point leur partage; je le reſſens moi-même, & je ſuis convaincu de l'injuſtice qu'il y a d'exiger des autres ce qu'on ne ſauroit accomplir, & à quoi ſoi-même on ne ſauroit atteindre. Vous deviez commencer par-là, tout étoit dit, & je vous aurois aimé avec vos défauts, parce que vous avez aſſez de grands talens pour couvrir quelques foibleſſes. Il n'y a que les talens qui diſtinguent les grands hommes du vulgaire. On peut s'empêcher de commettre des crimes, mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts, comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore de l'ivroie. La ſuperſtition ne donne que des herbes vénéneuſes; il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec le ridicule que vous répandez ſur elle, qui porte coup plus que tous les argumens: peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer: dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiège du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux; les images des ſaints ne jouiſſent plus du culte qu'on leur rendoit autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces précautions: quoique ſes progrès ne ſoient pas rapides,

c'eſt

c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition. Dans nos pays proteſtans on va plus vîte : & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des partis *ſub utraque & ſub una* ne ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guères que la Pologne & la Bavière où la craſſe ignorance & l'engourdiſſement des eſprits maintiennent encore la ſuperſtition. Pour vos Genevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non ſeulement mécréans, ils ſont encore tous devenus beaux eſprits ; ils font des converſations entières en antithèſes, c'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé ? En France aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un Suiſſe ; en Allemagne quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés du monde, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé, vous créez des êtres là où vous réſidez : vous êtes le Prométhée de Genève.

Si vous étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages. A peine eûtes-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur, & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germes qui pourroient reproduire les beaux arts.

Le bon goût fut enterré à Rome dans les tombeaux de Virgile, d'Ovide & d'Horace ; je crains que la France en vous perdant n'ait le ſort des Romains. Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain, vous durerez autant que j'ai à vivre, & je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité. Adieu. Cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

LETTRE CCXCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Premier Février, 1766.

JE vous fais très-tard mes remercîmens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué ; j'étais tout près d'aller trouver Bayle, & de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait ſûrement plaiſanté avec moi de ce que votre Majeſté en a uſé avec lui comme Jurieu ; elle a tronqué l'article *David*. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de Bayle. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui & ſes pſaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui & plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs

vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des béliers, & les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aspics & de basilics. Ce qui me plaît sur-tout de lui, c'est que dans toutes ses epîtres il n'y a pas une seule pensée qui ne soit vraie; son imagination ne s'égare point.

La justesse est le fonds de son esprit; & en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en S[te] Geneviève; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je souhaite qui l'amusent. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des Calas; & il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats, qui pourra exciter la curiosité & la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestans égorgent leurs enfans pour plaire à Dieu. Si sa Majesté veut avoir ce mémoire, je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'en-

dreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

LETTRE CCXCVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 Février, 1766.

J'AUROIS été fâché de vous ſavoir ſitôt dans la compagnie de Bayle; hâtez-vous lentement de faire ce voyage, & ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françoiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir; mais vous vivrez long-temps. Votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'Hercule; ce Dieu écraſoit des ſerpens dans ſon berceau, & vous, chargé d'années, vous écraſez le fanatiſme. Vos vers ſur la mort du Dauphin ſont beaux; je crois qu'ils ont attaqué Sainte Geneviève mal à propos, parce que la Reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules, au cas que le Dauphin en réchappât. La Reine a voulu aller à pied de Verſailles à l'Egliſe de Saint Médard. Vous n'ignorez pas ſans doute la ſainte converſation de l'évêque de Beauvais avec Dieu; qui lui répondit: Nous verrons ce que nous avons à faire. Dans un temps où des évêques parlent à Dieu & où les Reines font des pélérinages, les oſſemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, & on plante là les philoſophes & les poëtes. Les progrès de la raiſon hu-

maine ſont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cauſe : preſque tout le monde ſe contente d'idées vagues des choſes, peu ont le temps de les examiner & de les approfondir ; les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoûtez à cela les ames timides, les femmes peureuſes, & ce total compoſe la ſociété des hommes. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui, le reſte ſe ſcandaliſe & vous damne charitablement. Pour moi, qui ne me ſcandaliſe point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer ; je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort ſur le Mein pour nous parvenir ; je n'en ſuis cependant pas informé au juſte, vous pourrez l'apprendre là-bas facilement. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur & à ſa ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie, en comparaiſon de Ferney & des lieux que vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, & s'intéreſſent à votre conſervation.

LETTRE CCXCIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'Auguſte, 1766.

MON neveu m'a écrit qu'il ſe propoſoit de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney ; je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom étoit de trop dans vos converſations, & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſoit pas la néceſſité d'avoir recours au ſolitaire de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens. Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves ; je ne m'y oppoſe point ; je puis leur accorder ce qu'ils demandent au bois près, que le ſéjour de leurs compatriotes a preſque entièrement détruit dans ces forêts ; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, & qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Amiens eſt tragique ; mais n'y-a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? Faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples ? & ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie ? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : Si j'avois la main pleine de vérités, diſoit-il, j'y penſeroisplus d'une fois avant de l'ou-

vrir. Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé ; & ſi vos parlemens ont ſévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé ce ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume ; c'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger ; il ne peut prononcer ſa ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent ; & il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi. Si vous me demandez, ſi j'aurois prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirai que non, & que ſelon mes lumières naturelles j'aurois proportionné la punition au délit : vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir ; vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portoit ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe ; vous avez lu des ouvrages de Voltaire, oh çà, Monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement, & pour cet effet on vous enjoint d'étudier la ſomme de Saint Thomas ; & le quidam de Mr le Curé, l'étourdi, auroit peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par ces juges ; car l'ennui eſt un ſiècle, & la mort un moment. Que le ciel ou la deſtinée écartent cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre beau génie m'a toujours inſpiré.

Sur ce, &c.

LETTRE CCC.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'Auguſte, 1766.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre, & je ne puis trouver l'exécution d'Amiens auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas étoit innocent; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges; bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, & ils condamnent au ſupplice, ſans avoir des preuves, des convictions, ni des témoins. Ce qui vient d'arriver à Amiens eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays; or il y a des punitions établies par les légiſlateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation: la diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux lois, oblige donc de ne point inſulter au culte reçu & d'éviter le ſcandale & l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devroit réformer en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement. Les dévots en France crient contre les philoſophes, & les accuſent d'être les cauſes de tout le mal qui arrive.

Dans la dernière guerre il y eut des insensés qui prétendirent que l'encyclopédie étoit cause des infortunes qu'essuyaient les armées françoises. Il arrive pendant cet effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, & il sacrifie au clergé, qui en promet, des philosophes qui n'en ont point, & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédictions, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages & qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent l'exige; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerois que les hommes fussent raisonnables, & surtout qu'ils fussent tranquilles. Nous connoissons les crimes que le fanatisme dans la religion a fait commettre; gardons-nous d'introduire ce fanatisme dans la philosophie; son caractère doit être la douceur & la modération; elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier & ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils n'ont fait. Socrate n'adoroit pas les *Deos majores & minores*; toutefois il assistoit aux sacrifices publics. Gassendi alloit à la messe, & Newton au prône. La tolérance dans une société doit

chacun la liberté de croire ce qu'il veut ; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriſer l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui inſultent audacieuſement à ce que le peuple révère. Voilà mes ſentimens, qui ſont conformes à ce qui aſſure la liberté & la ſureté publique, premier objet de toute légiſlation. Je parie que vous penſez en liſant ceci, cela eſt bien allemand, cela ſe reſſent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paſſions ébauchées. Nous ſommes, il eſt vrai, une eſpèce de végétaux en comparaiſon des François ; auſſi n'avons-nous produit ni la Jéruſalem délivrée, ni la Henriade ; depuis que l'Empereur Charlemagne s'aviſa de nous faire chrétiens en nous égorgeant, nous le ſommes reſtés ; à quoi peut-être ont contribué notre ciel toujours chargé de nuages, & les frimats de nos longs hivers. Enfin prenez-nous tels que nous ſommes. Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; & j'ai aſſez de vaine gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſes ſept embouchures dans la mer noire.

Sur ce, &c.

LETTRE CCCI.

DU ROI.

A Breſlau, le premier de Septembre, 1766.

VOUS aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai ni vu ni parlé au fils de l'Hippocrate moderne. Je ne ſais ce qui peut être tranſpiré du deſſein de vos philoſophes; je m'en lave les mains. Je ſuis ici dans une province où l'on préfère la phyſique à la métaphyſique; on cultive ſes champs, on a rebâti huit mille maiſons, & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr. Je ne ſais ſi, tout bien conſidéré, il n'eſt pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les ſeigneurs & le peuple, occupés des ſoins de leur rétabliſſement, vivent en paix; ils ſont ſi pleins de leur ouvrage, que perſonne ne fait attention au culte de ſon voiſin. Les étincelles de haine de religion qui ſe ranimoient ſouvent avant la guerre ſont éteintes, & l'eſprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penſer générale des habitans. Croyez que le déſœuvrement donne lieu à la plupart des diſputes; pour les éteindre en France, il ne faudroit que renouveller les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt; vos eccléſiaſtiques

& vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseroient qu'à eux, & laisseroient le public & le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces Messieurs; je doute toutefois qu'ils l'approuvent. Vos ouvrages sont répandus ici, & entre les mains de tout le monde; il n'y a point de peuple, point de climat où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille. Jouissez de votre gloire, & jouissez-en long-temps.

Sur ce, &c.

LETTRE CCCII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 13 de Septembre, 1766.

VOUS n'avez pas besoin de me recommander les philosophes; ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés & paisibles. Je ne puis leur donner ce que je n'ai pas; je n'ai point le don des miracles, & ne puis ressusciter le bois du parc de Clèves que les François ont coupé & brûlé; mais d'ailleurs ils trouveront asile & sureté. Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il étoit imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une jurisdiction légitime sur cet ouvrage; ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques & des [illegible] à quoi j'applaudis fort en qualité d'hérétique.

Ce ne ſont que des niaiſeries en comparaiſon de ce qui vient d'arriver à Amiens ; rôtir des hommes, paſſe la raillerie ; jetter du papier au feu, c'eſt humeur. Vous devriez par repréſailles faire un auto-da-fé à Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte, pour les régaler de ce doux ſpectacle : pour moi, dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres. Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront ; mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point, que de perſonnes livrées au plaiſir que le raiſonnement fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs projets ! ſur ce grand nombre, combien peu de perſonnes aiment à s'inſtruire & à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveugloit l'humanité du X^{me} au XIII^{me} ſiècle eſt diſſipé ; cependant la plupart des yeux ſont myopes, quelques-uns ont les paupières collées. Vous avez en France des convulſionnaires, en Hollande on connoît les fins, ici les piétiſtes ; il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts & des frelons près des abeilles. Croyez que ſi des philoſophes fondoient un gouvernement, au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe forgeroit des ſuperſtitions nouvelles, & attacheroit ſon culte à un objet quelconque qui frapperoit ſes ſens ; ou il ſe feroit des petites idoles, ou il [illegible]

roit les tombeaux de ses fondateurs, ou il invoqueroit le soleil, ou quelque absurdité pareille l'emporteroit sur le culte pur & simple de l'Etre suprême. La superstition est une foiblesse de l'esprit humain ; elle est inhérente à cet être ; elle a toujours été, elle sera toujours ; les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain-azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche de l'alliance, ou devant une statue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la superstition est la même, & la raison n'y gagne rien. Mais de se bien porter à 70 ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent ; c'est votre destin ; je souhaite que vous en jouïssiez long-temps, & que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine.

Sur ce, &c.

LETTRE CCCIII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 3 de Novembre, 1766.

JE ne suis pas le seul qui remarque que le génie & les talens sont plus rares en France & en Europe dans notre siècle qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre, La Harpe, Marmontel & Saint Lambert. Les injustices qui se font à Amiens n'empêchent pas qu'un parisien

de génie n'achève une bonne tragédie des innocens avec le glaive de la loi; mais la nation en rougit, mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus : il faut encore conſidérer de plus, que plus un état eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de leur autorité ; le ſeul moyen de l'empêcher, eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution des arrêts de mort qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures & confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus de 73 ans ; j'en juge ainſi parce qu'un commençant ne connoît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'Octave, parce que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation, & d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt ſûr qu'un ſage l'a retouché ou refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois ; il en coûte d'obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à continuer de même. J'ai lu votre article de Julien avec plaiſir ; cependant j'aurois déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de la Bletterie ; tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a le premier rendu hommage à la vérité ; il a rendu juſtice (quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenoit de garder) au caractère de Julien ; il ne l'a point appelé apoſtat ; il faut tenir co[illegible]

janféniſte de ſa ſincérité. Il auroit peut-être été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire. Le paſſage d'Ammien-Marcellin eſt interpolé ſans doute ; vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui ſuit ; ces deux phraſes ſe lient ſi bien que la fraude ſaute aux yeux. C'etoit le bon temps dans les premiers ſiècles, on accommodoit les ouvrages à ſon gré ; Joſeph s'en eſt reſſenti également, l'évangile de St Jean de même. Tout ce qui m'étonne, eſt que Meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités auxquelles ils n'ont fait aucune attention, & qu'ils auroient pu rectifier d'un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de villes & de géographie. Ces ouvrages, marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire pleins de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devoient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine durant tant de ſiècles a prolongé le fanatiſme ; enfin vous avez été le Bellérophon qui a terraſſé la chimère. Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes ; mais ſurtout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélérinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Epicure & par Ariſtide qu'aucun de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

LET-

LETTRE CCCIV.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 25 de Novembre, 1766.

CET extrait du Dictionnaire de Bayle dont vous parlez, eſt de moi; je m'y étois occupé dans un temps où j'avois beaucoup d'affaires; l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſanes ſeront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on reſtituera le bon article de David. Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, qui ne répond point à mon deſſein; il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée; mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez du fanatiſme; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer. Il a eu le ſort des catins; il a été honoré tant qu'il étoit jeune; à préſent dans ſa décrépitude chacun l'inſulte. Le Marquis d'Argens l'a aſſez maltraité dans ſon Julien : cet ouvrage eſt moins incorrect que ſes autres productions; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y-a-t-il à combattre un homme que la mort a déſarmé? Maupertuis ſans doute a fait un mauvais ouvrage; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite; il auroit dû l'égayer, pour

que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique, vous attaquâtes ſérieuſement un badinage, & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écraſâtes un moucheron. Pour moi, qui voulois conſerver la paix dans la maiſon, je fis ce que je pus pour vous empêcher d'éclater. Malgré tout ce que je vous diſois, vous en devîntes le perturbateur; vous compoſâtes une libelle preſque ſous mes yeux, vous vous ſervîtes d'une permiſſion que je vous avois donnée pour un autre ouvrage pour imprimer ce libelle. Enfin vous avez eu tous les torts du monde vis-à-vis de moi; j'ai ſouffert ce qui pouvoit ſe ſouffrir, & je ſupprime tout ce que votre conduite me donna d'ailleurs de juſtes ſujets de plainte, parce que je me ſens capable de pardonner. Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays; vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le Dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation, d'autant plus, qu'éloigné de plus de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois & les empereurs étoient acharnés à me dépouiller, un miſérable s'alliant avec eux me pilla mon livre, puiſqu'il a paru, je vous en envoie

une édition en gros caractère. Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse, elle pourra s'en servir en guise de papillotes. J'ai fait des poësies médiocres; en fait de vers, les médiocres & les mauvais sont égaux, & il faut écrire comme vous ou se taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois qui vous a vu a passé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté; mais que ce feu que Prométhée déroba ne vous manque point; c'est l'huile de la lampe. Ce feu vous soutiendra, vous irez à l'âge de Fontenelle, en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, & en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'années, rassasié de gloire & vainqueur, je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Epicure sur un nuage brillant. Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire.

Sur quoi je prie Dieu, &c.

LETTRE CCCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 5 Janvier, 1767.

Je me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue & si vive,

cupé du ſoin de rétablir votre royaume, gouvernant ſans miniſtres, entrant dans tous les détails, vous puiſſiez cependant faire des vers français ; mais moi, je n'en ſuis pas ſurpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eſt que vos vers ſoient bons ; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des penſées fortes & vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes & vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps ; mais pour du nombre & de l'harmonie, & très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg ; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient, dans une nouvelle édition de la Proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée & imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-Souci ; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux : quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, & condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, & je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire.

Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

> Votre goût offenſé *haït* l'abſinthe amère.

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllables à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore :

> Nous pourrions bien haïr les infidélités
> De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités ;
> Nous pourrions bien haïr la fauſſe politique
> De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,
> Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
> Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux ſyllabes, prenez, Sire, votre parti là-deſſus, & ayez la bonté de changer ce vers ; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points ſur les *i* à Sans-Souci & à Potſdam ? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château ſur les frontières de France, & je m'en repens bien. Les Patagons, la poix réſine, l'exaltation de l'ame, & le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite & obſcure ſphère, préciſément comme vous paſſez la vôtre au milieu de votre grandeur & de votre gloire. Je ne connais que la ſolitude & le travail ; ma

eſt compoſée de cinq ou ſix perſonnes qui me laiſſent une liberté entière, & avec qui j'en uſe de même ; car la ſociété ſans la liberté eſt un ſupplice. Je ſuis votre Gilles en fait de ſociété & de belles lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie cauſée par ma faute. Nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos diſgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majeſté auſſitôt que je l'aurais voulu.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil & ſes partiſans ſe ſont enfuis ; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, & eſt venu ſe réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Verder conformément à la permiſſion donnée par votre Majeſté ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces *, monument précieux d'une raiſon ferme & hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire ; un prince coura-

* Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos*, mis par le Roi au-devant d'un Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Fleuri, en 2 [illegible] Berne, 1767.

geux & fage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes fans le fecours de la religion, qui n'eft faite que pour les tromper; mais le fot peuple s'en fera bientôt une, & tant qu'il y aura des fripons & des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eft fans contredit la plus ridicule, la plus abfurde & la plus fanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majefté rendra un fervice éternel au genre humain en détruifant cette infame fuperftition, je ne dis pas chez la canaille, qui n'eft pas digne d'être éclairée & à laquelle tous les jougs font propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penfent, chez ceux qui veulent penfer. Le nombre en eft très-grand, c'eft à vous de nourrir leur ame; c'eft à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maifon, & de laiffer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas feconder dans cette noble entreprife, la plus belle & la plus refpectable qui puiffe fignaler l'efprit humain.

Alcide de l'Allemagne, foyez-en le Neftor; vivez trois âges d'homme pour écrafer la tête de l'hydre.

LETTRE CCCVI.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de Janvier, 1767.

J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre le fanatifme font fi fortes, que depuis Celfe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eft fupérieur à l'autre, & plus à la portée des gens du monde, dont de longues déductions fatiguent l'efprit relâché & détendu par les frivolités qui l'énervent continuellement. Il ne refte plus de réfuge au fantôme de l'erreur ; il a été flagellé & frappé fur toutes fes faces, fur tous fes côtés ; partout je vois fes bleffures & nulle part je ne vois des empyriques empreffés à pallier fon mal ; il eft temps de prononcer fon oraifon funèbre & de l'enterrer ; vous défaites le charme, & l'illufion fe diffipe.

Je crains bien qu'il n'en foit pas ainfi des troubles inteftins de Genève ; j'augure, d'après les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement, qui caufera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie fanglante. Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un afile ouvert où ils le fouhaitent ; c'eft à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter. La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi fa décifion fe trouve à

présent diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire il y a trente années. Ce qui étoit juste alors, doit l'être à présent; les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé, le jugement devoit donc être le même. Voilà ce qu'on pense dans le nord sur cette affaire; peut-être dans le sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la comparse & n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les Rois d'Angleterre & du nord ont pris le même parti. L'Impératrice de Russie videra cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les discussions polonoises & les négotiations italiennes sont à peu-près de la même espèce; il faut vivre longtemps & avoir une patience angélique pour en voir la fin. Je vous souhaite en attendant la bonne année, santé, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon ce Dieu des vers & de la médecine vous comble de ses doubles faveurs.

LETTRE CCCVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de Février, 1767.

L'ACCIDENT qui vous est arrivé attriste tous ceux qui l'ont appris; nous nous flattons cependant

qu'il n'aura point de ſuites. Vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit; & cet eſprit triomphe des maladies & des infirmités de la matière qu'il vivifie. Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents & ſur ſes médiateurs ; cependant il me paroît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de durée. Le canton de Berne & le Roi très-Chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant ; on ne les offenſe pas impunément, & ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte : les cauſes ſecondes en décideront ; je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paroiſſent avoir le droit pour eux : en cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé & les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers, j'en ferai bon uſage : la poëſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai d'en faire eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me priverois avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas. Je vous envoie encore deux contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé, pour varier la monotonie des ſujets graves par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu [illegible] chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourroient bien se faire chasser d'Espagne ; ils se sont mêlés de ce qui ne les regardoit pas, & la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition. Ici dans mon voisinage l'Impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens ; les évêques polonois en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! On l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé de France & de Portugal ses gardes du corps ; il paroît qu'on en fera autant en Espagne. Des philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique ; on persiffle le grimoire, on éclabousse la secte, on prêche la tolérance, tout est perdu : il faut un miracle pour relever l'Eglise ; c'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible, & vous aurez encore la consolation de l'enterrer & de faire son épitaphe, comme vous fîtes autrefois celle de la sorbonne. L'anglois Woolston porte la durée de la superstition selon son calcul à deux cens ans : il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice ; il s'écroule de lui-même, & sa chute n'en devient que plus rapide. Voilà ce que Bayle a commencé de faire ; en quoi il a été suivi par nombre d'Anglois, & il vous a été réservé de l'accomplir. Jouissez long-temps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous vous êtes couvert ; jouissez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore. Je souhaite que ce touchant

long-temps; & je vous assure que je suis un de ceux qui y prendront le plus d'intérêt.

LETTRE CCCVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 de Février, 1767.

Je suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé de Fleury qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'index à la cour de Rome, & il faut avouer que cette histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification. L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle dans toute la conduite des prêtres, qui altèrent de concile en concile cette religion simple en elle-même, la surchargent d'articles de foi, puis la tournent toute en pratiques extérieures, & enfin finissent par saper les mœurs par leurs indulgences & leurs dispenses, qu'ils semblent inventer pour soulager les hommes du poids de la vertu; comme si la vertu n'étoit pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvoit être tolérée aussitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs? Il y auroit de quoi composer des livres sur cette matière, & les petits ruisseaux que je pour-[illegible] fournir, se perdroient dans les immenses réser-

voirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney ; vous écrire ſur ce ſujet, ce ſeroit porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vous, pauvres Genevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paroît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur leur ſujet ; je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver ? pourquoi tracaſſer ? & certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. Ce ſont les Anglois qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner, car ces gens ſont fiers & ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir une banque. L'idée en eſt bonne, mais moi qui vois ces choſes de loin, & qui puis me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir ; il faut avoir du crédit pour en former une, & ſelon les bruits populaires le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes & mes ſoléciſmes vis-à-vis de l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes ; & ſi vous vous le propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante. Tant l'art de perſuader eſt un don précieux ; je voudrois l'avoir pour perſuader aux Polonois la tolérance. Je voudrois que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, & de façon qu[...]

république fût contente. Je ne sais point comment pense le Roi de Pologne; mais j'espère que tout cela pourra s'ajuster doucement, en modérant les prétentions des uns, & en portant les autres à se relâcher sur quelque chose. Le saint père a envoyé un bref dans ce pays-là qui ne parle que de la gloire du martyre, de l'assistance miraculeuse de Dieu, de fer, de feu, de défense de la foi, de zèle, &c. Le saint esprit l'inspire bien mal, & lui a fait faire depuis son pontificat tout à contre-temps. A quoi bon être donc inspiré?

Il y a ici une Comtesse polonoise, qui se nomme Crazinska, & qui est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le françois, l'italien & l'anglois; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue & les possède bien; l'ame d'un bénédictin réside dans son corps; avec cela elle a beaucoup d'esprit, & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en françois, langue dont l'usage ne lui est pas aussi familier que l'intelligence. Avec une pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie; elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées & aucune des frivolités de son sexe: & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle a passés à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne. Je prêche son exemple à toutes nos femmes qui auroient bien une autre facilité que cette

Polonoise à se former ; mais elles ne connoissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres, & parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnoissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous devez encore les plus heureux momens de votre vie aux lettres ; quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidèle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes. Puissiez-vous en jouir encore long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles & pour défendre mes barbarismes ! Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CCCIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de Février, 1767.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant soixante & quatorze années, & je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, & les Nestor en ont vécu. Avec vous finit le siècle de Louis XIV ; de cette époque si féconde en grands hommes vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chef-d'œuvres que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent. Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de

vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans & des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout; les François ſe piquent à préſent d'être profonds; leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs; & ces grâces qui leur étoient ſi naturelles, ils les négligent. Un des meilleurs ouvrages que j'aye lus depuis long-temps eſt ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & j'en crois l'auteur digne de marcher ſur les traces des Boſſuet, non comme théologien mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Genevois. Cela me rappelle le conte du Suiſſe qui avoit mangé une omelette au lard un jour maigre, & qui entendant tonner s'écria, Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Genevois pourront faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. A la fin ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple; ce qu'ils pourroient faire de plus judicieux ſeroit de céder aux conjonctures, & de s'accommoder, ſi l'obſtination & l'animoſité ne les en empêchent. Leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare, & qui ſe trouve dans un lieu, comme vous en jugez très-bien, qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Wéſel quel-

qu'un

qu'un de ce nom ; en cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile. Voilà de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France ; les Calas, les Syrven & la Barre devroient ouvrir les yeux au gouvernement & le porter à la réforme des procédures : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque Duc & Pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans meneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône. Pendant la guerre il y avoit une contagion à Breſlau ; on enterroit ſix vingts perſonnes par jour, & une comteſſe dit : Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée, ce n'eſt que le peuple qui meurt ! Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a preſque de tout temps été ainſi. L'allure des grandes monarchies eſt la même ; il n'y a que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connoiſſent & la déteſtent : ces enfans de la fortune qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes, & pourvu que le premier reſſort aille, le reſte importe peu. Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les om-

brages des lauriers d'Apollon, & je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs ; à moins d'être au premier ciel, vous ne sauriez être plus heureux.

LETTRE CCCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Du 3 Mars, 1767.

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, & je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'ensanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français & bernois. Il est certain que si les animaux raisonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raison, car ils suivent la nature, & nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Est-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ses évêques, s'est voulu secrètement appuyer de votre Majesté, de la Russie, de l'Angleterre & du Danemarck, & qui n'est actuellement appuyé que de la Russie ? [illegible]pératrice de Russie qui soutient seule à

préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique. . . .

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, & qui a l'air de la contradiction, de ſoutenir l'indulgence & la tolérance, les armes à la main ; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la ſuperſtition ? Hercule allait combattre les brigands, & Bellérophon les chimères ; je ne ſerais pas fâché de voir des Hercules & des Bellérophons délivrer la terre des brigands & des chimères catholiques.

Quoiqu'il en ſoit, vos deux contes ſont bien plaiſans ; votre génie eſt toujours le même : votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe & gaie. J'eſpère que votre Majeſté daignera m'envoyer quelque nouveau conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien ; cela ne me paraît pas juſte, & mérite aſſurément un troiſième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé, Morival, cadet dans un de vos régimens à Wéſel ; c'eſt un jeune homme très-bien né, & dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il concevable qu'il ait été condamné à [illegible]

vif chez des picards, pour n'avoir pas falué une proceffion de capucins, & pour avoir chanté deux chanfons? L'inquifition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux fur la fcène de ce monde, on paffe la moitié de fa vie à rire & l'autre moitié à frémir.

Confervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter & à ramper fur ce malheureux & ridicule tas de boue.

LETTRE CCCXI.

DU ROI.

A Potfdam, le 24 Mars, 1767.

JE vous plains de ce que votre retraite eft entourée d'armes: il n'eft donc aucun féjour à l'abri du tumulte; car qui croiroit qu'une république dût être bloquée par des voifins qui n'ont aucun empire fur elle? Mais je me flatte que cet orage paffera, & que les Genevois ne fe roidiront pas contre la violence, ou que le miniftre françois modèrera fa fougue.

Vous voulez favoir le mot du conte? Il ne regarde que moi. Ce conte fut fait l'an 1761, & convenoit affez à ma fituation telle qu'elle étoit alors. J'ai corrigé cet ouvrage depuis la paix, & je vous l'ai envoyé. Je fuis fi ennuyé de la politique, que je la mets de côté dans mes momens de loifir & d'étude; [illegible] artconjectural à ceux dont l'imagination

aime à s'élancer dans l'immenſe abyme des probabilités.

Ce que je ſais de l'Impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance, & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes, pour convaincre les évêques polonois des droits que ces diſſidens prétendent avoir. Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire la ſuperſtition ; elle périra par le bras de la vérité & par la ſéduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends. J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens & de moines ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition. Il n'eſt pas douteux que ſi l'on parvient à détruire ces aſiles du fanatiſme, le peuple ne devienne dans peu indifférent & tiède ſur ces objets qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agiroit donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre ; ce moment eſt venu, parce que le gouvernement françois & celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter leurs dettes, ſans y parvenir. L'appât de riches abbayes & de couvens bien rentés eſt ſéduiſant : en leur repréſentant le mal que les cénobites ſont à la population de leurs Etats, ainſi que l'abus du grand nombre de cuculati qui rempliſſent leurs provinces, en même temps que la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point

ſucceſſeurs, je crois qu'on les détermineroit à commencer cette réforme ; & il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſéculariſation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira ſucceſſivement le reſte. Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, & partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudroient s'y oppoſer. Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier & de l'exécuter. Le patriarche me demandera peut-être ce que l'on fera des évêques ? Je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore, qu'il faut commencer par détruire ceux qui embraſent de fanatiſme le cœur du peuple. Dès que le peuple ſera refroidi, les évêques deviendront de petits garcons dont les ſouverains diſpoſeront par la ſuite des temps comme ils voudront. La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt fondée que ſur l'opinion, & ſur la crédulité des peuples ; éclairez ces derniers, & l'enchantement ceſſe.

Après bien des peines j'ai déterré le malheureux compagnon de la Barre ; il eſt Porte-enſeigne à Weſel, & j'ai écrit pour lui. On me marque de Paris qu'on prépare avec appareil au théâtre françois la repréſentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie ; vous lui donnez encore du plaiſir. Puiſſiez-vous lui en donner longtemps & jouir dans votre doux aſile des délices que vous avez procurées à vos contemporains, & qui s'é-

tendront à la race future, tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & des ames ſenſibles qui connoîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

LETTRE CCCXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 5 Avril, 1767.

JE ne ſais plus quand les chiens qui ſe battent pour un os, & à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majeſté, pourront aller demander un chenil dans vos Etats*. Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper ſur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceſſamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, & plus de quatre paires de pigeons. Si celà continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de votre Majeſté.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux

* M. de Voltaire vouloit alors que Wéſel ſervît d'aſile aux proſcrits de Genève. Il avait eſſayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philoſophes français.

autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouvérains qui penſent comme vous ; mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Egliſe ? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte, & le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir & dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte ? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal ?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatiſme ; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, & en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans & ſages viendrait ſe conſacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti & les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, & pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre,

faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, & à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile ? ce ferait un amusement pour votre Majesté, & ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en feraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore du 24 Mars. Elle a bien raison de dire que l'inf . . . ne sera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne serait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, déposséder un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité ; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition christicole que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière ; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre ; on n'est pas assez hardi en France, & les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main ; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de la Harpe, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majeſté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué & brûlé à petit feu comme cet infortuné qui eſt à Wéſel, & que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie votre Majeſté, au nom de la raiſon & de la bienfaiſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons ſuiſſes & un marquis français que les Scythes & un prince Perſan. Thiriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à votre Majeſté.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majeſté daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

LETTRE CCCXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 2 Mai, 1767.

PERMETTEZ-moi de dire à Votre Majesté, que vous êtes comme un certain personnage de Lafontaine :

Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire, vous faites un royaume florissant & puissant, de ce qui n'était sous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu & saisi le vrai en tout, aussi êtes-vous unique en tout genre.

Je dois dire à Votre Majesté, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'age de douze ans, & ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, & vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse ; véritable marquis, & non pas de ces marquis de robe ou du hazard, qui prennent leurs titres dans une auberge, & se font appeler Monseigneur par les postillons, qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de St Antoine, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel fesait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois & à ce que j'espère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné m'envoyer par M. de Catt la réponse qu'elle a faite à Marmontel sur sa Poëtique. Que de leçons elle nous donne! Votre digne Suisse m'a écrit une lettre charmante. Il s'estime heureux d'avoir vu ces grandes scènes où V. M. a joué si supérieurement son rôle. Pour moi, je l'estime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de son peuple.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect & syndérèse.

LETTRE CCCXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de Mai, 1767.

J'AVOIS cru, pendant les troubles qui désoloient l'Europe, que la terre de Ferney & la ville de Genève étoient comme l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes & l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener le fléau de la guerre. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont à faire à trop forte partie, & les François les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour dans sa patrie, s'étoit proposé de passer

chez vous, si ce cordon impénétrable ne l'en avoit empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude. La ville de Jérusalem, bâtie pour le peuple de Dieu, est possédée par les Turcs; le capitole, cet asile des nations, ce lieu auguste où s'assembloit un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des recollets; & Ferney, douce & agréable retraite philosophique, sert de quartier-général aux troupes françoises; mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme Orphée votre devancier apprivoisa les tigres & les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti comme le reste des êtres aux infirmités de l'âge; il faudroit que des corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre en fussent exempts. Les arts & la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte; ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement; aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs; ils jouissent d'une liberté entière; & comme ils sont liés avec ceux de Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'ayent des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Espagne; les jésuites sont chassés de ce royaume; de plus, les cours de Versailles, de Vienne & de Madrid ont demandé au Pape la suppression d'un nombre considérable de couvens; on dit que le saint père sera obligé d'y consentir,

quoiqu'en enrageant. Quelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le ſiècle qui ſuivra le nôtre ? La coignée eſt miſe à la racine de l'arbre. D'une part la voix des philoſophes s'élève contre les abſurdités d'une ſuperſtition révérée, d'une autre les abus de la diſſipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les ſuppôts & les trompettes du fanatiſme. Cet édifice, ſapé par ſes fondemens, va s'écrouler, & les nations marqueront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui ſe fit au XVIIIme ſiècle dans l'eſprit humain. Qui auroit dit au XIIme ſiècle que la lumière qui éclaireroit le monde viendroit d'un petit bourg ſuiſſe nommé Ferney ? C'eſt ainſi que les grands hommes communiquent leurs célébrité aux lieux qu'ils habitent & au temps où ils fleuriſſent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je ſuis bien ſûr que cette pièce ſera intéreſſante & pathétique; heureux talent qui fait le charme de toutes vos tragédies. J'ai vu des tragédies & des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu & verſifie bien ; je vous ſuis obligé de ſon épître, que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Béliſaire de Marmontel : il faut que la ſorbonne ait été de bien mauvaiſe humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de ſauver Cicéron & Marc-Aurèle. Je ſoupçonnerois plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques alluſions du règne de Juſtinien à celui de Louis XV, & que pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la ſor-

bonne comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite. Conſervez-vous toutefois & ménagez votre vieilleſſe dans votre quartier-général de Ferney. Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnoit l'aſſaut à la ville qu'il défendoit, réſolvoit tranquillement un problème, & ſoyez perſuadé que le Roi Hiéron s'intéreſſoit moins à la conſervation de ſon géomètre que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françoiſes entoure.

LETTRE CCCXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 31 de Juillet, 1767.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé de domicile; des lettres de Paris nous aſſuroient que vous alliez vous établir à Lyon, & j'attribuois votre long ſilence à votre déménagement; la cauſe que vous en alléguez eſt bien plus fâcheuſe. Le poëme ſur les Genevois m'étoit parvenu par Thiriot; je n'en ai que deux chants, & vous me ferez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage en entier. J'admirois en le liſant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiſſe & le froid des ans n'ont pu éteindre; & comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyois plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, & vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur Caron, ſur Cerbère, &c: & ſur tous ces objets que

vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage ; vous vous trouverez à votre aiſe en le faiſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels ; votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination !

Mais revenons à ce monde-ci. On y vieillit prodigieuſement, mon cher Voltaire ; tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers ; je lis le ſoir ou je m'amuſe à la converſation ; mes cheveux ont blanchi, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte : je végète encore, & je m'apperçois journellement que le temps fixe une différence ſenſible entre 40 & 56 ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne reſte dans ma tête qu'un peu de bon ſens, avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences & pour les beaux arts, qui ſont ma conſolation & ma joie. Votre eſprit eſt plus jeune que le mien ; ſans doute que vous avez bu à la fontaine de Jouvence, ou que vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le ſiècle de Louis XIV ; mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? C'eſt l'arche du ſeigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre : on dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV ; juſqu'à quel

temps

temps doit s'étendre ce ſiècle? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, & combien après ſa mort? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion. J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney; il vous a vu *faciem ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpéroit de voir Dieu; pour moi, je ne vois rien que mon jardin.

Nous avons célébré des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille; j'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible & philoſophique. On parle auſſi peu ici des diſſidens & de ce qu'ils décideront que des Génevois & des héros qui les entourent; toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils ſe hâteront de s'accommoder, & ne rechercheront plus dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux. Vivez donc pour l'honneur des lettres, que votre corps puiſſe rajeunir comme votre eſprit; & ſi je ne puis vous entendre, je puis vous lire, vous admirer, & faire des vœux pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Novembre, 1769.

UN bohémien qui a beaucoup d'efprit & de philofophie, nommé M. Grimm, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos faints myftères, & que vous n'étiez pas trop content que j'euffe paffé près de deux ans fans vous écrire.

Je remercie votre Majefté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été fi fâché & fi honteux du peu de fuccès de la tranfmigration de Clèves, que je n'ai ofé depuis ce temps-là préfenter aucune de mes idées à votre Majefté. Quand je fonge qu'un fou & qu'un imbécille comme S^t Ignace a trouvé une douzaine de profélytes qui l'ont fuivi, & que je n'ai pas pu trouver trois philofophes, j'ai été tenté de croire que la raifon n'étoit bonne à rien ; d'ailleurs, quoique vous en difiez, je fuis devenu bien vieux, & malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruffie, le fait eft que j'ai été long-temps mourant & que je me meurs.

Mais je reffufcite & je reprends tous mes fentimens envers votre Majefté, & toute ma philofophie pour lui écrire aujourd'hui, au fujet d'une petite extravagance anglaife qui regarde votre perfonne. Elle fe doutera bien que cette démence anglaife n'eft pas

gaie ; il y a beaucoup de ſages en Angleterre ; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening Poſt*, le 7 Octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majeſté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. " Quelle " pitié, ſi l'étendue de vos connaiſſances, vos talens " & vos vertus ne vous ſervaient qu'à pervertir ces " dons du ciel pour faire la misère & la déſolation " du genre humain ! Vous n'avez rien à déſirer, " Sire, dans ce monde que l'auguſte titre d'un héros " chrétien."

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc Mouſtapha, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan ; mais comme Mouſtapha n'a veine qui tende à le faire un héros, & que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes & aux princeſſes du Nord, qui me paraiſſent plus éclairés que tout le ſérail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majeſté, que ces quatre lignes-ci : " J'ai vu dans le *Whitehall Evening Poſt, du 7 Octobre* 1769, N° 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le roi de Pruſſe ; cette lettre*

bien sotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 Octobre 1769, VOLTAIRE."

Il y a partout, Sire, de ces esprits également absurdes & méchans, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la Philaminte des Femmes savantes de Molière ; ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous & nos amis.

J'ai dit quelque part que la Motte le Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces marousles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer Dieu comme le père commun de tous les hommes sans distinction, & d'être bienfesant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation & l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs ; mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, & dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux diffidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, & qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons

catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'eſt point probablement le Saint-Eſprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne ſoit un ſaint eſprit du révérend père Malagrida, ou du révérend père Guignard, ou du révérend père Jacques Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de Dieu, depuis le grand Conſtantin, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de Charles I qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Evangile à la main ; la politique n'eſt pas mon affaire : je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots & plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains (intérêts à moi très-inconnus), je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle & d'Euripide. Si l'on voulait, cela ſerait bientôt fait ; mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, & on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur : on en laiſſera tout le fardeau à Catherine.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majeſté, qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conſerve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, & le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſer-

viteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

LETTRE CCCXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 de Novembre, 1769.

VOUS avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans pût être ſupporté avec patience. Sans doute, tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, & être bien aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe; mais bien de ſavoir ce que fait ce héros de la raiſon, ce Prométhée de nos jours qui apporte la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, & les déſabuſer de leurs préjugés & de leurs erreurs. Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes angloiſes vous ayent reſſuſcité; j'aimerois les extravagans qui feroient de pareils miracles; cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglois pour un ancien Picte, qui ne connoît pas l'Europe. Il faut être bien neuf pour vous traduire en père de l'Egliſe, qui par pitié pour mon ame travaille à ma converſion. Il feroit à ſouhaiter que vos évêques françois euſſent une pareille opinion de

votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles; il combat, à ce que ces Meſſieurs prétendent, pour la foi apoſtolique catholique & romaine. C'eſt le croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint père. Si je n'avois pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurois peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & de cueillir les palmes d'Idumée; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, aſſuré que l'Impératrice de Ruſſie en tiendra bon compte; je borne mes ſoins à exhorter Meſſieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre perſécuter leur religion, ou exiger d'eux qu'ils ne perſécutent pas les autres; enfin je voudrois que l'Europe fût en paix & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces ſentimens de feu l'abbé de Saint Pierre, & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le ſeul de ma ſecte.

Pour paſſer à un ſujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai compoſé àla hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m' rendu viſite. C'eſt une princeſſe d'un grand mérite, & qui auroit bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conſerve mes anciennes foibleſſes

J'aime les belles lettres à la folie ; ce ſont elles ſeules qui charment nos loiſirs & qui nous procurent de vrais plaiſirs. J'aimerois tout autant la philoſophie, ſi notre foible raiſon y pouvoit découvrir les vérités cachées à nos yeux, que notre vaine curioſité recherche ſi avidement : mais apprendre à connoître, n'eſt qu'apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer ſi féconde en écueils d'abſurdités, perſuadé que tous ces objets abſtraits de nos ſpéculations étant hors de notre portée, leur connoiſſance nous feroit entièrement inutile, quand nous pourrions y parvenir. Avec cette façon de penſer je paſſe ma vieilleſſe tranquillement ; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Baſin ; il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire : je lui ſouhaite longue vie, ſanté & contentement, & quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

LETTRE CCCXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre, 1769.

MON cher Lorrain *, je ne ſais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de

* Cette lettre eſt une réponſe à l'envoi d'un ouvrage manuſcrit du roi de Pruſſe, ſur les principes de la morale. M. de Voltaire l'adreſſe au copiſte de cet ouvrage, dont il ſuppoſe qu'il a reconnu l'écriture.

dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé ſous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; aſſurément vous en faites l'ornement & l'inſtruction. Vous me paraiſſez un grand philoſophe dans le ſéjour des revues, des canons & des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets ſi contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que Marc-Aurèle & Julien avaient trouvé ce ſecret, qu'il a été perdu juſqu'à nos jours, & que vous vivez auprès d'un maître qui l'a reſſuſcité. Cela eſt vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot & ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens; & tout le monde en a ſans doute aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre eſt le vent qui enfle les voiles, & qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge: ſi l'amour propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon

mariée à l'amour propre : leurs enfans ſont la vertu & le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entièrement ſains, & qu'ils ont toujours quelques petites maladies ; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la ſource du bien & de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Welches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien & muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, & que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir apperçu il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez le que mon plus grand re-

gret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, & que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

LETTRE CCCXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 Décembre, 1769.

QUAND Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit ;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre :
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit qu'Alexandre pouſſait ſon amour pour les beaux arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Welches, & qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, & qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thaleſtris étaient pleins de grâce & d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens & les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, & qu'ils apprenaient par les autres na-

tions combien leur maître avait d'efprit; car pour eux ils ne le connaiffaient que comme un brave guerrier, qui favait gouverner comme fe battre.

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux Welche retiré vers les montagnes du Caucafe, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, & qui vivait auffi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d' Arbelles & de Bafroc. Ce vieux radoteur difait fouvent qu'il était très-fâché de mourir fans avoir fait encore une fois fa cour au héros de la Macédoine.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des favans qui ont lu Plutarque & Xénophon dans la bibliothèque de votre nouveau palais ; ils pourront vous montrer les paffages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, & votre Majefté verra que rien n'eft plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucafe pour voir ce Welche deux jours à la cour d'Alexandre.

LETTRE CCCXX.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de Janvier, 1770.

CE vieux citadin du Caucase,
Ressuscité de son tombeau,
Caracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.
J'aimerois mieux me voir à table
Avec ce Welche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son grec Pausanias.

Ce vieux Welche a beaucoup d'érudition ; cependant il paroît qu'il persiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il alexandrise. Ce pauvre Thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique & qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en Welche, parce qu'il en falloit, & que pour son malheur personne que lui dans son pays n'étoit atteint de la rage de la métromanie ; il a envoyé ces vers au vice-Dieu qu'Apollon a établi son vicaire dans ce monde : il a senti que c'étoit envoyer des corneilles à Athènes ; mais il a cru que c'était un hommage qu'il falloit rendre à ce vice-Dieu, comme de certaines sectes de Papegaux en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de

meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe; pour moi, je prendrois toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le séné des apothicaires, sans jamais faire un chant de la Henriade. Chacun naît avec un certain talent. Vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente; car aussi long-temps que le soleil éclairera le monde, aussi long-temps qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, aussi long-temps qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, & qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront & votre nom remplira le vague espace des siècles qui mène à l'éternité. Pour les miens on dira; c'est beaucoup que ce Roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille, cela est assez passable; s'il étoit né particulier, il auroit au moins pu gagner sa vie en se faisant correcteur chez quelque libraire; puis on jette le livre là, puis on en fait des papillottes, puis il n'en est plus question.

Mais comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un mémoire destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique, & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux. J'espère que cela me vaudra quelque brochure de Ferney. Si vous le voulez, nous échangerons nos marchandises;

c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire. J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connoît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCXXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de Février, 1770.

Ce pauvre Lorrain dont vous vous ſouvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à préſent à celles qu'il faiſoit autrefois. A préſent il écrit pour le temps : il y a dix-huit ans que c'étoit pour l'immortalité ; il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage, qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'*Eſprit* d'Helvétius & dans les *Eſſais* de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, & l'autre n'indique ſimplement que ſes idées. Ce pauvre Lorrain ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître ; il ſait que vous donner ſes ouvrages, c'eſt envoyer des corneilles à Athènes : mais par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers

en Welche d'un auteur tudesque ; il en aura, mais il se repentira de les avoir demandés ; ces vers sont adressés à une Dame qu'il doit connoître, faits à l'occasion d'un propos de table où cette Dame se plaignoit de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop & le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissoit autrefois d'amples recueils, & qui commencent à devenir plus rares. Le pauvre Lorrain est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché partout ; ce n'est pas la saison des roses, & les lauriers ont tous été transplantés en Russie, de sorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain suppose que la brillante imagination qui à Ferney triomphe du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaisie le tableau de ce génie, & qu'il en est comme du jardin des Hespérides & de la fontaine de Jouvence que la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement. Si cependant il étoit question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudroit qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui & de l'associer à ses études, qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite & n'aime plus que lui son beau génie.

LETTRE CCCXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 Mars, 1770.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, & qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les ſages,
Qui devant vous ſon trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis ;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas ! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies ;
Nous n'avons pas trop de ſavans ;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre ;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

Il eſt clair que vous avez trop de tout, & moi trop peu. Votre épître à madame de Morian ſur ce

fujet eft charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune parifien oifif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que fa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout feul une vingtaine de provinces, faffe fans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui font à la fois d'un poëte & d'un homme de bonne compagnie, c'eft ce qui me paffe. Quoi, vous nous battez en Turinge, et vous faites des vers mieux que nous! C'eft là qu'il y a du trop; & vous me caufez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majefté héroïque & poëtique.

LETTRE CCCXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 27 Avril, 1770.

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien auffi, & je fefais même tout comme vous de la profe & des vers, à cela près que mes vers et ma profe ne valaient pas grand'chofe; je conclus que j'étais fait pour vivre & mourir auprès de vous, & qu'il y a eu du mal-entendu fi cela n'eft pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jéfuite, c'eft encore une raifon de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère Ganganelli a

condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa Sainteté que je ſuis très-bon catholique, & que je prends votre Majeſté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole ; & comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'eſt marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à Marc-Aurèle. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes : je ne ſais rien de plus utile. Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien & le précepteur de votre royaume ; tout cela eſt pourtant vrai : je défie qu'on en diſe autant de Mouſtapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce ſerait rendre ſervice au genre humain.

Pendant que l'empire ruſſe & l'empire ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes ; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige & tant de ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, & m'envoyer celle de St Ignace.

Reſtez un héros ſur la terre, et n'abandonnez pa abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CCCXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 4 Mai, 1770.

JE me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie ; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, & monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui ; vos dialogues à la Marc-Aurèle ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval & d'une parade.

Je ne ſais ſi votre Majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève ; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre Mouſtapha ; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre Mouſtapha auſſi, & que vous partageaſſiez avec elle ; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre Majeſté, & nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, réſident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de Vanloo, haut de ſix pieds, avec

des bordures. Il le veut vendre onze mille livres ; voilà tout ce que j'en fais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, & voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai preſque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'eſt pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je ſuis ; car ſi votre Majeſté a eu la goutte, votre vieux ſerviteur ſe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne ſais ſi la nature traite mieux les ſables de Berlin ; mais je me ſouviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majeſté. Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés & de n'avoir point de goutte. Je ſuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eſt que protectrice des jéſuites, et moi je ſuis réellement capucin ; j'en ai la patente avec le portrait de St François, tiré ſur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère FRANÇOIS VOLTAIRE.

LETTRE CCCXXV.

DU ROI.

A Charlottenbourg, le 24 de Mai, 1770.

JE vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation ; parmi les

ſaints de l'Egliſe je n'en connois aucun qui vous ſoit comparable, & je commence par dire *Sanĉte Voltere, ora pro nobis.* Cependant le ſaint père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ait joui de cette faveur; l'abrégé de Fleury a eu un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe; je ſuis le protecteur des jéſuites, vous des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome, les miens auſſi; mais vous êtes ſaint, & je vous cède la préférence. Comment! Monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas? Cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent des brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'Impératrice de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe; elle a obtenu de Diderot à bons deniers comptans une diſpenſe de faire battre ſes Ruſſes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les cenſures philoſophiques, & qui crains de commettre un crime de lèze-philoſophie & l'excommunication encyclopédique, je me tiens en repos; & comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'étoit permis ſelon les lois de la nature d'en payer à mon allié auquel je les dois, & je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fouetter princes, rois & empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles. Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Eſſais ſur les préjugés.* Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre: je m'imagine que

ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, & avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres.

Au reste je ne pense plus à mes maux : c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront, j'ai d'autres occupations. Je vais mon chemin, clopinant ou boitant sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étois malade, en recevant votre lettre le souvenir de Panétius me rendit mes forces ; je me rappelai la réponse de ce philosophe à Pompée qui désiroit de l'entendre, & je me dis qu'il seroit honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire. Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paye des subsides : il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions. Au reste je fais des vœux sincères pour l'énergie & la corroboration de votre poitrine ; je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en cette vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort ; vous êtes sûr des premiers, & les philosophes pourroient suspecter les autres. Sur quoi je prie Saint Jean du désert, Saint Antoine, Saint François d'Assise & Saint Cucufin de vous prendre tous dans leur sainte & digne garde.

LETTRE CCCXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 Juin, 1770.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On ſent bien que c'eſt jalouſie,
Et l'effet de l'eſprit malin.
Mais lorſque d'un grand ſouverain
Les beaux écrits il aſſocie
Aux farces de Saint Cucufin,
C'eſt une énorme étourderie.
Le ſaint père eſt un pauvre ſaint ;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie ;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà votre Majeſté bien payée de s'être vouée à St Ignace ; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à St François.

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli ; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette !

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeurs de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon

Barjone, tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de Mahomet ? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome & de moi, d'aller droit au ſolide, & d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, & n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, & d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

De la fange la plus groſſière
On voit ſouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs ; j'aime mieux la famille de Socrate que les deſcendans d'Orcan, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre & mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hennin; celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus grâces.

LETTRE CCCXXVII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 7 de Juillet, 1770.

QUE le ſaint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
M'échauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de Saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce
Suffiſante comme efficace:
Mais ce Suiſſe du paradis
Etoit ivre, ou du moins bien gris,
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin,
J'appelle de cet anathême
Au corps du concile prochain:
Il paroît même très-plauſible,
Et malgré Loyola je crois
Que le ſaint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas après tout auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt pour que l'uſage ne s'en perde pas, & d'ailleurs les Romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée. Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience il s'eſt laiſſé enlever le comtat d'Avignon, combien peu il y penſe, & dans quelle concorde il vit avec le très-Chrétien ? Pour moi j'aurois tort de me plaindre de lui ; il me laiſſe mes chers jéſuites, que l'on perſécute partout ; j'en conſerverai la graine précieuſe, pour en fournir un jour à ceux qui voudront cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du Sultan turc.

Si Monſieur le Mamamouchi
Ne s'étoit point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'auroit point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachis,
Et de certaine Impératrice
(Qui vaut ſeule force empereurs),
Reçu pour prix de ſon caprice
Des leçons qui devroient rabaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans.
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, & de profiter de ce temps de tranquil-

lité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites & qui ſaignent encore.

Et quant à Monſieur le vicaire,
Je dis vicaire du bon Dieu,
Je le laiſſe en paix en ſon lieu
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas ! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière,
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Il tremble qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière
Dardé du foyer de Ferney.
A ſon éclat, à ſes attraits
Diſparoîtroit le ſortilége ;
Lors adieu le ſacré collége,
La ſainte Egliſe & ſes ſecrets.

Lorette ſeroit à côté de ma vigne que certainement je n'y toucherois pas. Ses tréſors pourroient ſéduire des Mandrins, des C . . . , des R . . . & leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte des dons que l'abrutiſſement a conſacrés ; mais il faut épargner ce que le public vénère : il ne faut point donner de ſcandale, & ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut par complaiſance, par commiſération pour leur foibleſſe ne point choquer leurs préjugés.

Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même. Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains ; il m'a paru ſi téméraire que je n'ai pu m'empêcher de faire

quelques remarques ſur le Syſtême de la nature que l'auteur arrange à ſa façon. Je vous communique ces remarques, & ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai ; j'y joins une élégie ſur la mort d'une dame d'honneur de ma ſœur Amélie, dont la perte lui a été très-ſenſible. Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait ; mais vous vous reſſouviendrez qu'il étoit d'uſage aux temps reculés que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'Apollon ; il y avoit même du temps d'Auguſte une bibliothèque conſacrée à ce Dieu, où les Virgile, les Ovide & les Horace liſoient publiquement leurs écrits : dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte qu'on y envoie ſes offrandes ; il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits,
Ils ſont faits pour plaire à tout âge ;
Ils ſavent éclairer le ſage
Et répandre des fleurs ſur les jeux & les ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même !

Ce ſont des vœux auxquels tous les gens de lettres doivent joindre les leurs ; ils doivent vous conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment ruineux près de s'écrouler, dont

des barbares ſapent déjà le fondement. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles lettres, en leur preſcrivant des lois pour les dégrader; que n'arrivera-t-il pas lorſqu'elles manqueront de leur unique appui, & lorſque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que des courbes, & d'arides ſolutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles! Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, & contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons.

O compagnes d'une Déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire fut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années,
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Atropos d'en prolonger le cours.

LETTRE CCCXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 27 Juillet, 1770.

VOUS & le roi de la Chine vous êtes à préſent les deux ſeuls ſouverains qui ſoient philoſophes & poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kienlong, lorſque j'ai reçu la proſe &

les vers de Frédéric le Grand. Je vais d'abord à votre profe, dont le fujet intéreffe tous les hommes, auffi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle qui combattait par fes réflexions morales le fyftème de Lucrèce.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Syftême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de fe rencontrer plus d'une fois avec votre Majefté : c'eft bon figne quand un roi & un fimple homme penfent de même leurs intérêts font fouvent fi contraires que, quand ils fe réuniffent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raifon.

Il me femble que vos remarques doivent être imprimées : ce font des leçons pour le genre humain. Vous foutenez d'un bras la caufe de Dieu, & vous écrafez de l'autre la fuperftition. Il ferait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu, & de donner des foufflets à celui qui fe dit fon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kienlong vient de faire imprimer fes poëfies à Pékin, daignez m'en charger, & je les publierai fur le champ.

L'athéifme ne peut jamais faire aucun bien, & la fuperftition a fait des maux à l'infini : fauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce fervice au monde, c'eft vous.

Non-feulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enfeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez fur les oreilles à frère Gan-

ganelli & aux ſiens ; ainſi, dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère Ganganelli & ſes Arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de Fleuri. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite & à gauche : ils en feraient à vous-même, & nous ne ſommes plus au temps des Herules & des Lombards, mais nous ſommes au temps des Kienlong & des Frédéric. Ganganelli ſera aſſez puni d'un trait de votre plume ; votre Majeſté réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois & les prêtres, que l'auteur du Syſtême reproche aux fronts couronnés & aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, & que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'eſt ainſi que vous avez commencé ; c'eſt ainſi que les Albouins, les Théodorics, les Clovis & leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dixmes, & laiſſe-moi le reſte ; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, & je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans & par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances.*

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, & vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne & à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puiſſances dans les Etats de votre Majeſté & dans le vaſte empire de Catherine II ! Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent ; & le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde ;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont déſolé le monde ;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne Catherine II. eſt charmant, & mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Bronſwic ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle ; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne ſaiſit pas l'occaſion pour s'emparer de la Boſnie & de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chaſſer le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me conſolerai ſi, dans ce charivari, votre Majeſté arrondit ſa Pruſſe.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse Amélie sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, & à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, & dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CCCXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 d'Auguste, 1770.

Ne cachez point votre lumière sous le boisseau : c'étoit sans doute à vous que ce passage s'adressoit. Votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde ; mon partage a été celui d'une foible chandelle qui suffit à peine pour me guider, & dont la pâle lueur disparoît à l'éclat de vos rayons. J'écris pour m'instruire & pour m'amuser, cela me suffit. Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athée, je crus ma réfutation très-orthodoxe ; je la relus, & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauroient paroître sans effaroucher les timides & scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde me feroit lapider dans votre patrie, si j'étois particulier & que je l'eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai pas du tout ni l'ame ni

le ſtyle théologiques ; je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre et les ſemer dans un terrain qui ne leur eſt point favorable : il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'Impératrice de Ruſſie, que j'abandonne à votre diſpoſition, tandis que ſes troupes par un enchaînement de ſuccès & de proſpérités me juſtifient. Vous verrez dans peu le Sultan demander la paix à Catherine, & celle-ci par ſa modération ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires. J'ignore pourquoi l'Empereur ne ſe mêle point de cette guerre : je ne ſuis point ſon allié, mais ſes ſecrets doivent être connus de Mr de Choiſeul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint Pierre a brûlé mes écrits, & ne m'a point excommunié à Pâques comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne. Je pars pour la Siléſie & vais trouver l'Empereur, qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable & plein de mérite ; il aime vos ouvrages, & les lit autant qu'il peut ; il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux ; enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu un en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares, mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper ; s'il falloit les détruire, les Turcs ne ſeroient pas les ſeuls dans le cas. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement, & devenues

agreſtes faute de lumières ! Mais vivons, & laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſurtout vivre long-temps, & ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie ! Adieu. A mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

LETTRE CCCXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 20 Auguſte, 1770.

LE philoſophe d'Alembert m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte & de l'eſpèce de Marc-Aurèle, le cultivateur & le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette: ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible ; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie ; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux Pigal, & que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, & je me livre en même temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ces regiſtres la

lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois : je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le diſent. C'eſt un coup très-funeſte pour moi. Ce n'eſt pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suiſſe ; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des Sophocles, & des Démoſthènes délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Syſtême de la nature, & on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le Lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté ; ainſi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite Needham, que Buffon, Maupertuis & le traducteur de Lucrèce avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtêmes, de celui de Buffon qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marſouins pour origine ; & enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il

m'a fait; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse*, à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, & à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de votre Majesté est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre & de mourir auprès de vous, & qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car surement il paraîtra & sera imprimé incorrectement. Si votre Majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées & les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire Voltaire.

LETTRE CCCXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de Septembre, 1770.

JE n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre à Mr d'Alembert, ayent été divulgués: ce sont des vérités

dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il étoit très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnoissance publique, & que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant tant eu au plaisir que m'ont fait vos ouvrages. Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre; elles sont un amusement pour moi, je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le Systême de la nature est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourroit tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne, je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant; mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, & d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut. Laissez donc, je vous prie, ce foible ouvrage dans l'obscurité où l'auteur l'a condamné, & donnez au public en sa place ce que vous avez écrit sur le même sujet, & qui sera préférable à tout mon bavardage. Je n'entends plus parler des Grecs modernes; si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois par sa Henriade ait surpassé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, laissant loin derrière lui Platon, Aristote et toute l'école du portique. Pour moi, je crois que les bar-

bares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie à pousser vivement la guerre ; & quant à cette fatalité qui préside aux événemens, selon que le prétend l'auteur du Systême de la nature, je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies, & déchues de leur ancienne splendeur. Mon occupation principale est de combattre l'ignorance & les préjugés dans les contrées que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, & de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, & que le permettent les moyens que j'y puis employer.

A présent, je ne fais que de revenir d'une longue course. J'ai été en Moravie, où j'ai revu cet Empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples ; nourri d'encens, il est modeste ; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial, qu'il remplit avec scrupule ; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire Voltaire, & pour en estimer le mérite. Si vous n'êtes pas satisfait du portrait fidèle de ce prince, j'avoue que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, il possède très-bien la littérature

italienne ; il m'a cité presque un chant entier du Paftor Fido, & quelques vers du Taffe. Il faut toujours commencer par là ; après les belles lettres vient la philofophie dans l'âge de la réflexion, & quand nous l'avons bien étudiée, nous fommes obligés de dire comme Montagne, *que fais-je ?* Ce que je fais certainement, c'eft que j'aurai une copie de ce bufte auquel Pigale travaille, ne pouvant pofféder l'original. C'eft fe contenter de peu lorfqu'on fe fouvient qu'autrefois on a poffédé ce divin génie même. La jeuneffe eft l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux efprits comme aux maîtreffes. Confervez-vous toujours, pour éclairer encore fur vos vieux jours la fin de ce fiècle, qui fe glorifie de vous pofféder, & qui fait reconnoître le tréfor qu'il poffède.

LETTRE CCCXXXII.

DU ROI.

A Berlin, le 26 de Septembre, 1770.

IL faut convenir, que nous autres citoyens du nord de l'Allemagne nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'affure ; il faut l'en croire fur fa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports, où nous n'aurions pas fuppofé les moindres liaifons. En vérité, le prophète, quel qu'il foit, qui me fait l'honneur de s'amufer fur mon compte, me traite avec diftinc-

tion. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important; & il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe, qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à Voltaire; une ame ſenſible & un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paye le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu: on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ſtatue; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées; mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe, & de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, & où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres & les ſciences; & lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres, qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie & la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né *. Je ſouhaite qu'il ait

* Le prince Frédéric-Guillaume, petit-neveu du roi.

les qualités qu'il doit avoir ; & que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

LETTRE CCCXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 12 Octobre, 1770.

NOUS avons été heureux pendant quinze jours, d'Alembert & moi, nous avons toujours parlé de votre Majesté ; c'est ce que font tous les êtres pensans, & s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence, & n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre Majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont votre Majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

Voici en quoi conſiſte l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que votre Majeſté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, & je ſuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriſſante & plus digne d'être protégée par votre Majeſté ; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein ; c'était là où je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde & glorieuſe à votre perſonne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de Bronſwic, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, & c'eſt un double compliment de condoléance à faire à votre Majeſté : il n'a qu'entrevu la vie & la gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre choſe qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment Frédéric le grand ; je l'admire, je lui ſuis attaché, je le remercie, je ſuis pénétré de ſes bontés pour le moment qui me reſte ; voilà de quoi je ſuis certain pour ces deux inſtans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eſt un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, & le doute eſt un état déſagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit ? une ame telle qu'on l'imagine ? des relations telles qu'on les établit ? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie ? Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant Juſtinien ? & Caton avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir Céſar ? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion ? Faut-il que Muſtapha, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digèrerait pas ?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature ? en ce cas l'ame de Ravaillac ſerait à jamais égale à celle de Henri IV : ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance & d'attachement pour votre perſonne, & du néant de preſque tout le reſte.

LETTRE CCCXXXIV.

DU ROI.

Potsdam, le 30 Octobre, 1770.

UNE mite qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent les mondes divers flottans dans l'espace, l'infini en grand comme en petit, le principe du mouvement & de la vie, le temps & l'éternité, l'esprit & la matière, les choses possibles & celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait distrait ces deux grands philosophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparoissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée; tantôt Anaxagoras, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture, & vous offrez dans vos terres un asile aux malheureux. Je préférerois bien les colonies de Ferney dont Voltaire est le législateur, à celles de Philadelphie auxquelles Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'un autre genre, ce sont des Polonois, qui redoutant les déprédations, les pillages & les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres; plus de six-vingts familles nobles se sont expatriées, pour attendre des

temps plus tranquilles, qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois ainsi de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent, & troublent mutuellement autant qu'il est en eux leur félicité; leur unique ressource est dans quelques bonnes ames qui les recueillent chez eux & les consolent de leurs adversités.

Vous prenez donc part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de Bronswic. Le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser appercevoir ce qu'il pouvoit connoître ou ce qu'il falloit ignorer. Cependant, pour laisser quelque trace de son existence, il a ébauché un poëme épique; c'est la Conquête du Mexique par Fernand Cortès: l'ouvrage contient douze chants, mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il étoit possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en fait à présent davantage que nous tous ensemble; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connoissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilités pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*; il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, & que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit & ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que

de l'homme, à caufe que nous ne parvenons à foupçonner fon exiftence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raifon nous peut fournir de moins inepte fur fon fujet, eft de le croire le principe intelligent du mouvement & de tout ce qui anime la nature. Mon philofophe eft très-perfuadé que cette intelligence ne s'embarraffe pas plus de Muftapha que du très-Chrétien ; & que ce qui arrive aux hommes, l'inquiète auffi peu que ce qui peut arriver à une fourmilière qu'un meffager écrafe fans s'en appercevoir. Mon philofophe envifage le genre animal comme un accident de la nature, comme le fable que des roues mettent en mouvement, quoique ces roues ne foient faites que pour tranfporter rapidement un char. Cet étrange homme avance qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'Intelligence fuprême, parce que de foibles créatures ne peuvent ni lui nuire ni lui rendre fervice, que nos vices & nos vertus font relatives à la fociété, & qu'il nous fuffit des peines ou des récompenfes que nous en obtenons. S'il y avoit ici un facré tribunal d'inquifition, j'aurois été tenté de faire griller mon philofophe pour l'édification du prochain ; mais nous autres hérétiques, nous fommes privés de cette douce confolation, & puis leur feu auroit pu gagner jufqu'à moi. J'ai donc, le cœur contrit de fes difcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement, ainfi que le faint père, qui a toujours les conciles à fes ordres,

pour

pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet sa somme de Saint Thomas; vous voyez, mon cher philosophe, qu'indubitablement vous serez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Béelzebuth. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes raisons, repartit qu'il me félicitoit de connoître si bien les chemins du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortoit à dresser la carte du pays & à donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, surtout pour leur annoncer de bonnes auberges. Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules; je les abandonne à leurs voies. C'est le cas de dire, *sauve qui peut:* pour nous, notre foi nous conduira en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage; un tiens dans ce monde vaut mieux que dix tu l'auras dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Système de la nature, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du nord & de ces contrées.

LETTRE CCCXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, À Ferney, 21 Novembre, 1770.

VOTRE Majesté peut être ciron ou mite en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, &

même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, & dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité ; mais en comparaiſon de nous autres chétifs vous avez été ſouvent aigle, lion & cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles polonaiſes perſécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mite de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre Pythagore & un ſuiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Bronſwic était donc auſſi des vôtres ; il feſait donc des vers comme vous & le roi de la Chine. Votre Majeſté peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que Céſar & Cicéron, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujour-

d'hui, ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne sais pas ce que pense Mustapha sur cette affaire, je pense qu'il ne pense pas, & qu'il vit à la façon de quelques Mustaphas de son espèce. Pour l'impératrice de Russie & la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave, &c. j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant ; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte & sans espérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait consulter Ganganelli, on dit qu'il est bon théologien ; si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, soyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, & que mon respectueux attachement pour

vous ne finira que quand mon pauvre & chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois comme les plus petits velches.

LETTRE CCCXXXVI.

DU ROI.

Potsdam, le 4 Décembre, 1770.

Je vous suis obligé des beaux vers joints à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen, mais qui peut plaire à la Chine. Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Embden a apporté une lettre en vers de cet Empereur, & comme on sait que j'aime la poësie, on me l'a envoyée : la grande difficulté a été de la faire traduire; mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur Arnulphius Euserico Quadrazius : il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il est d'opinion que des vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lors qu'on traduit l'ouvrage d'un empereur. Vous rirez de ce qu'on pense à la Chine

des succès des Russes & de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu Soudan d'Egypte, & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci ? Ne savez-vous pas que ce Mustapha avec sa pipe est allié des Welches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers du génie & de l'artillerie, pour fortifier les Dardanelles ? Ne savez-vous pas que s'il n'y avoit un grand Turc, le temple de Jérusalem seroit rebâti, qu'il n'y auroit plus de sérail, plus de Mamamouchi, plus d'ablutions, &c. ? & que de certaines puissances voisines de Belgrad s'intéressent vivement à l'alcoran & à toutes ces choses, & qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable ? Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, Dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

LETTRE CCCXXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 Décembre, 1770.

CE damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère, ne se contente pas de raisonner à perte de

vue ; il se met à rêver, & il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me debarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à sa volonté : voici ses fariboles, que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion, si ce fatras vous ennuie, & rangez-le dans la catégorie de barbè-bleue & des mille & une nuits. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante, qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, & le rendra lui-même le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques, & professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une âme ; la plupart de ceux qui croient qu'ils en ont une, n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Mustapha ni bien d'autres s'en inquiètent ; il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *connois-toi toi-même*, qui veulent savoir ce qu'ils sont, & qui à mesure qu'ils avancent en connoissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avoient cru savoir. Le grand cordelier de Saint Pierre me paroît un honnête homme qui sait à quoi s'en tenir : mais il est payé pour ne pas réveler les secrets de l'Église, & je parierois qu'il s'embarrasseroit plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret, & de ne pas importuner un homme auquel il faut faire conscience de dérober un moment ; ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, & qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

LETTRE CCCXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 Décembre, 1770.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon Dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé David, & à nos badauts de Paris! Je ſoupçonne ſa Majeſté Kienlong de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, & de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de ſon armée; mais cent fois plus de ſa perſonne; & je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où Kienlong le grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; & ſans un lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; & quoiqu'un abbé Terray m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui ne me ferait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours Kienlong, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémiſphères. Comme

il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites ; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces & d'énergie que les trois quarts de nos académiciens ; j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse, *Au Roi* ; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit ; & on parlera peu du sultan & du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothèque du Sans Souci de la Chine ; je ne crois pas ce tribut digne de sa Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à Mustapha ; je suis encore dans l'erreur sur Ali-bey : elle-même y est aussi. Pourquoi n'a t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité ? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, & j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble qu'on pouvait s'entendre, & qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Welches & même les Ibères n'échouent. Leurs entreprises, depuis longtemps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

LETTRE CCCXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE,

A l'auguſte Prophète de la nouvelle Loi.

Ferney, 11 Janvier, 1771.

GRAND prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, & par un ſingulier effet de cette médécine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur Ezéchiel de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de Jéhova, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; auſſi Jéhova vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, & en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'eſt lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts, il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux & clé-

ment, grand & ſimple, éloquent & poëte : car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je ſuis, & non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur Frédéric, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint ; mais il eſt mon fils & mon image, & je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds, & d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le grand Frédéric a répondu à Jéhova : Je l'ai chaſſé de mon cœur ce monſtre de la ſuperſtition, & du cœur de tout ce qui m'environne ; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, & même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples & de Madrid ? Jéhova alors a dit : Tes exemples & tes leçons ſuffiront ; donnes-en long-temps, mon fils, & je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova, vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous

les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE CCCXL.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de Janvier, 1771.

EN liſant votre lettre j'aurois cru que la correſpondance d'Ovide avec le Roi Cotys continuoit encore, ſi je n'avois vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre ; elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au lieu que, comme de raiſon, vos vers ſont dans votre langue natale. J'ai reçu en même temps ces queſtions encyclopédiques, qu'on pourroit appeler à plus juſte titre inſtructions encyclopédiques. Cet ouvrage eſt plein de choſes. Quelle variété, que de connoiſſances, que de profondeur & quel art pour traiter tant de ſujets avec le même agrément ! En ſtyle précieux je pourrois vous dire qu'entre vos mains tout ſe convertit en or.

Je vous dois encore des remercîmens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connuſſe grand littérateur, grand philoſophe, grand poëte, je ne ſavois pas que vous joigniſſiez à tant de talens

les connoiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez ſur la tactique ſont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuſe que de certains auteurs ne la repréſentent.

Mais quelle circonſpection édifiante dans les articles qui regardent la foi ! Vos protégés, les *pediculoſi*, en auront été ravis, la ſorbonne vous agrégera à ſon corps, le très-Chrétien (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre auſſi orthodoxe, & l'évêque d'Orléans vous aſſignera une demeure auprès d'Abraham, Iſaac & Jacob. A coup ſûr vos reliques feront des miracles, & l'Egliſe célèbrera ſon triomphe. Où donc eſt cet eſprit philoſophique du XVIII^me^ ſiècle, ſi les philoſophes par ménagement pour leurs lecteurs oſent à peine leur laiſſer entrevoir la vérité ? Il faut avouer que l'auteur du Syſtême de la nature a trop imprudemment caſſé les vitres. Son livre a fait beaucoup de mal, il a rendu la philoſophie odieuſe par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes ; & peut-être faut-il à préſent de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avoit effarouchés & révoltés. Il eſt certain qu'à Péterſbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, & que la vérité n'eſt point rejetée au trône de votre ſouveraine comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes.

Mon frère Henri ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe ; il ne ceſſe d'admirer les grands

établiſſemens qu'elle a faits & les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever & d'éclairer ſes ſujets. Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles. Ils ſont peut-être cauſe de l'exil de Choiſeul. A l'exception du Cardinal de Fleury, Choiſeul a tenu plus long-temps qu'aucun autre miniſtre de Louis XV. Lorſqu'il étoit ambaſſadeur à Rome, Innocent XIII le définiſſoit, un fou qui avoit bien de l'eſprit. On dit que les parlemens & la nobleſſe le regrettent, en le comparant à Richelieu; en revanche ſes ennemis diſent que c'étoit un boute-feu qui auroit embraſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde; il ne m'a pu faire ni bien ni mal, je ne l'ai pas connu, & je m'en repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix ou le renvoi de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes. Je me mêle de mes affaires, & du carnaval qui dure encore. Nous avons un bon opéra, & à l'exception d'une ſeule actrice, une mauvaiſe comédie. Vos hiſtrions Welches ſe vouent tous à l'opéra comique, & des platitudes miſes en muſique ſont chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulſions aux aſſiſtans. Durant les beaux jours de Louis XIV ce ſpectacle n'auroit pas fait fortune; il paſſe pour bon dans ce ſiècle de petiteſſes, où le génie eſt auſſi rare que le bon ſens, où la médiocrité en tout annonce le mauvais goût, qui probablement replongera l'Europe dans une eſpèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avoient tirée. Tant que nous conſerve-

rons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice ruineux; son tombeau sera celui du goût & des lettres. Vivez donc, vivez & rajeunissez, s'il est possible. Ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, & principalement les miens.

LETTRE CCCXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 15 Février, 1771.

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie & sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique & romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, & que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui est au-devant d'une histoire de l'Eglise très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse: ils disent que ce qui est très-bon dans le vainqueur de Rosback & de Lissa, n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac & une montagne, & que, quand je serais sur la montagne

du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils sont revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvais sentimens & vos mauvaises plaisanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de servir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une schismatique ; & si on vous en croyait, le pouvoir du pape & celui du grand turc seraient bientôt resserrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais sachez que nous en fesons. C'en est déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jésuites.

C'en est un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Russie ; ce nonce, en cas de besoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'est pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets ; nous rentrerons dans Bénévent, & nous aurons toujours un temporel très-royal pour ressembler à Jésus-Christ notre Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, & recevez notre malédiction sous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, & je n'ai pas un mot à répliquer. Si je suis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle ses

devanciers, & j'efpère que leurs aigles ou romaines ou pruffiennes (c'eft la même chofe) me couvriront de leurs ailes. Je me mets fous leur protection dans ce monde, & attendant que je fois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monfeigneur le prince royal, je ne fais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de refpect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE CCCXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, premier Mars, 1771.

Il n'eft pas jufte que je vous cite comme un de nos grands auteurs fans vous foumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à votre Majefté l'épître contre Muftapha. Je fuis toujours acharné contre Muftapha & Fréron. L'un étant un infidèle, je fuis sûr de faire mon falut en lui difant des injures ; & l'autre étant un fot & un très-mauvais écrivain, il eft de plein droit un de mes jufticiables.

Il n'y a rien à mon gré de fi étonnant, depuis les aventures de Rofback & de Liffa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une

d'une pareille entreprife, il aurait compté fon voyage des Alpes pour bien peu de chofe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreffeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a foixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, & ils n'ont pas fu encore en faire: ils ne favent pas même les régler.

Je fuis toujours très-fâché que votre Majefté, & l'empereur & les Vénitiens ne fe foient pas entendus avec mon impératrice pour chaffer ces vilains Turcs de l'Europe: c'eût été la befogne d'une feule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'eft un axiome de géométrie qu'ajoutant chofes égales à chofes égales, les toutes font égaux; ainfi vous feriez demeurés précifément dans la fituation où vous êtes.

Je perfite toujours à croire que cette guerre était bien plus raifonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le fens commun; mais je laiffe là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majefté que j'efpère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eft enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'Argens eft mort: j'en fuis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne caufe, malgré tout fon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets toujours à vos pieds & ſous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Muſtapha ; je répondrai que je le ſuis à Frédéric le grand & à Catherine la ſurprenante.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés pour le temps qui me reſte encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil hermite des Alpes.

LETTRE CCCXLIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 de Mars, 1771.

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le Roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt. J'avois donc deviné que ce beau teſtament n'étoit pas de vous. On vous a fait l'honneur, comme au Cardinal de Richelieu, comme au Cardinal Alberoni, comme au Maréchal de Belle-Iſle, de teſter en votre nom. Je diſois à quelqu'un qui me parloit de ce teſtament, que c'étoit une œuvre de ténèbres, où l'on ne reconnoît ni votre ſtyle, ni les bienſéances que vous ſavez ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public ; cependant bien des perſonnes qui n'ont pas le tact aſſez fin, s'y ſont trompées, & je crois qu'il ne ſeroit mal de les déſabuſer.

2

J'ai donc vu ce Roi de Suède, qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé ſans doute de recevoir vos vers, & j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le Roi de Suède nous a beaucoup parlé de nouveaux arrangemens qu'on prenoit en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve aſſez de matières à m'occuper chez moi, je n'enviſage qu'en gros ce qui ſe fait ailleurs; je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonſpection, parce qu'il faudroit plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider. On dit que le Chancelier eſt un homme de génie & d'un mérite diſtingué; d'où je conclus qu'il aura pris les meſures les plus juſtes dans la ſituation actuelle des choſes, pour s'arranger de la manière la plus avantageuſe & la plus utile au bien de l'Etat; cependant, quoi qu'on faſſe en France, les Welches crient, critiquent, ſe plaignent & ſe conſolent par quelque épigramme ſatirique, ou par quelque chanſon maligne. Lorſque le Cardinal de Mazarin durant ſon miniſtère faiſoit quelque innovation, il demandoit: eſt-ce qu'à Paris ils ont chanté la *canzonetta?* ſi on lui diſoit qu'oui, il étoit content. Il en eſt preſque de même partout. Peu d'hommes raiſonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à ſon retour de Péterſbourg, a paſſé chez nous, pour ſe rendre ſur ſa flotte

à Livourne; il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie, je ne sais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier, peut-être vous amusera-t-elle. Oh! pour la guerre, Monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré; ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne sais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches. Ce qui paroît souvent en politique le plus vraisemblable, l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons, & nous ne sommes pas aussi adroits que les quinze-vingts, qui connoissent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en est pas un; c'est un jeu de hasard, où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant. Après le départ du Comte Orlow, nous avons eu l'apparition d'un Comte autrichien, qui lorsque j'allois me rendre en Moravie chez l'Empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes; ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie, où elles sont décrites avec vérité; je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du Comte Hoditz, qui s'y trouve dépeint d'après nature. Votre Impératrice en a donné de plus superbes à mon frère Henri; je ne crois point qu'on puisse la surpasser en ce genre: des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des

feux d'artifice qui surpassent tout ce qui nous est connu en ce genre, selon les descriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille personnes, & surtout l'affabilité & les grâces que votre souveraine a répandues comme un assaisonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat. A mon âge les seules fêtes qui me conviennent, ce sont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque sérénité sur le déclin de mes jours; vous ne devez donc pas vous étonner que je m'intéresse autant que je le fais à la conservation du patriarche de Ferney, auquel soit honneur, gloire, santé de siècle en siècle. Ainsi soit-il!

LETTRE CCCXLIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de Mars, 1771.

IL y a long-temps que je vous aurois répondu, si je n'en avois été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Russie, & qui, plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, ne cesse de m'en entretenir. Il a vu votre souveraine; il a été à portée d'applaudir à ces qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités sociales qui s'allient si rarement avec la morgue & la grandeur des souverains. Mon frère a passé par curiosité jusqu'à Moscou, & partout il a vu des traces

de grands établiſſemens, par leſquels le génie bienfaiſant de l'Impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui ſeroient immenſes, & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne.

Voilà pour m'excuſer de ma lenteur ; j'en viens à préſent à vos lettres. Voyez la différence qui eſt entre nous. Moi, avorton de philoſophe, quand mon eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves ; vous, grand prêtre d'Apollon, c'eſt ce Dieu même qui vous remplit & qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous charme & nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous, de crainte d'avoir le ſort d'un certain Iſraël, qui s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe,

J'en viens à vos queſtions encyclopédiques, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public, ne ſauroit aſſez le reſpecter, même dans ſes foibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la préface du Fleury abrégé. S'il s'exprime avec hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes, & cela n'eſt pas bien. Ce n'eſt qu'à force de réflexions & de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, & ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible & qui demande une attention ſuivie ; avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire, & en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce. J'approuve donc fort la méthode de donner des na-

ſards à la ſuperſtition en la comblant de politeſſe. Mais voici une hiſtoire dont le protecteur des capucins pourra régaler ſon ſaint & puant troupeau. Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow, défendu par des confédérés. On y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte & immaculée reine du ciel; les confédérés dans leur détreſſe s'adreſsèrent à elle pour implorer ſon divin appui. La vierge leur fit un ſigne de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Voilà déjà les Ruſſes qui ſe préparent pour l'aſſaut: ils s'étoient pourvus de longues échelles, avec leſquelles ils avancent la nuit pour eſcalader cette bicoque; la vierge les apperçoit, appelle ſon fils & lui dit: *Mon enfant, reſſouviens toi de ton premier métier, il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.* Le petit Jéſus ſe charge d'une ſcie, il part avec ſa mère, & tandis que les Ruſſes avancent, il leur ſcie leſtement quelques barres de leurs échelles, & en riant il ſe transporte par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, & rentre avec elle dans ſa niche. Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étoient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer, les orthodoxes entonnèrent un *te Deum*, & depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère & ſon cabinet de curioſités s'accroiſſent à vue d'œil par les tréſors qui s'y verſent, & que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance. J'eſpère que juſqu'aux pous de vos capucins ſe feront fête en ap-

prenant ce beau miracle, & qu'ils ne manqueroient point de l'ajouter à ceux de la légende qui de long-temps n'a été auſſi bien recrutée.

Il court ici un teſtament politique qu'on vous attribue; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, & je prétends que c'eſt l'ouvrage d'un je ne ſais qui, d'un quidam qui vous a entendu, & qui s'eſt flatté d'imiter aſſez bien votre ſtyle pour en impoſer au public; je vous prie, un petit mot de réponſe ſur cet article.

Le pauvre Iſaac eſt allé trouver ſon père Abraham en paradis; ſon frère d'Eguilles, qui eſt dévot, l'avoit leſté pour le voyage, & on lui érige des trophées, qu'on ne vous érigera de long-temps. Votre corps peut être âgé; mais votre eſprit eſt encore jeune, & cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon & pour ma propre ſatisfaction. Surquoi je prie le grand Dieu de la médecine, votre protecteur le Dieu Apollon, de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCCXLV.

DU ROI.

Le 19 de Mars, 1771.

QUELS agrémens, quel feu vous poſſédez encore!
Le couchant de vos jours ſurpaſſe leur aurore.

Quand l'âge injurieux mine & glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens;
Mais ſurchargé d'hivers, Voltaire eſt à l'entendre,
Tel qu'on dit le phénix qui renaît de ſa cendre.

Ce petit compliment vous eſt dû, ou pour mieux dire c'eſt une merveille qui étonne l'Europe; ce ſera un problème que la poſtérité aura peine à réſoudre, que Voltaire, chargé de jours & d'années, ait plus de feu, de gaieté & de génie que cette foule de jeunes poëtes dont ſa patrie abonde. Votre impératrice ſera ſans doute flattée de l'épître que vous lui adreſſez. Il eſt conſtant que ce ſont des vérités; mais il n'eſt donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai éte fort ſurpris de me voir cité dans vos vers. Certes je ne préſumois pas de devenir un auteur grave; mon amour propre vous en fait un compliment; j'aurai bonne opinion de mes rapſodies, en tant que je les verrai enchaſſées dans les cadres que vous leur ſavez ſi bien faire. J'en viens à ce Muſtapha, que je n'aime pas plus que de raiſon; je ne m'oppoſe point à toutes les prétentions que vous pouvez former à ſon ſérail; je crois même que Conſtantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de tranſporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre uſage. Il paroît cependant qu'il feroit plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embraſement général. Sans doute que cette paix ſe fera, que Muſtapha en payera la façon, & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra. On ſe dit à l'oreille

que la France a fuſcité ces troubles ; on impute cette imprudente levée de boucliers des ottomans aux intrigues d'un miniſtre diſgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyoit qu'en diviſant & troublant l'Europe il maintiendroit plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire. Le bruit court ici que vous rendrez Avignon au vice-Dieu des ſept montagnes. Un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains ; Ganganelli en rira ſous cape & dira en lui-même : Les portes de l'enfer ne prévaudront point. Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce XVIII ſiècle ! Après cela, Meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entaſſez argumens ſur argumens pour la pulvériſer ; vous n'empêcherez jamais qu'en nombre les ames foibles ne l'emportent ſur les ames fortes. Chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Egliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine. Mais quel bavardage ! Je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard ; quand il badine je raiſonne, quand il s'égaye je diſſerte. Sans doute que Bouhours avoit raiſon ; mes chers compatriotes & moi nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues. Ma foible chandelle s'éteint, & ce ſoupçon d'imagination dont je n'eus qu'une foible doſe m'abandonne, ma gaieté me quitte, & ma vivacité ſe perd. Con-

ſerwez long-temps la vôtre. Puiſſiez-vous, comme le bon homme Saint Hilaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire! C'eſt ce que je prie Apollon de nous accorder.

LETTRE CCCXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 5 Avril, 1771.

On a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, & on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le teſtament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majeſté n'y a pas été trompé; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer votre Majeſté que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, & qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents & de mes oreilles; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apo-

ſtolique & romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon carroſſe en voyage. Cette ſottiſe & tout ce qui s'enſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaiſir de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monſeigneur le prince royal m'honore ; il penſe bien ſenſément, & paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'eſprit dans le Nord, depuis le ſoixante & unième degré juſqu'au cinquante-deux & demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

On dit qu'Alibey en a beaucoup, & autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le croiſſant de Muſtapha, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté m'honore, du 19 Mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave & très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du

Sérail & des fêtes sur le Bosphore; je ne prétends point du tout à ses odalisques: c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiselles du harem de Mustapha. Vous appelez d'Argens votre maréchal de logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas aussi long-temps que votre gloire, mais je suis très-sûr que votre feu en quoi consiste la vie, & votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendit Avignon à Ganganelli, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comitat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE CCCXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 12 Avril, 1771.

IL n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, & de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite

au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque eſt en France actuellement, doit regretter Sans-Souci; nous n'avons que des tracaſſeries, beaucoup de diſcorde, peu de gloire, & point d'argent. Cependant le fonds du royaume eſt très-bon, & ſi bon, qu'après les peines qu'on a priſes pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'eſt un malade d'un tempérament excellent, qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins ; votre Majeſté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que votre Majeſté fera cette année ; mais Dieu, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient par-delà Bellegrade, & qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, & je me borne à me mettre aux pieds de votre Majeſté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme Milton, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie & du diable ; moi je parle de mon héros.

LETTRE CCCXLVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de Juin, 1771.

CE poëte empereur ſi puiſſant qui domine
Sur les Mantchoux & ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe & le lutine,
Des chants dont ſon conſeil fait choix
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des Etats qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les traits légers de mes foibles crayons
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,
Le Dieu du goût, le Dieu des vers,
Depuis peu fait ſa réſidence;
C'eſt jeter par extravagance
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts uſuraires, une lettre de votre part, & un volume de queſtions encyclopédiques. Si le peuple étoit inſtruit de ces échanges littéraires, il diroit que je jette un morceau de lard après un jambon; & quoique l'expreſſion ſoit triviale, il auroit raiſon.

On n'entend guère parler ici du Pape; je le crois perpétuellement en conférence avec le Cardinal de Bernis, pour convenir du ſort de ces bons pères jéſuites; en qualité d'aſſocié de l'ordre, il me feroit banqueroute de leurs prières, ſi Rome avoit la cru-

auté de les ſupprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne ſait à quoi ſa hauteſſe s'occupe, mais je parierois bien que ce n'eſt pas à grand'choſe. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher Mr Obreſkow, Miniſtre de Ruſſie, détenu contre le droit des gens, dont cette puiſſance barbare n'a aucune connoiſſance. C'eſt un acheminement à la paix, qui va ſe conclure pour le plus grand avantage & pour la plus grande gloire de votre Impératrice. Je vous félicite du nouveau miniſtre dont le très-Chrétien a fait choix ; on le dit homme d'eſprit ; en ce cas vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il eſt tel, il n'aura ni l'imbécillité, ni la foibleſſe de rendre Avignon au Pape. On peut être bon catholique, & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ſes poſſeſſions temporelles, qui le diſtraient trop de ſes devoirs ſpirituels, & qui lui font ſouvent riſquer ſon ſalut. Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe ; ſes racines tiennent à tout l'univers ; elle eſt fille de la timidité, de la foibleſſe & de l'ignorance ; cette trinité domine auſſi impérieuſement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'eſprit humain ! Ce vieux Prince d'Anhalt Deſſau que vous avez vu, ne croyoit pas à Dieu ; mais allant

lant à la chaſſe, il rebrouſſoit chemin, s'il lui arrivoit de rencontrer trois vieilles femmes; c'étoit un mauvais augure; il n'entreprenoit rien un Lundi, parce que ce jour étoit malheureux; ſi vous lui en demandiez la raiſon, il l'ignoroit. Vous ſavez ce qu'on rapporte de Hobbes; incrédule de jour, il ne couchoit jamais ſeul la nuit, de crainte des revenans. Qu'un fripon ſe propoſe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes; l'homme eſt fait pour l'erreur, elle entre comme d'elle-même dans ſon eſprit, & ce n'eſt que par des travaux immenſes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon eſprit purifié de la rouille ſuperſtitieuſe, & des borgnes mes compagnons; pour les aveugles, il faut les envoyer aux quinze-vingts: éclairez encore ce qui eſt éclairable. Vous ſemez dans des terres ingrates; mais les ſiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philoſophe de Sans-Souci ſalue l'hermite de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 21 Auguſte, 1771.

VOTRE Majeſté va rire de ma requête: elle dira que je radote. Je lui demande une place de con-

ſeiller d'état. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, & je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuyera ma requête. C'eſt pour un banntret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Oſtervald, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps votre Majeſté, & je crois qu'il eſt excommunié.

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'état. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant & très-ſage, & en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon & à vous, & également attaché à l'un & à l'autre. Il eſt de votre ſiècle; & les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petit Pierre pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet Oſtervald pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauts-là ne ſavent pas que c'était l'opinion de Cicéron & de Céſar. Vous qui avez l'éloquence de l'un, & qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille ſacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conſeiller d'état dans Neuchâtel?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, ſur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais puiſque ce banderet Oſtervald eſt menacé par le con-

fistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci ? Cette idée m'est venue dans la tête, & je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très-grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque Jesus-Christ a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs ; j'en suis au désespoir, & je supplie votre Majesté de daigner me consoler.

LETTRE CCCL.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de Septembre, 1771.

UN homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain ; il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'état sans l'approbation du synode, seroit se commettre inutilement. J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques : on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on ne persécutât pas un certain Petit Pierre, je n'ai pu l'obtenir. Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu re-

cours dans ce pays au remède dont ſe ſert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à obtempérer à ſes volontés: je reſpecte des conventions ſur leſquelles ce peuple fonde ſa liberté & ſes immunités, & je me reſſerre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont preſcrites eux-mêmes en ſe donnant à ma maiſon.

Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philoſophiques. Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de liberté eſt déterminée en fait de politique, & combien les métaphyſiciens l'ont embrouillée; il y a donc néceſſairement une liberté. Car comment auroit-on une idée nette d'une choſe qui n'exiſte point? Or je comprends par ce mot la puiſſance de faire ou de ne pas faire telle action ſelon ma volonté; il eſt donc ſûr que la liberté exiſte, non pas ſans mélange de paſſions innées, non pas pure, mais agiſſante cependant en quelques occaſions ſans gêne & ſans contrainte. Il y a une différence ſans doute entre pouvoir nommer un conſeiller (ſoi-diſant) d'état, & ne le pouvoir pas: celui qui le peut, a cette liberté; celui qui ne ſauroit le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela ſeul ſuffit, ce me ſemble, pour prouver que la liberté exiſte, & que par conſéquent nous ne ſommes pas automates mûs par les mains d'une aveugle fatalité. Paſſez-moi ces petites réflexions; c'eſt le dernier renvoi que me cauſe l'indigeſtion du ſyſtème de la nature. C'eſt ce ſyſtème de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de ſa perte; tandis que les Turcs ſe tiennent comme

les quackers les bras croisés, pour attendre le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes ; & ce léger échec que vient de recevoir un détachement du Prince Repnin, ne doit pas enfler l'espérance de Mustapha jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puisse entrer en comparaison avec toutes ces victoires que les Russes ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens-là se battent pour les possessions de ce monde-ci, les Suisses font très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination ; & quand on n'a point d'armée pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis & l'enfer. Je ne connois point ces pays-là ; De l'Isle n'en a pas encore donné la carte ; le chemin qu'on dit y mener, traverse les espaces imaginaires, & jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. Quelqu'un qui vous a vu m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus long-temps que possible : un tiens vaut mieux que dix tu l'auras. Que Vénus nous conserve le chantre des Grâces, Minerve l'émule de Thucydide, Uranie l'interprète de Newton, & Apollon son fils chéri, qui surpassant Euripide égala Virgile ! Ce sont les vœux que le solitaire de Sans-Souci fait & fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 18 Octobre, 1771.

VOUS êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable ; & le vainqueur de Rosback, de Lissa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée *Les droits des hommes & les usurpations des papes* ; ces usurpations sont celles du saint père ; elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième & septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie ; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mas j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une

prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde Catherine II comme la première femme, & Mustapha comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une & l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment sur le théâtre de Batchi-Saraï Iphigénie en Tauride. Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, & puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs & latins !

LETTRE CCCLII.

DU ROI.

Sans-Souci, le 18 de Novembre, 1771.

VOUS vous moquez de moi, mon bon Voltaire. Je ne suis ni un héros ni l'océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade : il faut des remèdes doux pour les fanatiques, les violens leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui ressemblent plus par leur véhémence aux réformateurs du XV siècle qu'à la génération présente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes & de l'usurpation des papes. Vous croyez donc que les Senons ne sont pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas aux bords de la Havel avec autant & peut-être plus de plaisir qu'aux bords de la Seine & du Rhône ? Cette brochure parut précisément après que les François eurent pris possession du comtat ; je crus que c'étoit leur manifeste, & que par mégarde on l'avoit imprimé après coup. Je vous ai mille obligations du 6 & 7 tome de l'Encyclopédie que j'ai reçus. Si le style de Voiture étoit encore à la mode, je vous dirois que le père des Muses est l'auteur de cet ouvrage, & que l'approbation est signée par le Dieu du goût. J'ai

été fort surpris d'y trouver mon nom, que par charité vous y avez mis. J'ai trouvé quelques paraboles moins obscures que celles de l'évangile, & me suis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage est admirable ; je vous exhorte à le continuer. Si c'étoit un discours académique, assujetti à la révision de la sorbonne, je serois peut-être d'un autre avis. Travaillez toujours ; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Russie, je vous réponds qu'on les dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France, & vos Welches auront honte de ne pas approuver ce qui est admiré partout ailleurs.

J'avois un très-violent accès de goutte quand vos livres sont arrivés, les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus : ces livres m'ont été d'une grande ressource ; en les lisant j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde. Pour vous rendre compte du reste de mes occupations, vous saurez qu'à peine j'eus recouvré l'articulation de la main droite, que je m'avisai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour instruire le public & l'Europe aux yeux ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des confédérés : le badinage convient mieux à un convalescent que l'austérité du style majestueux ; vous en verrez un échantillon : il y a six chants, tout est fini ; car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aise. Deux chants de lecture que je vous prépare,

fuffifent pour vous ennuyer. Ah! que l'homme eft un animal incorrigible, direz-vous, en voyant encore de mes vers! La Valachie, la Moldavie, la Tartarie fubjuguées doivent être chantées fur un autre ton que les fottifes d'un Krafinfky, d'un Potoky, d'un Oginfky. Comme je crois pofféder une liberté mitigée, je m'en fuis fervi dans cette occafion; & comme je fuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican: bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas. Souvenez-vous qu'il ne faut pas enfouir fon talent. C'eft de quoi jufqu'ici perfonne ne vous accufe; mais je voudrois que la poftérité ne perdît aucune de vos penfées; car combien de fiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève qui joigne à tant de goût tant de connoiffances! Je plaide une belle caufe, & je parle à un homme fi éloquent, que s'il jette un coup d'œil fur le fujet, il faifit tous les argumens que je pourrois lui préfenter. Qu'il continue donc à étendre encore fa réputation, à inftruire, à éclairer, à confoler, à perfiffler, à pincer felon que la matière l'exige, le public, les cagots, & les mauvais auteurs; qu'il jouiffe d'une fanté inaltérable, & qu'il n'oublie point le Senon folitaire habitué à Sans-Souci.

LETTRE CCCLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, ce 6 Décembre, 1771.

JE n'ai jamais ſi bien compris qu'on peut pleurer & rire dans le même jour. J'étais tout plein & tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *Vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait ſerment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorſque j'ai reçu votre lettre & votre très-philoſophique poëme qui dit ſi plaiſamment les choſes du monde les plus vraies. Je me ſuis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi & ma conſternation. Que vous peignez bien le diable & les prêtres, & ſur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal !

Je vois bien que quand vous fîtes ces deux premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous ſerez forcé d'être auſſi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que votre Majeſté a bien voulu m'envoyer. Malheur eſt bon à quelque choſe, puiſque la goutte vous a fait compoſer un ouvrage ſi agréable : depuis Scarron, on ne feſait point de vers ſi plaiſans au milieu des ſouffrances. Le roi de la Chine ne ſera jamais ſi drôle que votre Majeſté, & je défie Muſtapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus long-temps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, & pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des Malagrida, & pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux ; que sera donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment votre Majesté, si ingénieuse & si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect & le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE CCCLIV.

DU ROI.

A Berlin, le 12 de Janvier, 1772.

JE conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez exposé les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade. Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat, entrepris & manqué contre le Roi de Pologne, s'est passé (à la communion près) de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le Roi de Pologne, en avoit prêté le serment à Pulawski, Maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenstochow. Je vous envoie des papiers publics qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon Ministre de Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) étoit achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeois pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie & de gaieté; cependant je n'ai pas voulu non plus passer

cette horreur sous silence, & j'en ai dit deux mots en passant au commencement du chant V, de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui auroit juré avec le reste. J'ai poussé la licence plus loin ; car quoique la guerre dure encore, j'ai fait la paix d'imagination pour finir, n'étant pas assuré de ne pas prendre la goutte lorsque ces troubles s'appaiseront. Vous verrez par le troisième & quatrième chant que je vous envoie, qu'il n'étoit pas possible de mêler des faits graves avec tant de sottises. Le sublime fatigue à la longue, & les polissonneries font rire. Je pense bien comme vous, que plus on avance en âge, plus il faut essayer de se dérider. Aucun sujet ne m'auroit fourni une aussi abondante matière que les Polonois ; Montesquieu auroit perdu son temps à trouver chez eux les principes des républiques, ou des gouvernemens souverains. L'intérêt, l'orgueil, la bassesse & la pusillanimité semblent être les fruits du gouvernement anarchique. Au lieu de philosophes, vous y trouvez des esprits abrutis par la plus stupide superstition, & des hommes capables de tous les crimes que des lâches peuvent commettre. Le corps de la confédération n'agit point par système. Ce Pulawsky, dont vous aurez vu le nom dans mes rapsodies, est proprement l'auteur de la conspiration tramée contre le Roi de Pologne. Les autres confédérés regardent le trône comme vacant, quoiqu'il soit rempli ; les uns y veulent placer le Landgrave de Hesse, d'au-

tres l'Electeur de Saxe, d'autres encore le Prince de Teschen. Tous ces partis différens ont autant de haine l'un pour l'autre que les jansénistes, les molinistes & les calvinistes entre eux. C'est pour cela que je les compare aux maçons de la tour de Babel. Le crime qu'ils viennent de tenter, ne les a pas décrédités chez leurs protecteurs, parce qu'en effet plusieurs de ces confédérés l'ont ignoré : mais qu'ils ayent des protecteurs ou non, ils n'en sont pas plus redoutables ; & par les mesures que votre souveraine vient de prendre, dans peu leur mauvaise volonté sera confondue.

Il semble que pour détourner mes yeux des puérilités polonoises & de la scène atroce de Varsovie, ma sœur, la Reine de Suède, ait pris ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens dans lesquels les arts & les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvoit que vous manquiez à Berlin. Je lui ai répondu qu'il y avoit seize ans que je m'en appercevois. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation ; & nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe. Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau ;

car ce seroit une contradiction, que celui qui éclaira si long-temps l'Europe, fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots. J'en fais amende honorable au Dieu du goût qui siége à Ferney ; je le prie de m'inspirer, & d'être assuré qu'en fait de belles-lettres je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

LETTRE CCCLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, premier Février, 1772.

MON cœur, quoique bien vieux, est tout aussi sensible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troisième & quatrième chants m'ont presque guéri d'une maladie assez sérieuse ; vos vers ne le sont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque chose d'aussi gai sur un sujet si triste. Ce que votre Majesté dit des confédérés dans sa lettre, inspire l'indignation contre eux autant que vos vers inspirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureusement pour le roi de Pologne & pour votre Majesté. Quand vous n'auriez que six villes pour vos six chants, vous n'auriez pas perdu votre papier & votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux dissentions polonaises ; mais elle augmentera le bonheur de son frère & le sien. Permettez que je la remercie des

bontés

bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, & que je mette mes respects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Isaac * m'a fait part des bontés dont vous la comblez, & du petit monument qu'elle érige à son mari, le panégyriste de l'empereur Julien, de très-respectable mémoire. C'est une virtuose que cette madame Isaac ; elle sait du grec & du latin, & écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale ; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je serais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : *Saint père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions.* La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, & à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, Sire, le profond respect & l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

Le Marquis d'Argens.

LETTRE CCCLVI.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de Mars, 1772.

JE suis en vérité tout honteux des sottises que je vous envoie; mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces; le V^me chant de la Confédération, un discours académique sur une matière assez usée pour amener un éloge de l'illustre auditoire qui se trouvoit à la séance de l'académie, & une épître en vers à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui adressez; elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui sans cela se seroit trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède où l'on essuie des contretemps; la pauvre Babet, veuve du défunt Isaac, en a bien éprouvé en Provence. Il faut que les dévots de ce pays soient de terribles gens; ils ont donné l'extrême onction en faisant violence à ce bon panégyriste de l'Empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on vouloit lui ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie; elle a perdu des meubles, & considérablement vu sa fortune qui n'est que mince; elle a acquis quantité de connoissances pour complaire à son mari; elle ne

peint pas mal, & elle eſt reſpectable pour avoir contribué autant qu'il étoit en elle, en ſe conformant aux goûts de ſon mari, à lui rendre la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le Marquis rentre chez ſa femme & lui demande: *Eh bien! as-tu fait cet enfant?* Quelques amis qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette queſtion étrange; mais la Marquiſe les mit à leur aiſe, en leur montrant le tableau d'un petit morveux que ſon mari l'avoit chargé de faire.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte; mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune; vos ouvrages ne ſe reſſentent pas de la caducité de leur auteur, & je crois qu'il ne dépendroit que de vous de compoſer encore une Henriade. Si les inſectes de la littérature vous donnoient de l'opium, ils n'auroient pas tant tort; car mettant Voltaire de côté, ils en paroîtroient moins médiocres, & que de beaux lieux communs on pourroit répéter, en faiſant la liſte de tous les grands hommes qui ont ſurvécu à eux-mêmes? On diroit que l'épée a uſé le fourreau, que le feu ardent de ce grand génie l'a conſumé avant le temps, qu'il faut bien ſe garder d'avoir trop d'eſprit, parce qu'il s'uſe trop vîte. Que de ſots s'applaudiroient de ne pas ſe trouver dans ce cas? & qu'une multitude d'animaux à deux pieds ſans plumes diroient, nous ſommes bien heureux de n'être point des Voltaires? Mais heureuſement vous n'avez point de médecin

premier miniſtre, qui vous donne des drogues pour régner en votre place ; je crois même que la trempe de votre eſprit réſiſteroit aux poiſons de l'ame. Je fais des vœux pour votre conſervation ; s'ils ſont intéreſſés, vous devez me le pardonner en faveur du plaiſir que vos ouvrages me font. *Vale.*

LETTRE CCCLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, ce 24 Mars, 1772.

QUAND même MM. Formey, Prémonval, Touſſaint, Mérian me diraient, c'eſt nous qui avons compoſé le diſcours ſur l'utilité des ſciences & des arts dans un Etat, je leur répondrais : Meſſieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit.

Je ne ſais pas ſi l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ſes diſcours dans ſon académie, mais je le défie de faire de meilleure proſe : & à l'égard de ſes vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui ſans ſe donner beaucoup de peine. Je défie ſa Majeſté Kienlong, aſſiſtée de tous ſes mandarins, d'être auſſi gaie, auſſi facile, auſſi agréable, que l'eſt le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que ſon poëme ſur les confédérés eſt infiniment ſupérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Messieurs, que l'abbé de Chaulieu fesait de très-jolis vers après ses accès de goutte, & moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel est ce prince si extraordinaire, je vous dirai : Messieurs, c'est un homme qui donne des batailles tout aussi aisément qu'un opéra : il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à suivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards : & il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant si vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, & que si je n'avais pas été un tant soit peu étourdi, je le verrais encore, & je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher Isaac a fort mal fait de vous quitter, Messieurs ; il a été sur le point de n'être pas enterré en terre sainte, ce qui est pour un mort la chose du monde la plus funeste, & ce qui m'arrivera incessamment ; au lieu que si j'étais resté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aise, & beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel est le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui présenter mes très-humbles respects, & l'admiration qu'il m'a inspirée depuis l'an 1736, c'est-à-dire depuis trente-six ans tout juste ; or un attachement de trente-six

ans n'eſt pas une bagatelle. Dieu m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bienheureux qu'il aſſiſte à vos ſéances; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'aſſiſter à ſes ſoupers. Je lui ſouhaiterais une vie auſſi longue que ſa gloire, ſi un pareil vœu pouvait être exaucé.

LETTRE CCCLVIII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 22 d'Avril, 1772.

IL ne s'eſt point rencontré de poëte aſſez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être rembarré par quelque épigramme; perſonne ne s'eſt aviſé d'importuner de ſes balivernes ou Fontenelle, ou Boſſuet, ou Gaſſendi; mais vous, qui valez ces gens tous enſemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes poſſédoient; elle rend vos vertus plus aimables; auſſi vous attire-t-elle la correſpondance de tous les éphémères du ſacré vallon, parmi leſquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnaſſe en protégeant le poëme de M... & celui des Confédérés; & ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des Queſtions encyclopédiques. Je vous en fais mes remercîmens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande ſatisfaction; il eſt

fait pour répandre les connoiſſances parmi les aimables ignorans, & leur donner du goût pour s'inſtruire. J'ai été agréablement ſurpris par l'article des beaux arts que vous m'adreſſez; je ne mérite cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de gloire pour l'eſprit humain. Les Lettres de Memmius à Cicéron ſont des chef-d'œuvres, où les queſtions les plus difficiles ſont miſes à la portée des gens du monde; c'eſt l'extrait de tout ce que les anciens & les modernes ont penſé de mieux ſur ce ſujet. Je ſuis prêt à ſigner ce ſymbole de foi philoſophique; tout homme ſans prévention, qui a bien examiné cette matière, ne ſauroit penſer autrement. Vous avez eu ſurtout l'art d'avancer ces vérités hardies, ſans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* eſt encore admirable. Je ne finirois point, ſi je voulois entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. C'auroit été bien dommage s'il n'avoit pas paru, & ſi la poſtérité en avoit été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit ſe ranger parmi vos chef-d'œuvres dramatiques; l'intérêt toujours renaiſſant de la pièce & l'élégance continue de la verſification l'élèvent de cent piques au-deſſus de celles de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Welches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes; ils ont été raſſaſiés de chef-d'œuvres de l'art, & la frivolité les porte à pré-

sent à protéger l'opéra comique, Vauxhall & les marionnettes; ils ne méritent pas que vous soyez né dans leur patrie. Ce ne sera que la postérité qui connoîtra tout votre mérite; pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice; je ne varie pas dans mes sentimens, je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet, & je fais des vœux à cet Etre qui anime tout, pour qu'il daigne conserver aussi long-temps que possible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne sont pas des complimens, mais des sentimens très-vrais, que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit.

LETTRE CCCLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 Juillet, 1772.

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majesté, que vous-êtes comme un certain personnage de la Fontaine.

Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire. Vous faites un royaume florissant & puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité: vous avez connu & saisi le vrai en tout; aussi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien

votre poëme ſur les confédérés. Il eſt plaiſant de détruire les gens & de les chanter.

Je dois dire à votre Majeſté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-inſtruit, ayant ſervi dès l'age de douze ans, & ne voulant plus ſervir que vous, eſt parti de Paris ſans en rien dire à perſonne, & vient vous demander la permiſſion de ſe faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, & non pas de ces marquis de robe, ou marquis de haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, & ſe font appeler monſeigneur par les poſtillons qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de Saint-Aulaire, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez à ce que je crois & à ce que j'eſpère. Je penſe que mon jeune marquis eſt actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à ſe préſenter à votre Majeſté; mais on dit qu'il en eſt digne, & que c'eſt un fort bon ſujet.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect & ſyndérèſe.

LETTRE CCCLX.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 14 d'Auguste, 1772.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se sont répandus dans le public; il faudra voir si les événemens les confirmeront, & quelle issue auront les affaires de la Pologne. J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avois la goutte: ce sont les systèmes & la cabale. Ces morceaux sont aussi frais & d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à l'âge de vingt ans; on les a imprimés à Berlin, & ils vont se répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers tant anglois que hollandois, espagnols & italiens; mais aucun françois n'a mis le pied chez nous, & je sais positivement que le Marquis de Saint Aulaire n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, surtout s'il ne s'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation. Je pars cette nuit pour la Silésie. A mon retour vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons d'une porcelaine que les connoisseurs approuvent & qui se fait à Berlin. Je souhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conserve encore long-temps pour l'honneur du Parnasse & pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

LETTRE CCCLXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de Septembre, 1772.

J'ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans, à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que son ame est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, & qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilége que celui de l'immortalité ; bien peu d'êtres dans cet univers en ont joui : je vous applaudis & vous admire. Pour ne pas rester tout-à-fait en arrière, je vous envoie le VI chant des confédérés, avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées; mais chaque champ ne produit pas des roses, & on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je ne le suis. J'aurois voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre. Les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir : mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Perſonne du nom de Saint Aulaire n'eſt arrivé juſqu'ici ; peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix près de ſe conclure en orient & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt uniquement dû à la modération de l'Impératrice de Ruſſie, qui a ſu elle-même mettre des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnoit que trouble & confuſion. Ce ſera à votre Muſe à la célébrer dignement. Je n'ai fait que balbutier en ébauchant ſon éloge ; & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps. Quand on eſt ſûr de l'immortalité en ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre mortel, qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre ſéjour ſur ce globe pour que j'en jouiſſe ; car je crains fort de ne me pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

LETTRE CCCLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 16 Octobre, 1772.

LA médaille eſt belle, bien frappée, la légende noble & ſimple ; mais ſur-tout la carte que la Pruſſe

jadis polonaiſe préſente à ſon maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majeſté de ce bijou du nord ; il n'y en a pas à préſent de pareil dans le midi.

La paix a bien raiſon de dire aux Palatins ;
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape ;
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,
Sans y penſer, long-temps ſervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel & beau
Que ces voiſins partagent le gâteau.

C'eſt aſſurément le vrai gâteau des rois, & la féve a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'eſt-elle pas un peu trompée ? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II & Muſtapha, & que les hoſtilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français ſi babillards, il s'en trouve qui ne diſent mot, & qui n'en agiſſent pas moins ſous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au ſaint père, ont un grand crédit dans le ſérail de Conſtantinople. Si la choſe eſt vraie, c'eſt une ſcène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Pruſſe & en Suède : le roi votre neveu paraît digne de ſon oncle.

Je remercie votre Majeſté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, & que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la pruſſienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans,

à rien de tout ce que je vois. C'eſt aſſurément une choſe unique que le même homme ſe ſoit moqué ſi légèrement des Palatins pendant ſix chants entiers, & en ait eu un nouveau royaume pour ſa peine. Le roi David feſait des vers contre ſes ennemis, mais ſes vers n'étaient pas ſi plaiſans que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puiſſance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, & la Ruſſie devient un nouveau monde. Comme tout eſt changé ! & que je me ſais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis & je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choſes ; mais je n'avais pas pouſſé mes prédictions auſſi loin que vous avez porté votre très-ſolide gloire ; votre deſtin a toujours été d'étonner la terre. Je ne ſais pas quand vous vous arrêterez ; mais je ſais que l'aigle de Pruſſe va bien loin.

Je ſupplie cet aigle de daigner jeter ſur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, ſi votre médaille eſt reſſemblante, que la vie eſt dans vos yeux & ſur votre viſage, & que vous avez, comme de raiſon, la ſanté d'un héros.

Je ſuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

LETTRE CCCLXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le premier Novembre, 1772.

VOUS ſaurez que ne me faiſant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reſſemblent. Je ſuis vieux, caſſé, goutteux, ſuranné, mais toujours gai & de bonne humeur; d'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques, qu'elles ne ſont fidelles ou reſſemblantes. J'ai non ſeulement acquis un abbé, mais deux évêques, & une armée de capucins, dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur. Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques François paſſés en Pologne; il dit pour ſon excuſe qu'il ſait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens des nations, des François réformés par la paix, & qui faute de mieux alloient faire le métier de brigands en Pologne dans l'aſſociation confédérale. Je crois qu'il y a des François qui gardent le ſilence, & qui ont un grand crédit au ſérail; mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent: ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le

Roi de Suède ; ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem*, c'est votre devise ; il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer. Comment pourrois-je vous rajeunir, vous qui êtes immortel ? Apollon vous a cédé le sceptre du Parnasse : il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps, & votre raison de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination & la raison ! Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces, dont on n'apperçoit pas l'existence sur le globe général, & qui des sphères célestes paroîtroient à peine comparables à un grain de sable. Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assuroit gravement qu'il s'exposeroit au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe ; je n'en ferois pas autant, mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connois guère de mortel qui n'y travaillât avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci s'est passée sans effusion de sang, & que les encyclopédistes ne pourront point déclamer contre les brigands mercenaires, & employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait, & l'Europe sera pacifiée au moins après ces derniers troubles.

bles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans quelque guerre. Cette fièvre intermittente peut être suspendue, mais jamais guérie; il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle des hommes; si ce n'est l'un qui excite des troubles, c'est l'autre, & une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement. Je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres François, vous possédez l'imagination; les Anglois, à ce que l'on prétend, la profondeur; & nous autres, la lenteur avec ce bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, & qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai possédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable.

LETTRE CCCLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 13 Novembre, 1772.

HIER il arriva dans mon hermitage une caisse royale, & ce matin j'ai pris mon café à la crême

dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kienlong, l'empereur de la Chine; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que Frédéric le grand était meilleur poëte que le bon Kienlong, mais j'ignorais qu'il s'amuſât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde & de Sêve; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient: Comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte & la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis: Il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue; il n'exigea point que le maréchal de la Feuillade fît graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel*; & lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas Frédéric le grand qui a imaginé cette deviſe, & qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un Amphion porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poëſie, ſauva Amphion de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt-là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations & des ſénats en deux jours, & qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des Confédérés & de leur Notre-Dame.

Sire, nous autres Welches nous avons auſſi notre mérite ; des opéra comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainſi que des financiers plus ſages que Colbert, & des généraux dont les Turennes n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre Muſtapha & mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains turcs, ces ennemis des beaux arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin fesant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer ; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers & de la muſique.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec tout le reſpect & l'admiration qu'elle inſpire.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 Novembre, 1772.

SIRE, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie ;
Le Français eut un temps de gloire & de splendeur,
Et l'Anglais profond raisonneur,
A creusé la philosophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une sombre étude, une heureuse lenteur :
Mais à son esprit inventeur,
Vous devez deux présens qui vous ont fait honneur,
Les canons & l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permesse & dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie.

J'ajouterai que c'est à Thorn que Copernic trouva le vrai système du monde, que l'astronome Hévélius était de Dantzick, & que par conséquent Thorn & Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majesté aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule, quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons blés & point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne serait peut-être pas si difficile, & il serait assez beau

de terminer là votre brillante carrière ; car, tout suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, & je le crois, parce qu'il y a là du génie, & que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures ; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes, je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros & de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets ; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, & qui assurément vous est fidèle.

Le vieux malade.

LETTRE CCCLXVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de Décembre, 1772.

AYANT reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que ſignifioit cet Amphion, cette lyre & ce laurier dont il avoit orné une certaine jatte envoyée à Ferney ? Il m'a répondu, que ſes artiſtes n'en avoient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle étoit deſtinée; qu'il n'étoit pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de lauriers deſtinée au Taſſe pour le couronner au capitole; que la lyre étoit faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avoit été chantée; que ſi Amphion avoit par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connoiſſoit quelque vivant qui en avoit fait davantage en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer ſur laquelle nageoit Amphion étoit allégorique, & ſignifioit le temps duquel Amphion triomphe; que le dauphin étoit l'emblème des amateurs des lettres, qui ſoutiennent les grands hommes durant les tempêtes, & que c'étoit tant pis pour les dauphins, s'ils n'aimoient pas les grands hommes. Je vous rends compte de ce procès verbal, tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, & qui

l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert avec figures que j'ai envoyé à l'Impératrice de Ruſſie, ce qui les a mis dans le goût des allégories ; ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, & qu'il faudroit employer le marble & le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui l'honorent.

Nous attendons dans peu la nouvelle de la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas cette fois été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures ; mais ils ne tiennent plus qu'à un filet, & la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière. Cependant ils n'ont point de philoſophes ; car vous vous ſouviendrez des propos qu'on tint à Verſailles en apprenant que la bataille de Minden étoit perdue ; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'Helvétius ſur le bonheur, & je crois qu'il l'auroit retouché avant de le donner au public ; il y a des liaiſons qui manquent, & quelques vers qui m'ont ſemblé trop approcher de la proſe. Je ne ſuis pas juge compétent ; je ne fais que haſarder mon ſentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, & ceux d'un certain grand homme qui illuſtre la Suiſſe par ſa préſence. On peut être grand métaphyſicien & grand politique, comme l'étoit le Cardinal de Richelieu, ſans être grand poëte. La nature a diſtribué différemment ſes dons, & il n'y a qu'à Ferney où

l'on voit l'exemple qu'elle les à réunis en la même personne. Jouissez long-temps des biens que la nature prodigue envers vous a daigné vous donner, & continuez d'occuper le trône du Parnasse, qui sans vous demeurera peut-être éternellement vacant. Ce sont les voeux que fait pour le patriarche de Ferney le philosophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCLXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 Décembre, 1772.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au grand,
Des François un seul homme a soutenu la gloire;
Il sut embrasser tout; son génie agissant
A la fois remplaça Bossuet & Racine,
Et maniant la lyre ainsi que le compas,
Il transmit les accords de la Muse latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats;
De l'immortel Newton il saisit le génie,
Fit connoître aux François ce qu'est l'attraction;
Il terrassa l'erreur & la religion.
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

Vous devez le connoître mieux que personne. Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainsi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public; par malheur ils deviennent de jour

en jour plus rares. Nous avons dans notre voisinage une cherté de bled excessive ; j'ai cru que les Suisses n'en manquoient pas, encore moins les François, dont les ouvrages éclairent nos régions ignorantes sur les premiers besoins de la nature.

Je ne connois point de traités signés à Potsdam ou Berlin ; je sais qu'il s'en est fait à Péterfbourg ; ainsi le public trompé par les gazetiers fait souvent honneur des choses aux personnes qui y ont eu le moins de part. J'ai entendu dire de même que l'Impératrice de Russie avoit été mécontente de la manière dont le Comte Orlow avoit conduit sa négociation de Focziani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrace fût entière. On ment d'une maison à l'autre ; à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre & s'accroître, quand ils se promènent de bouche en bouche depuis Péterfbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que les mensonges font plus de chemin que les vérités. En attendant le grand Turc devient plus docile ; les conférences ont été entamées de nouveau, ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que Monsieur Mustapha ne séjournera plus long-temps en Europe : tout cela dépend d'un nombre de causes secondes obscures & impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulemas, du caprice du grand Visir, de la morgue du négociateur ; & voilà comme le monde va ; il ne se gouverne que par

compère & par commère; quelquefois quand on a assez de données, on devine l'avenir; souvent on s'y trompe. Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée; il n'y a rien de fortuit dans cette prophétie; elle se fonde sur vos ouvrages, égaux & quelques-uns supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche; avec cela il est doux de jouir, & de se soutenir dans la même force malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde; je sens que j'ai besoin de vous; & ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue.

LETTRE CCCLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 8 Décembre, 1772.

VOTRE très-plaisant poëme sur les Confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée les Loix de Minos, qu'on va siffler incessamment chez les Welches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le votre, a pu se tourner chez moi en source d'ennui? C'est que je

fuis loin de vous; c'eſt que je n'ai plus l'honneur de ſouper avec vous; c'eſt que je ne ſuis plus animé par vous; c'eſt que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles paſſent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque reſſemblance avec ceux de Pologne, & encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la ſoporative tragédie par la voie de la poſte dans quelques jours, & je demande bien pardon à votre Majeſté par avance de l'ennui que je lui cauſerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puiſſe aiſément ſe préſerver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je ſuis fidèle à mon café, dont j'uſe depuis ſoixante & dix ans, & je le prends à préſent dans vos belles taſſes, mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric le grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous préſidez; c'eſt celui de la paix entre la Ruſſie & la Turquie; ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel eſt M. Baſilikof dont on parle tant: il faut que ce ſoit un auteur d'un grand mérite, & qui ait un ſtyle bien vigoureux. Votre Majeſté a bien raiſon, en feſant ſi bien ſes affaires, de rire des faibleſſes humaines; elle eſt au comble de la gloire & de la félicité, ſuppoſé que tout cela rende heureux; car il faut ſur-tout la ſanté pour le bonheur.

Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un légiflateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'eft point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en difent les ftoïciens.

Mon contemporain Thiriot eft mort. J'ai peur qu'il ne foit difficile à remplacer ; il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival qui eft à Véfel ; il me marque qu'il eft pénétré de vos bontés, & qu'il voudrait donner tout fon fang pour votre Majefté. Vous favez que ce Morival eft d'Abbeville, qu'il eft fils d'un certain préfident d'Etallonde, le plus avare fot d'Abbeville : vous favez qu'à l'âge de dix-fept ans il fut condamné avec le chevalier de la Barre par des monftres Welches au plus horrible fupplice pour avoir chanté une chanfon, & n'avoir pas ôté fon chapeau devant une proceffion de capucins. Cela eft digne de la nation des tigres-finges qui a fait la Saint-Barthelemi ; cela était digne de Thorn en 1724 ; & cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, & vous damnera tout bas pour abandonner la caufe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, & je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ofe dire à votre Majefté que je crois Morival digne d'être employé dans vos armées, & que je voudrais que, par fes fervices & par fon avance-

ment, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, fesant trembler ses juges & leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination sur le cœur; il faut que je relise quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

LETTRE CCCLXIX,

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 22 Décembre, 1772.

EN recevant votre jolie lettre & vos jolis vers, du six Décembre, en voici que je reçois de Thiriot, votre feu nouvelliste, qui ne sont pas si agréables.

C'en est fait, mon rôle est rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien,
Soit pour les vers, soit pour la prose;
Ils sont d'un fort sec entretien,
Et font toujours la même chose.

Cependant ils ſavent fort bien
De Frédéric toute l'hiſtoire,
Et que ce héros pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſur-tout ceux de ſon génie ;
Mais ils ne m'en parlent jamais.
Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire :
Dieu n'eſt point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de Catt mériteraient cette immortalité ; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, & dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps & de notre prétendue ame, & ce qu'on en dira ? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous ; à commencer par vous ſur votre trône, & à finir par moi ſur mon grabat au pied du mont Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'Eccléſiaſte, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien

vivant, qu'il faut jouir, & que tout le reste est folie.

Il est bien plaisant que ce petit livre, tout épicurien, ait été sacré parmi nous, parce qu'il est juif.

Vous prendrez sans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'est un plaisir dont vous jouissez pendant votre vie; vous vous faites déjà dans votre esprit une image très-plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec Mustapha. Vous riez en voyant ce Mustapha, ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage, trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien, ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien; ayez autant de santé & de plaisir que de gloire, l'année 1773, & cinquante autres années suivantes, si faire se peut; & que votre Majesté me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre & mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le hasard soit faite.

LETTRE CCCLXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 3 de Janvier, 1773.

SOLON avoit raison ; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non-lisible d'extraits de mauvais livres, Thiriot auroit dû me régaler de vers devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire, baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisoit la gloire de dédaigner d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces. Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Etre jugé par des ingrats & estimé par des imbécilles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendroient les actions vertueuses & louables, si nous ne chérissions pas la gloire ? Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée : ce sont les suffrages de Caton que les honnêtes gens désirent de mériter ; tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il est essentiel pour le bien de l'humanité qu'on ait une idée nette & déterminée de ce qui est louable. On peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

Faites

Faites du bien aux hommes, & vous en ferez béni: Voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auffi indifférent que ce qui s'eft dit à la conftruction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exifter, nous ne foyons fenfibles aux jugemens de la poftérité: les rois doivent l'être plus que les particuliers, puifque c'eft le feul tribunal qu'ils ayent à redouter. Pour peu qu'on foit né fenfible, on prétend à l'eftime de fes compatriotes, on veut briller par quelque chofe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet inftinct eft une fuite des ingrédiens dont la nature s'eft fervie pour nous pétrir: j'en ai ma part; cependant je vous affure qu'il ne m'eft jamais venu dans l'efprit de me comparer avec mes confrères, ni avec Muftapha, ni avec aucun autre; ce feroit une vanité puérile & bourgeoife, je ne m'embarraffe que de mes affaires. Souvent pour m'humilier je me mets en parallèle avec le Tocalon, avec l'archétype des ftoïciens, & je confeffe alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous ne font pas formés pour atteindre à la perfection. Si l'on vouloit recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, ce catalogue rempliroit un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuifent à la fociété, & ne détruifons pas les erreurs utiles autant qu'agréables. Cependant quelque goût que je confeffe d'avoir pour la gloire, ne penfez pas que je me flatte que les princes auront le plus de part à la réputation. Je crois au contraire

que les grands auteurs qui ſavent joindre l'utile à l'agréable, inſtruire en amuſant, jouiront de la gloire la plus durable; parce que la vie des bons princes ſe paſſe toute en action, & la viciſſitude & la foule des événemens qui ſuivent ceux-là effacent les précédens; au lieu que les grands auteurs ſont non ſeulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les ſiècles. Le nom d'Ariſtote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre; on lit & relit plus ſouvent Cicéron que les commentaires de Céſar. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du Cardinal Bembe, du Taſſe, de l'Arioſte, l'emportent ſur ceux de Charles Quint & de Léon X, tout vice-Dieu que ce dernier prétendoit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide pour une fois qu'on parle d'Auguſte, & encore n'eſt-ce que rarement en ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre? On eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shafteſbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle & voluptueuſe de Charles II, de la lâche ſuperſtition de Jaques II, & de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent le règne de la Reine Anne. De ſorte que vous autres précepteurs du genre humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie; au lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains & que vous travaillez pour tous les ſiècles. On ne vit plus

avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres ; au lieu que l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité, qui nous parlent par leurs livres. Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je mourir à la peine, parce qu'on est incorrigible à soixante & un an, & parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains, en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, & de ce que la nature a voulu que je fusse. Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence, & même s'il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins. Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation ! il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCLXXI.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de Janvier, 1773.

JE me souviens que lorsque Milton dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce, qui avoit pour titre Adam & Eve, cela réveilla son imagination & lui donna l'idée de son poëme du Paradis perdu ; ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des Confédérés, c'est

d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréſenter à Paris. Vous me faites un plaiſir infini de me l'envoyer ; je ſuis très-ſûr qu'elle ne m'ennuiera pas. Chez vous le Temps a perdu ſes ailes. Voltaire à ſoixante & dix ans eſt auſſi vert qu'à trente. Le beau ſecret de reſter jeune, vous le poſſédez ſeul. Charles Quint radotoit à cinquante ans, beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie ; le fameux Clarke, le célèbre Swift étoient tombés en enfance ; le Taſſe, qui pis eſt, devint fou ; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus : pour Homère, il ne nous eſt pas aſſez connu pour que nous puiſſions décider ſi ſon eſprit ſe ſoutint juſqu'à la fin ; mais il eſt certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint Aulaire, ne faiſoient auſſi bien des vers, ni n'avoient l'imagination auſſi brillante que le patriarche de Ferney ; auſſi enterrera-t-on le Parnaſſe françois avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrois de Grimm, de la Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris pour m'envoyer vos ouvrages ; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ſes feuilles ne valoit pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques. Voulez-vous que j'entretienne un correſpondant en France pour apprendre qu'il paroît un art de la raſerie, dédié à Louis XV, des eſſais de tactique par de jeunes militaires qui ne ſavent pas épeler Végèce, des ouvrages ſur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrues, des dictionnaires comme s'il en pleuvoit ; enfin un tas de mau-

vaiſes compilations, d'annales & d'abrégés, où il ſemble qu'on ne penſe qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reſte au demeurant ne vaut rien? Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles. Le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ſtérilité de la matière; en un mot, quand vous aurez des Fontenelles, des Monteſquieux, des Greſſets, ſurtout des Voltaires, je renouerai cette correſpondance; mais juſques-là je la ſuſpendrai. Je ne connois point ce Morival dont vous me parlez; je m'informerai pour avoir de ſes nouvelles; toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie; tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du Landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout.

En attendant tout s'achemine à la paix; elle ſera conclue dans peu: alors il reſtera à pacifier la Pologne, à quoi l'Impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe en toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement. Je me trouve à préſent contre ma coutûme dans le tourbillon du grand monde; ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davântage. Dès que je ſerai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je ſouhaite ſanté & longue vie, car il a tout le reſte. *Vale.*

LETTRE CCCLXXII,

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le premier Février, 1773.

JE vous ai remercié de votre porcelaine; le roi mon maître n'en a pas de plus belle; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible a ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre contrôleur-général n'a fait de si grands retranchemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés? il s'acquittait parfaitement de cette charge; il savait par cœur le peu de bons & le grand nombre de mauvais vers qu'on fesait dans Paris; c'était un homme bien nécessaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?

Vous renoncez aux beaux eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance :
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier *,
Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athène :
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,

* L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci devant ſoi diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre.

Sur la finance & la tactique,
Et fur les filles d'opéra.

En province une académie
Enfeigne méthodiquement,
Et calcule très-favamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiftoire
Des finges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Viftule,
Ne paffent pas fi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces meffieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleufement avec l'Eglife grecque, pour mettre à fin le faint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruffie ; mais je me flatte que ce font des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceffamment à votre Majefté les Lois de Minos. L'ouvrage ferait meilleur fi je n'avais que les foixante & dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eft depuis fept ou huit ans à votre fervice. Je ne

sais pas le nom de son régiment ; mais il est à Vésel.

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monsieur le prince de Wirtemberg est dans notre voisinage avec neuf enfans, dont quelques-uns seront un jour sous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conservez-moi, Sire, vos bontés qui font la consolation de ma vie, & avec lesquelles je descendrai au tombeau très-allégrement.

LETTRE CCCLXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de Février, 1773.

J'AI reçu votre lettre, & vos vers charmans, qui démentent sans doute votre âge. Non, je ne vous en croirai point sur votre parole : ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ses ailes. Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers ; mais vous savez que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouveroit en d'autres. Un certain Cotys, Roi d'un pays très-barbare, entretint une correspondance en vers avec Ovide lorsque celui-ci étoit exilé dans le Pont ; il doit donc être permis aujourd'hui à quelque souverain d'un pays moins barbare, d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage Welche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puristes de son académie.

Vous aurez peut-être encore le plaifir de voir les mufulmans chaffés de l'Europe. La paix vient de manquer pour la feconde fois; de nouvelles combinaifons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Welches font bien tracaffiers. Pour moi, difciple des encyclopédiftes, je prêche la paix univerfelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint Pierre, & peut-être ne réuffirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eft plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des caufes nous entraîne malgré nous, & fe joue de nos projets comme un vent impétueux d'un fable mouvant; cela n'empêche pas que le train ordinaire des chofes ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, & nos évêques confervent vingt-quatre mille écus de rentes, les abbés fept mille; les apôtres n'en avoient point autant. On s'arrange avec eux fur un tel pied, qu'on les débarraffe des foins mondains, pour qu'ils s'attachent fans diftraction à gagner la Jérufalem célefte, qui eft leur véritable patrie.

Je vous fuis obligé de la part que vous prenez à l'établiffement de ma niècé; elle a une figure fort intéreffante, jointe à une conduite qui me fait efpérer qu'elle fera heureufe, autant qu'il eft donné à notre efpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux la Barre que je n'ai pas l'honneur de connoître, & s'il a de la conduite; il fera facile de le placer; votre recommandation ne lui fera pas inutile. Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieufement de celles que je reçois de Péterfbourg.

On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe; enfin ce qu'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être étoit possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement présent.

Hé bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas: vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Souvenez-vous de la maxime de l'Empereur Auguste, *festina lentè*; ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney en attendant les lois de Minos.

LETTRE CCCLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 19 Mars, 1773.

VOTRE lettre du 29 Février, qui est apparemment datée selon votre ancien style hérétique, ne m'en est pas moins précieuse. Votre style n'en est pas moins charmant: les choses les plus agréables & les plus philosophiques naissent sous votre plume. Il vous est aussi aisé d'écrire des choses dignes de la postérité qu'il l'est aux rois du Midi d'écrire: *Dieu vous ait, mon cousin, en sa sainte & digne garde; & vous, monsieur le président, en sa sainte garde.*

J'ai été sur le point de ne répondre à votre Majesté que des champs Elysées; c'est après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois ma-

ladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de Mustapha & la Porte de Catherine II n'entraîne des suites fatales. Votre Majesté est toujours préparée à tout événement, & quelque chose qui arrive, elle fera de jolis vers & gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître assez intéressantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme sur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre ministère Welche veut s'approprier ce grand prince & troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence; je m'en remets, sur tous les futurs contingens, aux ordres de sa sacrée majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de sa divine majesté la Destinée. Les mourans d'autrefois savaient prédire l'avenir; le monde dégénère; & tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, & votre très-sincèrement attaché Suisse pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura & les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCLXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 d'Avril, 1773.

VOUS ſavez que tous les princes ont des eſpions; j'en ai juſqu'aux pieds des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés); mais ils ſoutiennent que votre mal a dégénéré en goutte, ce qui m'a doublement réjoui, parce que cette maladie à votre âge pronoſtique une longue vie, & que je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercîmens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède, & cela vous a fourni la matière d'un drame: je crois que ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez de nouvelles de gazettes des ſujets de tragédie; celle-ci eſt certainement très-nouvelle & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques anciens ou modernes ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être; mais s'il eſt permis à un *dilettante* ou pour nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paroît que la mort d'un prêtre

ne peut toucher perſonne, & que ſi Aſtérie ou Teu-cer avoient péri par les complots des pontifes, on auroit été plus remué & plus attendri. Vous qui poſſédez les ſecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je le ſuis, vous avez eu ſans doute des raiſons de préférer le dénouement qui ſe trouve dans la pièce à celui que je propoſe. Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature; nous aimons mieux dans ce pays n'avoir que des ſujets comiques; les autres nous les avons eus par le paſſé, mais nous aimons mieux voir repréſenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci, qui eſt le vieux Pœllnitz : il a été fort mal, & je vous envoie l'hiſtoire de ſa convaleſcence; il a actuellement 85 ans paſſés. Ce n'eſt pas une bagatelle d'avoir pouſſé ſa carrière à un âge auſſi avancé, & de repouſſer les attaques de la mort comme un jeune homme. L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales : j'ai fort recommandé qu'on ait ſoin d'en affranchir le port, parce qu'il n'eſt pas juſte que vous payiez un fatras de fadaiſes qui vous ennuiera peut-être. Vous me parlez de vos Welches & de leurs intrigues; elles me ſont toutes connues; il ne m'échappe rien de ce qui ſe paſſe à Stockholm ainſi qu'à Conſtantinople; mais il faut attendre juſqu'au bout pour voir qui rira le dernier. Votre Impératrice a

bien des ressources ; le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts. Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Welches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise ; les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, & ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé de Teuton à faire des vers Welches. Je me sauverai de ceci comme Pilate, qui dit *scriptum scripsi*. On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, & que le philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

LETTRE CCCLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 22 Avril, 1773.

J'ALLAIS passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron :
La triple Hécate & ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton ;

Les trois fileuſes de nos vies,
Les trois ſœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du ſéjour ſombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma ſurpriſe était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainſi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde !
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eſt tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit ;
On y craint ſon bras, ſon eſprit ;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, ſans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de Pœllnitz. L'enfer l'a reſpecté, & ſans doute il vous reſpectera bien davantage ; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie ; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, & bien heureux de n'avoir point payé ſon paſſage à Caron.

Votre épître ſur le globe des petites-maiſons eſt charmante, vous connaiſſez parfaitement notre pays Welche dont vous parlez, & ſes banqueroutes paſſées, & ſes banqueroutes préſentes & futures.

Je remercie votre Majeſté de prendre toujours ſous ſa protection la majeſté de Julien, qui était aſſurément

assurément une très-respectable majesté, malgré l'insolent Grégoire & l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que nos Welches veuillent faire si tôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuser à ravager le monde; & ce n'est pas le cas de ces messieurs: mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur Morival, qui sert dans un de vos régimens à Vésel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a six ans, lui & le chevalier de la Barre, à la question ordinaire & extraordinaire, à l'amputation de la main droite & de la langue, & à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de la Barre subit une partie de cette petite pénitence chrétienne; Morival plus heureux alla servir un roi qui n'immole personne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, & qui se sert mieux que personne de sa langue, de sa plume & de son épée.

Supposé que Thorn soit en votre puissance, j'ose vous demander justice de la sainte Vierge Marie, à laquelle on sacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de sacrifices à elle & à son fils. Le sang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, & vous

voyez que l'auteur des notes ſur les Lois de Minos a bien raiſon ; mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Welches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme Teucer le ſien, & que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez, pour croire qu'il eſt entièrement d'accord avec le protecteur de Julien. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, & qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe préparer, ma ſanté eſt trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement Iſaac d'Argens, & nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſur-tout de mourir loin de votre Majeſté ; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

LETTRE CCCLXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de Mai, 1773.

SI je n'étois pas ſurchargé d'affaires, j'aurois répondu à votre charmante lettre au ſujet de toutes les trinités infernales auxquelles vous avez heureuſement échappé, ce dont je vous félicite. Il faudra

attendre le retour de mes voyages, ce qui sera expédié à peu près vers le milieu du mois prochain. Quelque pressé que je sois, je ne saurois pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois : on suppose des raisons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou pour mieux dire à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous surpasserez Méthusalem en toute chose ; il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je vous réponds bien qu'il ne fit jamais de bons vers. Le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCLXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 d'Auguste, 1773.

PUISQUE les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt, mon voyage de Prusse, l'usage des eaux minérales & l'arrivée de ma nièce la Princesse d'Orange. Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est

revenu. Le vieux Baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paroiffoit pas qu'il eût 86 ans. S'il s'eft échappé de la fatale barque, faute de payer le paffage, vous avez à l'exemple d'Orphée adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer, & en tout fens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poffédez.

Vous avez non-feulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté comme exécuté fur le Chevalier la Barre; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival dont vous me parlez eft inconnu; je m'informerai de fa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Je vois que le public fe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne fe trouve point compris dans la partie qui m'eft échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maffacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Warmie un monument fur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaux mieux, quand on le peut, récompenfer que punir, rendre des hommages au génie que venger des atrocités déjà depuis longtemps commifes.

Il m'eft tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius fur l'éducation. Je fuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le

purger de pensées fausses & de *concetti* qui me semblent on ne sauroit plus déplacés dans un ouvrage de philosophie : il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, & que l'éducation peut tout ; malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui est contraire, & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avoit de ma personne ; je voudrois la mériter.

Je ne sais pas comment pense le Roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume. Vous vivrez encore long-temps l'honneur des lettres & le fléau du fanatisme ; & si je ne vous vois pas *faciem ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, & mes vœux vous accompagnent partout.

Le solitaire de Sans-Souci.

LETTRE CCCLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 4 Septembre, 1773.

SI votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez long-temps au son de votre flûte & de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en

cadence, ſoit hors de cadence, au ſon de vos trompettes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la coutume des gens de votre eſpèce de vivre long-temps. Charles XII qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, Guſtaphe Adolphe qui eût été un de vos généraux, Valſtein à qui vous n'euſſiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurſeur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous ſavez ce qui arriva à Céſar qui avait autant d'eſprit que vous, & à Alexandre qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire; mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes ſobre, & que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, & empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à votre Majeſté, mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de Copernic ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, & que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. Morival doit être à Veſel lieutenant dans un de vos régimens: ſon véritable nom n'eſt point Morival, c'eſt d'Etallonde; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes & de la terre autour du ſoleil; mais d'Etallonde à l'âge de quinze ans a été condamné par des

Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire & extraordinaire, à l'amputation du poing & de la langue, & à être brûlé à petit feu avec le chevalier de la Barre, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas salué des capucins, & pour avoir chanté une chanson ; & un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion ; ces messieurs du parlement se firent assassins afin de passer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, & qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'Etallonde, connu dans vos troupes sous le nom de Morival, est un garçon de mérite, comme on me l'assure, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ses détestables juges, & leur pardonner !

Le jugement que vous portez sur l'œuvre posthume d'Helvétius ne me surprend pas ; je m'y attendais ; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales & de faussetés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans

brillans ſemés çà & là. Ils m'ont fait grand plaiſir, & m'ont conſolé des défauts de tout l'enſemble.

Je ne ſais ſi je me trompe ſur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de ſe confier à votre Majeſté. Il a bien juſtifié l'ancien proverbe des Grecs, *La moitié vaut mieux que le tout* : il lui en reſtera toujours aſſez pour être heureux. Où en ſerions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui poſsèdent trois cents lieues de pays en long & en large ? Muſtapha en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarraſsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contre-balance la religion grecque, & que la religon grecque ſoit un contre-poids à la religion papiſte, je voudrais que vous ſerviſſiez vous-même de contre-poids. Je ſuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémiſtocle & d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux careſſer leurs mignons ſur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieuſement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu ſa vaiſſelle, & donné ſon dernier écu à ſon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre Catherine II à Andrinople. Cette entrepriſe me paraiſſait ſi naturelle, ſi aiſée, ſi convenable, ſi belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée ; bien entendu qu'il y

aurait eu pour votre Majefté un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a fa chimère; voilà la mienne :

> Après quoi je rentre en moi-même,
> Et fuis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans fa retraite, plantant, défrichant, bâtiffant, établiffant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, fouffrant, mourant, vous regrettant très-fincèrement, fe met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE CCCLXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, À Ferney, 22 Septembre, 1773.

IL faut que je vous dife que j'ai bien fenti ces jours-ci, malgré tous mes caprices paffés, combien je fuis attaché à votre Majefté & à votre maifon. Madame la ducheffe de Wirtemberg, ayant eu comme tant d'autres la faibleffe de croire que la fanté fe trouve à Laufanne, & que le médecin Tiffot la donne à qui la paye, a fait, comme vous favez, le voyage de Laufanne; & moi, qui fuis plus véritablement malade qu'elle & que toutes les princeffes qui ont pris Tiffot pour Efculape, je n'ai pas eu la force de fortir de chez moi. Madame de Wirtemberg, inftruite de tous les fentimens que je conferve pour

la mémoire de madame la margrave de Bareith sa mère, a daigné venir dans mon hermitage & y passer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti ; elle a le tour du visage de sa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laissez pas subjuguer par l'attendrissement, vous l'éprouvez tout comme nous ; mais vous gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impressions ; je me mis à pleurer en lui parlant de vous & de madame la princesse sa mère : & quoiqu'elle soit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ses larmes. Il me paraît qu'elle a l'esprit & les grâces de votre maison, & que sur-tout elle vous est plus attachée qu'à son mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princesse d'un genre différent, c'est mademoiselle Clairon, qui cultive l'histoire naturelle, & qui est la philosophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne sais où vous êtes actuellement ; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore si vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux Etats, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je souhaite passionnément, c'est que les dissidens se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens ; Dieu leur en fasse la grâce ! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à St Servet ; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles espérances de voir les Mahométans chassés de l'Europe, & l'éloquence, la poësie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes dans Athènes; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore; vous laissez battre les Russes à Silistrie, & mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas & d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très-supérieur à Godefroi de Bouillon: vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout aussi-bien que des confédérés polonais; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste: c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de votre Majesté; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la duchesse de Wirtemberg qui vous adore.

Le vieux malade.

LETTRE CCCLXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 d'Octobre, 1773.

JE m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt années que vous êtes parti d'ici. Votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étois alors; cependant si vous me voyiez, au lieu de trouver un

jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté des nouvelles. Les obſervateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre des vieux militaires finiſſent par radoter, & que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le Prince Eugène ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps ; je pourrois bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'Homère, Varron, Fontenelle, & tant d'autres, ont atteint un grand âge, ſans éprouver les mêmes infirmités. Je ſouhaite que vous les ſurpaſſiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'eſprit, ſans m'embarraſſer du ſort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'exiſtence qui diſparoiſſent devant l'éternité.

On va faire la dédicace de l'égliſe catholique de Berlin ; ce ſera l'évêque de Warmie qui la conſacrera. Cette cérémonie étrangère pour nous attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandoit de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul qui enſeignât quelques vérités utiles : il fut heureux, il ne fut point perſécuté ; le jeune Etallonde, lieutenant à Wéſel, l'a été ; il mérite qu'on penſe à lui ;

muni de votre protection & du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce Roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne, est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, & le public ne juge que par elles ; ce que je vous dis est aussi vrai que la 48me proposition d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'Empereur & moi ne nous mêlions pas des troubles de l'orient. C'est au Prince Kaunitz à vous répondre pour l'Empereur, il vous révélera les secrets de sa politique ; pour moi, je concours depuis long-temps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paye, & vous devez savoir qu'un allié ne fournit pas des troupes & de l'argent en même temps : je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'Impératrice de Russie ; quant à ma personne, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes. J'ai lu l'article *guerre*, questions encyclopédiques, Tome VI, page 339, & j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes sont habillées d'un gros drap bleu, & les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait

tourner à droite & à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire, sans mériter le titre honorable de chef de brigands, puisqu'il n'est suivi que d'un tas de fainéans, que la nécessité oblige à devenir des bourreaux mercenaires, pour faire sous lui l'honnête métier de voleurs de grands chemins ? Avez-vous oublié que la guerre est un fléau, qui les rassemblant tous, y ajoute encore tous les crimes possibles ? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces sages maximes, un homme, pour peu qu'il ait sa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils scélérats. Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à présent empêché qu'il n'y ait eu de discorde entre les deux Etats, & qu'il faut qu'un souverain soit condamnable à mort (s'il étoit particulier), pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes. Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point ; celles qu'exige sa propre défense sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure & même barbare ; je confesse que surtout la Grèce est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre ; mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'aréopage contre Socrate ; rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui ayant gagné une bataille navale ne purent dans une tempête enterrer leurs morts. Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils

ſont aſſujettis & avilis par les barbares. Eſt-ce à moi de les délivrer? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer? Moi qui ne ſuis que cendre & que pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la providence? Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons! Il faudroit être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par ce que j'ai marqué ci-deſſus; ne le penſez pas: une raiſon auſſi valable que celles que je viens d'alléguer, eſt, qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage de ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre. Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non-interrompus qui ont ſignalé toutes les compagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre; la difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté; elle trouve à l'autre bord un terrain exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter; ce n'eſt qu'un déſert & des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople; la difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe; mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'Impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement à fin une auſſi pénible expédition.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent,

dont je demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un dèmi-quaker juſqu'à préſent ; quand je le ſerai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers. En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé faire mention de projets de campagne en vous écrivant : c'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière que le philoſophe de Sans-Souci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 Octobre, 1773.

S'IL m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la Ducheſſe de Wirtemberg vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *faciem ad faciem* : des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a poſſédé en perſonne. J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur ; j'aurois ſurement mêlé les miennes aux vôtres, ſi j'avois été préſent à cette ſcène touchante. Soit foibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que Cicéron projetoit pour ſa Tullie, je lui ai érigé un temple dédié à l'Amitié ;

l'Amitié ; sa statue se trouve au fond, & chaque colonne est chargée d'un mascaron contenant le buste des héros de l'amitié ; je vous en envoie le dessein. Ce temple est placé dans un des bosquets de mon jardin ; j'y vais souvent me rappeler mes pertes, & le bonheur dont je jouissois autrefois.

Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le servage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables, ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Netze, la Warte, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même étoit inconnu ; de là j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces où je les conserve & les rends utiles à la patrie, en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement : de plus j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la haute Silésie, où il restoit des terres incultes ; chaque village a vingt familles : j'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes incendiées, dans les montagnes, qui étoient de bois, & qui seront de briques & même de pierre de taille. Je ne vous parle point de troupes ; cette matière est trop prohibée à Ferney pour que je la touche. Vous senti-

rez qu'en faiſant tout cela je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'Empereur ni moi nous ne nous croiſerons contre le croiſſant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera cet hiver, & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit, *Il faut vivre & laiſſer vivre.* A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, & ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage. Ce ſyſtème n'eſt celui ni de Richelieu ni de Mazarin, mais il eſt celui de bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent. Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, & j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-Souci, qui admire & admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 Octobre, 1773.

MONSIEUR Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel eſprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui ſe pique
D'imiter, ſans lui reſſembler ;

Et que tout héros, germanique,
Eſpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monſieur Guibert eſt véridique ;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiſtoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obſtinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux ;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, Sire, fait comme l'Europe ; il parle de votre Majeſté avec enthouſiaſme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes : Dieu nous en préſerve ! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, & vous prétendez que non : il eſt vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; & ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger & vous requinquer, comme une belle à ſon miroir.

Je ne vous propoſais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en propoſais qu'une ou deux ; & encore c'était contre les ennemis de Jéſus-Chriſt & de tous les beaux arts. Je diſais : Il protége les jéſuites, il protégera bien la Vierge Marie contre Mahomet, & la bonne Vierge lui donnera ſans doute deux ou trois belles provinces à ſon choix, pour récompenſe d'une ſi ſainte action.

Je viens de relire l'article Guerre, dont votre

Majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples, & qui chemin faisant, se sont emparés des lieux saints, & même du tombeau de Jésus-Christ qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, & qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi ; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient ; du moins les philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à Copernic, dans le temps que votre ami Mustapha fait enseigner la philosophie d'Aristote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison & au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux arts de la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne ; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de

Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond votre Majesté a raison, & que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick est bien plus important que l'autre.

Je ne sais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II, & franchement je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, & qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher !

LETTRE CCCLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, ce 8 Novembre, 1773.

LA lettre dont votre Majesté m'a honoré le 24 Octobre, est depuis vingt ans celle qui m'a le plus consolé ; votre temple aux manes de votre sœur, *Willeminæ sacrum*, est digne de la plus belle antiquité, & de vous seul dans le temps présent ; madame la duchesse de Wirtemberg versera bien des larmes de tendresse, en voyant le dessin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les villages établis, la servitude abolie, sont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, & je suis toujours indigné contre la Bletterie, qui ne l'a justifié qu'à demi, & qui a passé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures &

de calomnies que Grégoire de Nazianze & Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage & que vous les avez changés en hommes. Gengis-kan & Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévastaient, & vous améliorez. Je ne sais s'ils auraient recueilli les jésuites ; mais je suis sûr que vous les rendrez utiles, sans souffrir qu'ils puissent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char trainé par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, &, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samson, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'est que vous n'établissiez pas une église de sociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites ; il y a pourtant encore des sociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suisse ; certainement Julien les aurait favorisés ; ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, & ils sont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant persécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai osé dire des Turcs à votre Majesté, je ne vous propose pas une mosquée :

cependant Barberousse en eut une à Marseille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter: tout ce que je sais, c'est que votre nom sera bien grand de Dantzick jusqu'en Turquie, & de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra comiques.

Que votre Majesté daigne conserver vos bontés au vieux malade Libanius.

LETTRE CCCLXXXV.

DU ROI.

Le 26 de Novembre, 1773.

FAUT-il écrire en mauvais vers
Au Dieu qui préside au Parnasse?
C'est aux orgueilleux non-experts
A s'armer d'une telle audace.
Pour moi, qui né sous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,
Si je tentois dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterois pour salaire
Le traitement de Marsias.

Mr Guibert m'a vu avec de jeunes yeux qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe, & ma chaleur s'éteint; il n'est donné qu'à Voltaire de rajeunir; les protégés d'Apollon sont plus favorisés que ceux de Mars. Au lieu de vingt

campagnes que Mr Guibert me donne libéralement il ne m'en reſte qu'une à faire, c'eſt celle du dernier décampement. Dans cette ſituation on ne penſe pas à chercher des combats dans la Thrace & la Scythie, & ſoyez ſûr que l'Impératrice de Ruſſie, jalouſe de la gloire de ſa nation, ſaura bien faire ſa paix ſans ſecours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être ſpectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'Impératrice de Ruſſie, ſi cette révolution n'arrive pas. Cette princeſſe ne penſe pas, comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ſes ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Ces Grecs pour leſquels vous vous intéreſſez ſi vivement ſont, dit-on, ſi fort avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le ſouverain mépris que vous & les encyclopédiſtes avez affiché contre les guerriers? Qui ſera aſſez hardi pour riſquer l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la ſéquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands & de brigand lui-même? Croyez qu'on laiſſera la Grèce eſclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière de la part des philoſophes. Déſormais ces Meſſieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'aſſujettirent autrefois; je crois même que Mr Guibert aura fait abjuration de ſon art meurtrier entre vos mains, &

qu'il se fera ou capucin ou philosophe, pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosophes ayent des missionnaires, pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les états de ces grosses armées qui les abyment, & successivement il ne restera personne pour se battre. Tous les souverains & les peuples n'auront plus ces malheureuses passions dont les suites sont si funestes, & tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique. Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle, de l'aurore duquel je ne jouirai pas même, & l'on plaindra mes contemporains comme moi d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée. Tout dépend pour l'homme du temps où il vient au monde. Quoique j'y sois venu trop tôt, je ne le regrette pas; car j'ai vu Voltaire, & si je ne le vois plus, je le lis & il m'écrit. Continuez long-temps de même, & jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due, & de tous les biens que vous souhaite le philosophe de Sans-Souci. "

LETTRE CCCLXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 8 Décembre, 1773.

UNE belle dame de Paris (dont vous ne vous souciez guère) prétend que vous serez fâché contre

moi de ce que je donne votre Majeſté au diable ; & moi je lui ſoutiens que vous me le pardonnerez, & que Belzébuth même en ſera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perſonne plus diable que vous à la tête d'une armée, ſoit pour arranger un plan de campagne, ſoit pour l'exécuter, ſoit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eſt vrai, votre métier de héros, mais je le révère ; ce n'eſt point à moi de juger de la tactique de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choſes ; je ſais ſeulement qu'il vous regarde avec raiſon comme le premier tacticien, & moi j'ajoute, comme le premier politique ; car vous venez d'acquérir un beau royaume, ſans avoir tué perſonne, & non-ſeulement vous voilà pourvu d'évêchés & d'abbayes, non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, & vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire ? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme votre Majeſté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, & que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, & que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre Majeſté, & la haine cordiale que j'ai pour votre métier de Céſar. Ce Céſar, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus ; & vous aurez pour

moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes souffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, & pour votre perſonne qui les réunit.

LETTRE CCCLXXXVII.

DU ROI.

Le 10 de Décembre, 1773.

Il étoit bien juſte qu'un pays qui avoit produit un Copernic ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie en tout genre où la tyrannie des puiſſans l'avoit plongé. Cette tyrannie alloit ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avoient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit. On ne peut comparer les provinces polonoiſes à aucun état de l'Europe ; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada ; il faudra par conſéquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés ; les Turcs ſont battus par les Ruſſes, Siliſtria eſt priſe, & le Vizir fuit du côté d'Andrinople. Muſtapha apprendra à trembler

dans son sérail, & peut-être que ses malheurs le rendront plus souple, qu'il signera une paix que les conjonctures rendent nécessaire. Si les armes victorieuses des Russes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'Impératrice de vous envoyer la plus jolie Circassienne du sérail ; elle sera escortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au sérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelques expériences physiques, en animant par le feu de Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la Landgrave de Darmstadt est de retour de Pétersbourg ; elle ne tarit point sur les éloges de l'Impératrice, sur les choses utiles qu'elle a exécutées & les grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y passeront l'hiver. Cette cour réunit le faste, la magnificence & la politesse, & l'Impératrice surpasse encore le reste par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jésuites ? Ce n'est qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai conservés ; le pape leur a coupé la queue, & ils ne peuvent plus servir comme les renards de Samson à embraser les maisons des Philistins. D'ailleurs, la Silésie n'a produit ni de père Guignard, ni de Malagrida : nos Allemands n'ont pas les passions aussi vives que les peuples méridionaux. Si toutes ces raisons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte ; j'ai promis par la paix de Dresde que la religion de-

meureroit *in ſtatu quo* dans mes provinces; or j'ai eu des jéſuites; donc il faut les conſerver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur diſpoſition, qui les abſout de leur ferment par la plénitude de ſa puiſſance; pour moi, perſonne ne peut m'abſoudre; je ſuis obligé de garder ma parole, & le pape ſe croiroit pollué, s'il me béniſſoit; il ſe feroit couper les doigts dont il auroit donné l'abſolution à un maudit hérétique de ma trempe. Si vous ne me reprochez point mes jéſuites, je ne vous dirai pas le mot de vos pique-puces. Nous ſommes à deux de jeu; mes jéſuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine, votre recteur; les capucins ſe targuent de Saint Cucufino, dont ils peuvent s'applaudir à leur aiſe; mais vous protégez ces gens, & vous ſeul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur. Ainſi j'admire & me tais, en aſſurant le patriarche de Ferney que le philoſophe de Sans-Souci l'admirera juſqu'à la fin de l'exiſtence dudit philoſophe. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Décembre, 1773.

Me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment ſur la manière aſſez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros

en les donnant au diable*; on trouvait que ce tour n'était pas fans quelque fineffe. Rouffeau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraiffait auffi fauffe que groffière à tous les connaiffeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Afie, au vengeur de l'affaffinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-kan n'en détruifit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *Tu es le dernier des mortels.* Mais de plaindre les hommes qui fouffrent du fléau de la guerre, & d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceffaire, & de louer les Cyrus, les Alexandre, les Guftave, &c. en feignant de fe fâcher contre eux ; c'eft ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant la Tactique.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injufte que l'aréopage, & vous valez bien cet

* L'épître intitulée La Tactique avait déplu au roi de Pruffe, & l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plufieurs de fes lettres ; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force.

Alexandre, à qui Juvénal & Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune Morival. Votre Majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, & il mourra content.

Agréez, Sire, ma respectueuse & vive reconnaissance.

LETTRE CCCLXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, Janvier, 1774.

QUOIQUE je vous aye donné à tous les diables, vous & Cyrus, & le grand Gustave, &c. cependant je propose à votre Majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain & de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie ; c'est une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vésel, ne peut hériter de son père & de sa mère tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle, & du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans ; il est fils d'un président d'Abbeville, & son nom est d'Etallonde. On a été très-content de lui à Vésel depuis qu'il est à votre service. Je sais que c'est un

des plus braves & des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre & de mourir au ſervice de votre Majeſté ; il n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de la Barre, qui avait fait un petit commentaire ſur votre art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déſhonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon & de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour Morival, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc votre Majeſté avec la plus vive inſtance d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie & de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, & à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an ; il partira ſur le champ, & peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à votre Majeſté,

& vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus & ces Gustave, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les sentimens que j'ai toujours eus, & avec lesquels je mourrai.

LETTRE CCCXC.

DU ROI.

Le 4 Janvier, 1774.

LA Dame de Paris avoit certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherois pas de tout ce que vous venez d'écrire. L'amour & la haine ne se commandent point, & chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimoient pas la guerre, ménageoient plus les termes que nos philosophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilége de noblesse & l'emploient indifféremment dans leur prose; mais je vous avoue que j'aimerois autant déclamer contre la fièvre quarte que contre la guerre, c'est du temps perdu: les gouvernemens laissent brailler les cyniques & vont leur train; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reste de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point.

Conservez cet esprit rajeuni, & dussiez-vous faire ma satire en vers sanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCXCI.

DU ROI.

Le 10 Février, 1774.

VOTRE tactique m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé ; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je sais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Etallonde, qui est officier à Wésel ; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas ; mais je vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sureté à Versoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le Chevalier de la Barre & lui ont été accusés du même délit ; il est contre la dignité du Roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paroître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que

les juges du Chevalier la Barre ayent été punis ; je n'ai point entendu dire qu'on ait févi contre aucun des affeffeurs du tribunal d'Amiens ; ainfi à moins que du fond de Ferney vous ne gouverniez la France, je ne faurois me perfuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le feul profit qu'il pourra tirer de fon voyage, ce fera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de fon métier ; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertiffiez, il ne me fera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il fe trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été foldats dans le régiment de Picardie, & à Berlin un perruquier qui a fervi dans les armées de Mr de Broglio ; ils font très-fort à votre fervice, fi vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établiffez. C'eft fur quoi j'attends votre réfolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre difgrace, je prie Apollon, & Efculape fon fils, Dieu de la médecine, de vous conferver dans leur fainte garde.

LETTRE CCCXCII.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de Février, 1774.

VOUS devez ſavoir que je ſuis Teuton de naiſſance, & que par conſéquent la langue françoiſe n'eſt pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous ſoyez donnée pour m'enſeigner les fineſſes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurois voulu, ſoit par la diſtraction des affaires, ſoit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener; j'ai donc pu mal entendre votre ouvrage ſur la tactique, & je n'ai jamais cru que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* ſe ſoient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'il ne fût écrit par Tiſiphone, Mégère ou Alecto. Mais qu'à cela ne tienne, vous avez le privilége de tout dire, & d'anoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rouſſeau dit

> Que le vainqueur de l'Euphrate
> Dans la place de Socrate
> Eſt le dernier des mortels,

il n'a pas tant tort dans un ſens, parce que Socrate étoit le plus ſage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus diſſolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ſes débauches avoit tué Cly-

tus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avoit fait tuer un philoſophe, & par foibleſſe pour les caprices d'une courtiſane avoit brûlé Perſépolis. Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvoit en aucune façon être comparé à Socrate; mais il eſt vrai auſſi, que ſi Socrate s'étoit trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'auroit peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles Alexandre dompta tant de nations. J'aimerois autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre : on empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre d'exciter les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permiſſion pour un an de ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur; mais enfin il vous verra, il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françoiſe que vous ferez mettre à Verſoy. On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à Mr de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute Mr d'Aiguillon, nouveau Miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage. En attendant j'ai toujours la goutte, & je n'écris point contre elle; & que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

LETTRE, CCCXCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Mars, 1774.

SOYEZ bien sûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte ; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, & qu'on plaint les maux qu'on a ſentis ; mais c'eſt parce que la ſanté de votre Majeſté eſt un peu plus précieuſe & plus néceſſaire au monde que la mienne ; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer ; je ne ſonge qu'à votre conſervation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival, en me boudant & en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours & à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, & qui le rendent capable d'hériter, & qui le mettront en état d'être plus utile à ſon régiment : ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis aſſurer d'ailleurs votre Majeſté que l'on ſe repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de la Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magiſtrat d'Abbe-

ville, qui fut la première cauſe de cette horrible affaire. Voici ſes propres mots : *Nous déclarons que non-ſeulement nous avons le jugement du chevalier de la Barre en horreur, mais frémiſſons encore au nom du juge qui a inſtruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons ſigné ce certificat, & y avons appoſé le ſceau de nos armes.* A Abbeville, le 9 Novembre 1773. Signé, de Belleval.

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente ; & c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Syrven ; & c'eſt dans la même eſpérance que j'implore votre Majeſté pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais Morival ſur le champ ; & il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier & philoſophe, qui voit tout & qui fait tout par lui-même, & qui n'aurait pas ſouffert cette déteſtable boucherie. Je remercie donc votre Majeſté avec la plus grande ſenſibilité ; & ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival : Je ſouligne l'endroit où il m'explique ſes vues ſur ſon ſervice. Vous verrez, Sire, que vous

n'accorderez pas votre protection à un ſujet indigne.

J'oſerais vous demander une autre grâce pour lui en cas qu'il ne pût réuſſir dans ſon procès ; ce ſerait de l'envoyer dans l'armée ruſſe parmi les autres officiers de votre Majeſté. Il ne verra rien de ſi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eſt paſſé dans Abbeville.

LETTRE CCCXCIV,

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de Mars, 1774.

VOTRE éloquence eſt ſemblable à celle du fameux orateur Antoine des Romains, qui ſavoit ſi bien plaider ſes cauſes, quoique injuſtes, qu'il les gagnoit toutes. Je me ſens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Bientôt vous me perſuaderez qu'il fait nuit en plein jour. Je ſuppoſe que Morival eſt à préſent à Ferney. Vous entendez mieux les lois de France que moi, & vous concilierez la préſence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenant à cet empire. Vous lui ferez obtenir ſa grâce, & une récompenſe de ce qu'il a eu aſſez d'eſprit pour ſe dérober au ſupplice que ce malheureux la Barre a ſouffert. Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés,

même à Amiens, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges; mais que le fanatiſme crie que la religion eſt offenſée, & vous verrez ces mêmes juges, emportés par leur fougue, exercer les mêmes cruautés ſur ceux qu'on leur dénoncera. Vos juges françois ſont comme les nôtres, lorſque ces derniers ont la fièvre chaude; & malheur à la victime qui ſe préſente pendant qu'ils ont des tranſports au cerveau. Mais c'eſt au protecteur des Calas & des Syrven à ſecourir Morival, & à purger ſa nation de la honte que lui impriment d'auſſi atroces barbaries que celles d'Amiens & de Toulouſe.

En écrivant je reçois votre ſeconde lettre; elle me trouve ſans goutte, & je ne vous en ſuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au ſujet de ma maladie. Cependant croyez que je ſuis très-perſuadé que le monde eſt très-bien allé avant mon exiſtence, & qu'il ira de même quand je ſerai confondu dans les élémens dont j'ai été compoſé. Qu'eſt-ce qu'un homme, un individu en comparaiſon de la multitude d'êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foiſon, mais rarement des Virgiles & des Voltaires. Nous connoiſſons ici le Taureau blanc, mais point le dialogue dont vous me parlez du Prince Eugène & de Marlborough. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs ſont la Vierge & la Pompadour. Je trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Ces ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage. Demeurez

jeune long-temps, haïssez-moi encore long-temps; déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

LETTRE CCCXCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 26 Avril, 1774.

PERMETTEZ-MOI de parler à votre Majesté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permission de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit reste de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonspect & le plus sage, ayant les mœurs les plus douces, & aimant passionnément la profession des armes, à laquelle il s'est voué.

Je ne sais encore s'il réussira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante & la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille & de son étonnante affaire; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise, quand je vois qu'elle a été sa faute,

& quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite, le chapeau sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, & d'avoir chanté avec quelque autres jeunes gens une chanson grivoise faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que dans un pays qui se dit policé, & qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, & qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, & j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de Morival votre officier de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence, si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à ce que son affaire soit finie ou manquée, & il profitera de la permission que votre Majesté lui a donnée. Il reviendra à son régiment le plutôt qu'il pourra, & le jour que vous prescrirez.

Je remercie votre Majesté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me suis attaché à lui de plus en plus, & sa passion de vous servir toujours est une des plus fortes raisons des sentimens que j'ai pour lui. J'ose vous assurer que personne n'est plus digne de votre pro-

tection ; la pitié que son horrible aventure vous inspire, sera la consolation de sa vie, si malheureusement commencée, & qui finira heureusement sous vos ordres. La mienne est accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adoucissent l'amertume, & je la finirai avec des sentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond respect pour votre Majesté, & j'ose le dire, avec le plus tendre attachement pour votre personne.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCXCVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 15 de Mai, 1774.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations; sans le connoître, son innocence seule a plaidé pour lui, & rougissant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légéretés qu'on ne sauroit qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité & le faux zèle se maintiennent dans l'église, & son nom est encore le mot de ralliement de tous les pauvres en esprit & de

ceux que la fureur du falut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens, & on n'en ſouffrira jamais qui manquent à ſaluer la pâte que l'on adore comme un Dieu, ou à s'agenouiller devant elle. Le ſeul moyen d'obtenir grâce pour Morival eſt de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque égliſe la torche à la main, de ſe faire feſſer par les moines aux pieds du maître autel, & au ſortir de là de ſe faire moine lui-même. Ni vous ni lui ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du Dieu des vengeances, ni les juges auxquels rien ne coûte autant que de ſe rétracter. Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, & la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité aux pieds du trône, & contraint les puiſſans de la terre à réformer des abus. L'Aretin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée aux pieds impérieux de l'arrogance titrée, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaitera plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCXCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Potſdam, le 19 de Juin, 1774.

AUCUN cheval ne m'a jeté à bas, je ne ſuis point tombé, je n'ai point eu l'aventure de votre Saint Paul, qui étoit un déteſtable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec une forte éréſipèle: cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries, point de troiſième ciel ; j'ai encore moins entendu des paroles ineffables que la langue des hommes ne ſauroit rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à une éréſipèle, comme tout le monde peut en avoir. Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir ; il a l'imagination poëtique, il ne tiendroit qu'à lui de faire un poëme épique. Pour le bon Louis XV, il eſt allé en poſte chez le père éternel. J'en ai été fâché : c'étoit un honnête homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui d'être Roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſageſſe, & fait eſpérer aux Welches un gouvernement heureux. Je voudrois qu'il eût traité la du Barry plus doucement, par reſpect pour ſon biſaïeul. Si la gent monacale influe ſur ce jeune homme, les petits maîtres feront en roſaire & les initiées de Vénus couvertes d'agnus-dei. Il faudra que quelque évêque s'intéreſſe pour Morival, & qu'un pique-puce plaide ſa cauſe. On prétend qu'un orage ſe forme &

menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés & les événemens que ce nouveau règne va produire, disposé à admirer tout ce qui sera admirable, & à faire mes réflexions sur ce qui ne le sera pas, ne m'intéressant qu'au sort des philosophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sans-Souci a été, est, & sera le sincère admirateur. *Vale.*

LETTRE CCCXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Juillet, 1774.

IL est vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévote* pourra contribuer plus que personne à affermir ce crédit si dangereux. Je n'ai pas assez exalté ce qui me reste d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards sont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais aussi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre Majesté veut bien me parler avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi. Il était, ainsi que tant d'autres, peu fait pour sa place, indifférent à tout, mais se piquant aisément dans les petites choses qui lui étaient personnelles ;

il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi; & moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarrassât si j'étais ou non sur la liste de ses domestiques; je respecte sa mémoire, & je vous souhaite une vie qui soit juste le double de la sienne.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai sur le champ à votre Majesté; nos sous tyrans Welches étaient des monstres bien absurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), est le jeune homme le plus sage, le plus circonspect que j'aye jamais vu: il n'a d'un jeune officier que la bravoure; son éducation avait été très-négligée, comme elle l'est dans toutes les petites villes de France: il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le dessin sous un très-bon maître; & je réponds à votre Majesté qu'à son retour il sera en état de vous rendre de vrais services, & qu'il sera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de Lucifer dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui ce que l'humanité, la justice & la raison lui doivent; son père est gentilhomme, & président d'une sotte ville; son oncle est chevalier de Malte; son frère a sollicité la place de bailli de la noblesse, & aucun d'eux n'a osé parler pour lui.

Daignez

Daignez voir, Sire, ſi vous voudrez bien protéger, ſans vous compromettre, ce brave & vertueux officier qui vous appartient ; voulez-vous m'autoriſer à dire qu'il eſt ſous votre protection, & qu'on vous fera plaiſir en le favoriſant ? Il me ſemble que cette tournure peut lui faire un grand bien ſans expoſer votre Majeſté au moindre dégoût.

J'avoue que ſi j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des Welches ; mais il y eſt forcé, il ne doit pas abandonner ſes héritages. Je ſupplie votre Majeſté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le reſpect, l'attachement & les regrets qui me ſuivront au tombeau.

LETTRE CCCXCIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 30 de Juillet, 1774.

JE ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions, il faut ſuivre ſes démarches, & cela pendant quelques années, ou pour s'être précipité & avoir décidé à la hâte, on ſe trompe. Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir ſur le ſujet de la cour des anecdotes que j'ignore. Si le parti de la ſuperſtition l'emporte ſur celui de

la philosophie, je plains les pauvres Welches; ils risqueront d'être gouvernés par quelque caffard en froc ou en soutane, qui leur donnera la discipline d'une main, & les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes sciences: la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la société; mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des Capets.

Laissez en paix les manes de Louis XV. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste. Il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. Cette passion sombre & atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement oublier nos sottises, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte. Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis; vouloir corriger des injustices & vouloir faire le bien sont des inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez pour rien le crédit que je puis avoir en France; je n'y connois personne; j'ai vu Mr de Vergennes il y a vingt ans, comme il passoit pour aller en Pologne, & ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer Aufrène sur notre théâtre; il a joué les rôles de Coussi & de Mithridate. On m'a dit

qu'il avoit été à Ferney ; auſſitôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet ; il m'a dit qu'il vous avoit trouvé alité & urinant du ſang : ces paroles m'ont ſaiſi ; mais ayant ajouté que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez ; & je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'état, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres & leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions, ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney, ne regarderiez-vous pas comme votre Dieu-ſauveur le brave qui défendroit vos poſſeſſions, & qui écarteroit cet ennemi de vos frontières ? Je prévois votre réponſe ; vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne : exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes, de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, ſi le Maréchal de Belle-Iſle dans la dernière guerre oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe ; ces ſortes d'excès ſont l'opprobre éternel de la nation françoiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares. Obſervez cependant que ce Louis XV rejeta la propo-

ſition du Maréchal de Belle-Iſle, & qu'en cela il ſe montre ſupérieur à Louis XIV. Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable; il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle que contre la guerre; que ce ſont des maux néceſſaires, & qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles. On demande d'un médecin qu'il guériſſe la fièvre, & non qu'il faſſe une ſatire contre elle. Avez-vous des remèdes ? donnez-nous-les. N'en avez-vous point ? compatiſſez à nos maux. Diſons comme l'ange Ituriel ; Si tout n'eſt pas bien dans ce monde, tout eſt paſſable, & c'eſt à nous de nous contenter de notre ſort.

Vos héros ruſſes en attendant entaſſent victoire ſur victoire ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du Sultan ; ils liſent vos libelles & vont ſe battre ; & votre Impératrice, comme vous l'appelez, a fait paſſer une nouvelle flotte dans la Méditerranée. Et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'orient. Conciliez, ſi vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. Nous avons reçu ici les vers d'un ſoi-diſant Ruſſe à Ninon de l'Enclos, Pégaſe & le Vieillard, & nous attendons Louis XV aux Champs Elyſées : tout

cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

LETTRE CCCC.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 16 Auguste, 1774.

J'AI enfin proposé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait; je lui ai mandé que votre Majesté daignait s'intéresser à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse & par son application continuelle à tous les devoirs de son état, & surtout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

Peut-être les formalités, qui semblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps; mais il se rendra à Vésel au moment que votre Majesté l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je suis & j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans votre lettre de 30 Juillet: *Représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre sauveur le brave qui défendrait vos possessions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans la Tactique, ce que vous dites en très-bonne prose:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre

Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ;
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je penſais abſolument comme certain héros du ſiècle. Madame Deſhoulières a dit :

Faute de s'approcher & faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré au pied des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence ; mais vous autres héros & ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer & de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, & les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, & malheur à qui s'y oppoſerait !

L'Epître à Ninon eſt réellement du comte de Shouwalof, neveu du Shouwalof dernier amant de l'impératrice Eliſabeth ; ce neveu a été élevé à Paris, & a d'ailleurs beaucoup d'eſprit & beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un

jour un ruſſe ferait ſi bien des vers français; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatire intitulée *Louis XV aux Champs Elyſées*, & je ne crois pas qu'elle exiſte. Il paraît un recueil des lettres du feu milord Cheſterfield à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait ſa fille.

Il eſt très-ſouvent parlé de vous dans ces lettres; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord Cheſterfield a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte; il ne ſe doutait pas que ſes lettres ſeraient imprimées après ſa mort & après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi votre Majeſté les verra bientôt. Elle lira le ſeul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire; elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa misère, plus on eſt modeſte.

Votre vieux admirateur.

LETTRE CCCCI.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de Septembre, 1774.

LE chancelier de France est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques : il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas du parlement, & je m'en repose sur la prudence du XVIme des Louis, qui saura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire. Je rends justice à vos beaux vers sur la tactique, comme aux injures élégantes qui selon vous sont des louanges ; & quant à ce que vous ajoutez sur la guerre, je vous assure que personne n'en veut en Europe, & que si vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre Impératrice de Russie, comme à celui de l'Impératrice Reine, elles attesteroient toutes deux que sans moi il y auroit eu un embrasement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes : & voilà pour les affaires de Pologne. Je pourrois plaider cette cause devant tous les tribunaux, assuré de la gagner : cependant je garde le silence sur des événemens si récens, dont il y auroit de l'indiscrétion à parler.

Votre lettre m'est parvenue à mon retour de la Silésie, où j'ai vu ce Comte Hoditz, auparavant si gai, à présent triste & mélancolique ; il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent,

& qui sont une suite nécessaire de l'âge : je lui ai adressé cette épître sur laquelle vous jeterez un coup d'œil, si vous voulez. Elle ne vaut pas celle de Ninon ; mais je soupçonne fort que le rabot de Voltaire a passé sur cette dernière ; j'ai beaucoup vu de Russes, mais je n'en ai vu aucun qui s'exprimât ainsi, ou qui eût le tour de gaieté dont cette épître est animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïsse point, & je ne saurois m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort personne ne vous remplacera ; c'en sera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres ; je vois avec douleur leur dépérissement, soit faute de génie, ou corruption de goût, ce qui paroît gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici, l'on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès & d'Auguste. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous naîtront avec moins d'enthousiasme pour ces chef-d'œuvres de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé ; ils se bornent aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété, & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaises. Vivez donc autant que cela sera possible, & soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'esprit humain. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'Octobre, 1774.

LES négociations de la paix de Westphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, Comte de Mesme, & au fameux Oxenstiern, qu'il ne nous en coûte à solliciter la grâce de Jaques Marie Bertram d'Etallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps possibles. Voilà un Chancelier sans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connoissez pas, qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs, avant d'entamer l'affaire de Jaques Marie, enfin un témoignage que vous me demandez qui n'est pas selon le style de la chancellerie ; on prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment duquel il sert, est suffisant, & que les princes ne doivent pas s'abaisser à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les servent, ou il faut en faire une affaire ministérielle. Voilà ce qu'on dit. Pour moi, qui ne suis exercé ni au style de chancellerie, ni profondément instruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à Mr d'Alembert, & je ferai écrire à mon ministre à Paris, qu'il dise un mot en faveur du jeune homme au nouveau Chancelier. Si les anciens usages barbares prévalent contre les bonnes inten-

tions de Marie François Arouet de Voltaire & de son associé M. de Sans-Souci, il faudra s'en consoler ; car ce n'est pas une raison pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre & laisser vivre. C'est ainsi que pense votre Impératrice ; elle se contente d'avoir humilié la Porte ; elle est trop grande pour écraser ses ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra. Les anciens Grecs sont ressuscités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marseille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'existe plus. Le destin des choses humaines est de changer ; la Grèce & l'Egypte sont barbares, mais la France, l'Angleterre & l'Allemagne qui commencent à s'éclairer nous dédommagent bien du Péloponnèse. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus ; peut-être que dans quelques siècles il faudra puiser les belles connoissances chez les Russes. Tout est possible, & ce qui n'est pas peut arriver encore. Vous n'avez donc point fait Louis XV aux champs élysées ? Cela m'a encouragé à traiter ce sujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuse de mon loisir ; mais cela m'amuse & ne fait de mal à personne. Voici la pièce ; peut-être en rirez-vous. Je fais des vœux pour que l'être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable, qu'il vous conserve long-temps pour la consolation des malheureux, & pour la satisfaction de l'humble philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'Octobre, 1774.

L'ART de vous autres grands poëtes
Rehausse les petits objets ;
De maigres & foibles squélettes,
Maniés par vos mains adroites,
Deviennent charnus & replets.
Voltaire & sa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si son génie en fait les frais.
Mais un vieux rimailleur tudesque,
Qui dans l'école soldatesque
Nourri depuis ses jeunes ans,
A passé chez les vétérans,
Sans se guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.
Suffit que le Ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connoître
Tant de chefs-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteroient des autels,
Si dans ces temps de petitesse
On pensoit comme à Rome, en Grèce,
Où tout respiroit la grandeur.
Mais notre siècle dégénère,
Les lettres sont sans protecteur.

269

Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon !
Et vous, Virgile & Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts; pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas, & une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avoit condamné auparavant. On a blâmé Louis XIV de ſon vivant, de ce qu'il avoit entrepris la guerre de ſucceſſion; à préſent on lui rend juſtice, & tout juge impartial doit avouer que ç'auroit été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du Roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, & par conſéquent les princes; mais le vrai ſage des ſtoïciens & le prince parfait n'ont jamais exiſté & n'exiſteront jamais. Des princes comme Charles le téméraire, comme Louis XI, comme Alexandre VI, comme Louis Sforce, ſont les fléaux de leurs peuples & de l'humanité: ces ſortes de princes n'exiſtent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons nombre de ſouverains foibles, mais non pas des monſtres comme au XIV & XV ſiècle. La foibleſſe eſt un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, mais non pas à la perſonne. Je conviens qu'ils font du mal par foibleſſe, mais dans tout pays où la ſucceſſion du trône eſt établie, c'eſt une choſe néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une ſuite non-

interrompue de grands hommes. Croyez que les établissemens humains ne parviendront jamais à un certain degré de perfection; il faut se contenter d'à peu-près, & ne pas déclamer violemment contre des abus irrémédiables.

J'en viens à présent à votre Morival. J'ai chargé le ministre que j'ai en France d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des attestations de la vie des supplians se produisent dans des causes judiciaires; elles seroient déplacées dans des négociations, où l'on suppose toujours comme de raison que le souverain qui fait agir son ministre, n'emploieroit pas son intercession pour un misérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un pareil certificat à d'Alembert, signé par le commandant de Wésel; on en pourra faire usage, si on le juge à propos.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas: à la suite d'une longue vie les veines commencent à se durcir, & il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui vous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne résistent pas aussi long-temps que ceux qui par une vie réglée ont été ménagés & conservés. C'est le moindre de mes embarras: car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il est égal d'avoir vécu six siècles ou six jours; il est plus important d'avoir bien vécu, & de n'avoir aucun reproche considérable à se faire. Voilà

ma confeſſion, & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'abſolution *in articulo mortis*; je lui ſouhaite longue vie, ſanté & profpérité, & pour mon agrément puiſſe ſa veine demeurer intariſſable ! *Vale*.

LETTRE CCCCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 17 Novembre, 1774.

QUELQUES petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingts & un ans, ne m'ont pas permis de vous remercier plutôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits; ni roi, ni homme ne vous reſſemble : je ne ſuis pas aſſurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muſes, que je me ſens confondre !
Vous daignez encor m'inſpirer
L'eſprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à votre Majeſté que mon cœur eſt pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre Morival. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter; votre Majeſté verrait combien il s'eſt formé, en très-peu de

temps, dans un art néceſſaire aux bons officiers, & très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaiſſance ; vous ſerez touché de ſa reconnaiſſance & du zèle avec lequel il conſacre ſes jours à votre ſervice. Son extrême ſageſſe m'étonne toujours : on a deſſein de faire revoir ſon procès, qu'on ne lui a fait que par contumace ; ce parti me paraît plus convenable & plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce ſuppoſe crime ; & aſſurément il n'eſt point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, & il ſe peut très-bien que je meure avant que l'affaire ſoit finie ; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alembert, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire.

J'oſe croire qu'il ne ſerait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelque injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune homme ſi eſtimable & ſi infortuné : vous ſecourez à la fois l'innocence & la raiſon ; vous apprendrez aux Welches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les ſortes de gloire ; c'en eſt une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez ſoi.

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LET-

LETTRE CCCCV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de Novembre, 1774.

NE me parlez point de l'Elyſée, puiſque Louis XV y eſt; qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux, Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Sallufte, Cicéron, & Démoſthène : tous ces gens ne vous verroient arriver qu'à contrecœur ; au lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, & qui vous eſt dûe de bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes ; ainſi vous vous êtes acquis un privilége excluſif. Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre Etallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance ; vous y verrez les termes dans leſquels le vice-chancelier s'eſt exprimé, & vous verrez en même temps que Mr de Vergennes ſe prête à la juſtification de l'innocence. Cette affaire ſera ſuivie par Mr de Goltz, & j'eſpère à préſent que ce ne ſera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercîmens d'Etallonde & les miens. Si je ne vous croyois pas immortel, je conſentirois volontiers à ce qu'Etallonde reſtât juſqu'à la fin de ſon affaire chez votre nièce ; mais j'eſpère que ce ſera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé ; je ne saurois m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait, & il me semble qu'il manqueroit quelque chose à notre Europe, si elle étoit privée de Voltaire. Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglois qui se trouve actuellement ici, qui traite la chose de bagatelle, & qui dit que vous pouvez encore vivre long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voudrez bien ne pas m'ôter l'espérance qui étoit le dernier ingrédient de la boîte de Pandore. C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à son fils Esculape, pour la conservation du patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 7 Décembre, 1774.

VOUS faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'Etallonde. J'ose toujours assurer votre Majesté qu'il en est bien digne : son éducation avait été très-négligée par son père, sot & dur président de province, qui destinait son fils à être prêtre ; il ne savait pas seulement l'arithmétique quand il est venu chez moi : il est consommé actuellement dans la géométrie pratique & dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majesté par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de dessiner de tout le pays qui est entre les Alpes & le mont Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne sert qu'à montrer avec quelle facilité & quelle propreté surprenante il dessine. J'ose vous répondre qu'il sera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne respire qu'après le bonheur de vivre & de mourir à votre service. Il n'a & il n'aura jamais d'autre patrie que vos états & d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raison comme son bienfaiteur, & j'ose le dire, comme son père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambassadeur : mais il attend les pièces de son abominable procès, sans lesquelles on ne peut rien faire ; il est moins instruit que personne de tout ce qui s'est fait pendant son absence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle fut l'effet d'une tracasserie de province & d'une inimitié de famille. Un de ses infâmes juges, qui mourut il y a deux ans, se fit traîner avant sa mort chez un vieux gentilhomme oncle de d'Étallonde & chevalier de St Louis ; il lui demanda publiquement pardon de son exécrable injustice ; mais son repentir ne nous suffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'est si aisé que d'être condamné à mort, & rien de si difficile que de connaître seulement

pourquoi on a été condamné. Telle est notre jurisprudence barbare. Ce procès est plus odieux encore que celui des Calas.

Vous souvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez si bien

Ce peuple sot & volage,
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats *.

Vous savez que ce peuple de Welches a maintenant pour son Végèce un de vos officiers subalternes †, dont on dit que vous fesiez peu de cas, & qui change toute la tactique en France, de sorte que l'on ne sait plus où l'on en est. L'Europe n'est plus au temps des Condé & des Turenne, mais elle est au temps des Frédéric. Si jamais par hasard vous assiégiez Abbeville, je vous réponds que d'Etallonde vous servirait bien.

Ma santé décline furieusement; j'ai grand'peur de ne pas vivre assez long-temps pour voir finir son affaire; mais elle finira bien sans moi; votre nom suffira; il ne me restera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre Majesté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance.

* Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des états du roi de Prusse, vexation que la déroute de Rosbach suivit de près.

† Le baron de Pirsch.

LETTRE CCCCVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de Décembre, 1774.

NON, vous ne mourrez pas sitôt. Vous prenez les suites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin : mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous soutiendra & vous conservera encore long-temps. Il faut, Monseigneur, que vos sermons baissent (comme disoit Gil-Blas à l'archevêque de Tolède), pour qu'on présage votre décadence. Jusqu'à présent vos sermons ne baissent pas ; récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Senez & l'autre à l'abbé Sabatier, qui marquoient de la vigueur & de la force d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux, & à la finesse des sucs qui se distillent & se préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration se fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez & verrez la fin du procès de Morival. J'aurois sans doute dû penser plutôt à lui ; mais la multitude & la diversité des affaires m'en ont empêché ; je vous ai l'obligation de m'en avoir fait souvenir ; peut-être ce délai de dix ans ne nuira-t-il pas à nos sollicitations. Nous trouverons les esprits moins échauffés, par conséquent plus raisonnables ; peut-être y aura-t-il de bonnes ames qui rougiront

de cet exemple de barbarie dans le dix-huitième siècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétrissure, en cessant de persécuter le compagnon de ce malheureux la Barre. Vous serez l'auteur de cette bonne action. Je m'associerai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occasion de soutenir l'innocence & de délivrer les opprimés : c'est le devoir de tout souverain d'en user ainsi chez lui ; & selon les cas, il peut en user quelquefois de même en d'autres pays, surtout s'il mesure ses démarches selon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brisé un crucifix & d'avoir chanté des chansons libertines ne perdroit pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, si d'ailleurs il avoit du mérite ; les sentences du parlement ne pourroient lui nuire non plus, car c'est le véritable crime qui diffame & non la punition, lorsqu'elle est injuste. Il faudra voir si l'ancien parlement réhabilité voudra obtempérer aux insinuations de Mr de Vergennes. Ce ministre, qui a résidé long-temps en pays étrangers, a entendu le cri public de l'Europe à l'occasion de ce massacre de la Barre ; il en a honte, & il tâchera de réparer cette affaire autant qu'elle est réparable ; mais le parlement peut-être ne sera pas docile ; ainsi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien soin de votre santé pendant le froid rigoureux qui commence, & comptez que le philosophe de Sans-Souci s'intéresse plus que personne à la conservation du patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 13 Décembre, 1774.

PENDANT que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, & fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, & envoie à votre Majeſté les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des Calas, & rend la nation plus odieuſe; car du moins les infames juges des Calas pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, & qu'ils avaient cru venger la nature; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'Etallonde ſans l'entendre, & même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, & ſe ſont conduits contre les lois auſſi-bien que contre le ſens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; & même à la mort du Dauphin ſon fils il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de la Barre & la

condamnation de votre officier d'Étallonde. Il eſt à vous pour jamais, & ſoyez très-sûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, & je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un militaire qui vous appartient & qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être ; & enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que votre Majeſté voudra bien me laiſſer d'Etallonde Morival juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit, termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE CCCCIX.

DU ROI.

A Berlin, le 28 de Décembre, 1774.

VOUS ne mourrez point ; je n'y puis conſentir. Vous vivrez & verrez la fin du procès d'Etallonde ; mais je ne garantirai pas qu'il le gagne. Si cepen-

dant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence ; & d'Etallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres & que vous habitez. Vous me parlez d'un jeune homme qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la du Barry. Si Louis XV n'étoit pas mort, il auroit joué un rôle subalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu : il est fort éventé, & je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens, on l'en a cru d'abord sur sa parole : il lui faut une quinzaine de printemps pour parvenir à maturité ; il se peut qu'alors il devienne quelque chose. Les siècles où les nations produisent des Turennes, des Condés, des Colberts, des Bossuets, des Bayles & des Corneilles, ne se suivent pas de proche en proche. Tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV ; il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence ; il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité & son abondance. Aucun souverain ne peut contribuer à

l'existence d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte, que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde ; & très-souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien. Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux états ; les richesses y portent la mollesse & la corruption ; non pas qu'une république comme celle de Sparte puisse subsister de nos jours ; mais en prenant un juste milieu entre le besoin & le superflu, le caractère national conservera quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues. Vous me comparerez peut-être au renard de la Fontaine, qui trouvoit trop aigres les raisins auxquels il ne pouvoit atteindre. Non, ce n'est pas cela, c'est le fruit des réflexions que la connoissance de l'histoire & ma propre expérience me fournissent. Vous m'objecterez peut-être que les Anglois sont opulens, & qu'ils ont produit de grands hommes. J'en conviens, mais les insulaires ont en général un autre caractère que ceux de notre continent, & les mœurs angloises sont moins molles que celles des autres Européens ; leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre, & tout cela joint ensemble forme d'autres combinaisons ; sans mettre en considération que ce peuple étant

marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui se voit chez nous autres animaux terrestres.

Ne nous étonnez pas de la tournure de cette lettre; l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'est possible. Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conservation. Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV; & si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de saillant dans la littérature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez, car après la mort *nihil est.* C'est avec ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 2 Janvier, 1775.

JE mets aux pieds de votre Majesté, pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé & dessiné par d'Etallonde Morival, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi; ses progrès tiennent du prodige, & par conséquent ses talens ne doivent être employés que pour votre service; il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des ignorans; la quadrature d'une courbe n'est bonne à rien; & l'idée d'aller mal mesurer un degré du

méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaiſes difficiles. Je ſuis près de ma fin, & je vous dis la vérité. Hélas, vous ſavez trop bien, & l'Europe le ſait ce que c'était qu'un géomètre chimérique & calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure conſolé par les bontés que vous avez & que vous aurez pour d'Etallonde Morival ; c'eſt un gentilhomme plein d'honneur & de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre Majeſté, qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos états ; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué ; il écrit très-bien & vîte, il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive ſoit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout : ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce eſt trop honteuſe ; daignez, Sire, prolonger ſon congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de ſes aſſaſſins : le grand Julien l'eût protégé ; les Cyrille & les

Grégoire de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Egypte; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

LETTRE CCCCXI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de Janvier, 1775.

TOUT ce qui regarde le procès de d'Etallonde a été envoyé à Paris: je doute cependant que votre parlement réintégré veuille obtempérer pour juſtifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Etallonde continuera d'être opprimé; & s'il étoit en France, je ne jurerois pas qu'on ne le fît encore brûler à petit feu. Si Louis XV a eu du foible pour le clergé, cela paroît tout ſimple; il a été élevé par des prêtres dans la ſuperſtition la plus ſtupide, & a été environné toute ſa vie de gens dévots, ou trop bons courtiſans pour choquer ſes préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit: Sire, Dieu vous a placé ſur le trône pour protéger l'égliſe; le glaive qu'il vous a donné en main eſt pour la défendre; vous ne portez le nom de très-Chrétien que pour être le fléau de l'héréſie & de l'incrédulité; l'égliſe eſt le vrai ſoutien du trône; ſes prêtres ſont les organes divins qui

prêchent la soumiſſion aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains ; vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées ! Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la diſſipation & qui n'emploie pas un moment de sa vie pour réfléchir, il les croira, & agira en conséquence. C'étoit le cas de Louis XV. Je le plains sans le condamner ; le pauvre d'Etallonde en souffre, & je prévois que je serai son seul refuge. On a fait à la manufacture de porcelaine votre buste ; je sais qu'il mériteroit d'être d'une matière moins périssable ; vous voyez cependant par l'empressement qu'on a de posséder votre ressemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces bustes qui vous ressembloient autrefois ; il vous ressemble peut-être encore. Je vous le répète ; vivez, conservez vos vieux jours ; & si la vie vous est indifférente, songez au moins que votre existence ne l'est point au philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Janvier, 1775.

JE reçois dans ce moment le buste de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inscription, dont je suis si indigne :

Les rois de France & d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtisans ;
Mais il est un roi sur la terre
Qui fait de plus nobles présens.
Je dis à ce héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs *, qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les sens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens & de marches, & de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes sont très-fidelles & très-bien dessinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteste cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre Majesté que je désirerais avec passion que votre Majesté permît de dessiner vos batailles ; j'ose vous dire que personne n'y serait plus propre que d'Etallonde Morival. C'est une chose étonnante que la célérité, la précision & la bonté de ses dessins. Il semble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puisque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté ; mon cœur est pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il espère s'en servir. Mais aussi le congé que votre Majesté lui accorde, va expirer au mois

* Le maréchal de Saxe.

de Mars. Il abandonnera sans doute toutes ses espérances pour voler à son devoir, c'est son dessein. Je vous implore pour lui & malgré lui. Accordez-nous encore six mois. Je n'ose renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur & de lieutenant ou de capitaine; tout ce que je sais, c'est qu'une victime des prêtres peut être immolée, & qu'un homme à vous sera respecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des sauvegardes dans cette vie. Je passerai le reste de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurèle, Julien, Fréderic, héros de la guerre & de la philosophie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCCXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 27 de Janvier, 1775.

J'ÉTOIS préparé, à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales & des anthropophages. Morival me revient comme Alexandre; ce dernier étoit disciple d'Aristote, le premier l'est de Voltaire; & quoique sous l'école des plus grands philosophes, ils auront tous deux quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut espérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à l'excès où le poussa Alexandre. Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien

bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'eſt qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choſes avec étonnement, ſans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante ; l'une eſt utile & néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit ; cependant ſes abſtractions font honneur à l'eſprit humain, & il ſemble que les génies qui la cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, & s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraye, & quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, & je ne l'en eſtime pas moins. Ce Maupertuis que vous haïſſez encore, avoit de bonnes qualités ; ſon ame étoit honnête ; il avoit des talens & de belles connoiſſances ; il étoit bruſque, j'en conviens, & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux François ne ſont amis dans les pays étrangers ; des millions ſe comportent enſemble dans leur patrie ; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver. Jouiſſez encore long-temps de votre gloire dans ce monde-ci,

où vous triomphez de la rivalité & de l'envie. De votre couchant répandez ces rayons de goût & de génie que vous seul pouvez transmettre du siècle de Louis XIV auquel vous tenez de si près; répandez ces rayons sur la littérature, empêchez-la de dégénérer; &, s'il se peut, tâchez de réveiller le goût des sciences & des lettres, qui me paroît passer de mode & se perdre. Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de Fontenelle; car vous avez trop d'ame pour mourir sitôt. Nous avons ici Milord Maréchal, âgé de 85 ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme. Nous avons Pœllnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore sur dix années de vie; pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, n'iroit-il pas aussi loin? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière, & qui en eut plus que vous? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderions encore; je lui ai fait mon humble prière, & lui ai dit: O ma seule Divinité! conservez votre fils de Ferney pendant longues années pour l'avantage des lettres & la satisfaction de l'hermite de Sans-Souci. *Vale*.

LETTRE CCCCXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 29 Janvier, 1775.

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre Majesté m'honore, du 2 Décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je suis souvent près de succomber.

Je ne fais assurément nulle comparaison entre vous & l'empereur Kienlong, quoiqu'il soit arrière-petit-fils d'une vierge céleste sœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu sur cette généalogie, qui est beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour dissiper mes souffrances; s'il peut amuser votre Majesté un moment, ma peine n'est pas perdue.

L'ancienne religion des Brachmanes est évidemment l'origine du christianisme; vous en serez convaincu si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, & cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique: tout ce que je dis des Brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Paw connaît mieux que moi.

Je pense absolument comme lui sur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très-savant & très-sensé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reste, ces lettres sont sous le nom d'un jeune

bénédictin, qui voudrait être un peu philosophe, & qui s'adresse à M. Paw comme à son maître, en dépit de Saint Benoit & de Saint Idulphe.

Il est vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos soixante seize mille journaux de prairies & des sept mille vaches qui vous devront leur existence, que des romans théologiques des Chinois & des Indiens ; mais l'empereur Kienlong défriche aussi, & on prétend même que sa charrue vaut mieux que sa lyre. Vous êtes assurément le seul roi sur ce globe qui soyez supérieur dans tous les genres.

Vous ressembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, si vous n'aviez pas pris si long-temps pour votre patron un autre saint, nommé Mars ; car Apollon bâtissait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la musique & de la poësie : de plus, vous êtes médecin comme lui ; car votre Majesté pousse la bonté jusqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'est un remède souverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce est attaquée & pour la faiblesse extrême où je suis. Non-seulement votre Majesté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge : le reste de mes jours doit lui être consacré.

Je la remercie de l'Ammien Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très-instructives. Cet Ammien était un superstitieux personnage, qui croyait aux démons de l'air & aux sorciers, comme tout le monde y croyait de son temps, comme les Welches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les

Polonais y croient plus que jamais; car on dit qu'ils viennent de brûler fept pauvres vieilles femmes, accufées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne fais, Sire, fi je ne me fuis pas démis à vos pieds de mon marquifat; je n'ai voulu accepter aucune récompenfe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt deux ans, je n'ai point d'enfans; l'érection d'une terre en marquifat demande des foins au-deffus de mes forces; je ne défire à préfent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Frédéric le grand, à qui je fuis attaché avec le plus profond refpect jufqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CCCCXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 4 Février, 1775.

PENDANT que d'Etallonde Morival vous conftruit des citadelles fur le papier & les affiège, pendant qu'il deffine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'eft avifé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre Majefté. Il vous fupplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil fur un petit

Voyage de la Raison & de la Vérité, & sur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur à mis je ne sais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien que Julien Marc Aurèle permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Etallonde Morival s'éclaircisse ; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre Majesté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant au lieu d'être sous-lieutenant ? L'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité ; c'est une gloire qui en impose, & qui peut le faire respecter des Welches.

Il ne fera partir sa lettre qu'après que je l'aurai mise sous vos yeux & que vous l'aurez approuvée. Vous serez étonné de cette affaire, qui est, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au supplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré & l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, & qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troisième. Cette épouvantable & absurde welcherie sera démontrée ; & si cet écrit simple, modeste & vrai, est approuvé de votre Majesté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres sur cet objet, comme la plus

grande faveur qui puiffe confoler ma vieilleffe & me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon refpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos Etats.

LETTRE CCCCXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 11 Février, 1775.

VOUS m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : votre Majefté change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre fon portrait ; elle orne une de fes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle difait :

Et quoique admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euffe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariftide.

Enfin, elle accorde fa protection à l'innocence opprimée de Morival : ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas fi bien que vous, à beaucoup près ; & cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eft cet étonnant Protée ?
On difait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure enfanglantée.

Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce ſerait Epicure.
Dites-moi donc votre ſecret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-ſûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité une ſcène d'arlequin ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales : c'eſt le comble du ridicule & de l'horreur. Rien n'eſt plus welche.

Non, Sire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais ; le jour que je reçus à Potſdam la lettre du miniſtre M. de Puiſieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter ſera peu de choſe, & certainement ſes talens & ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, Sire, que votre Majeſté n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires ; il en a fait un plan régulier : vous verrez par là, Sire, ſi ce jeune homme entend ſon métier, & s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puisque votre Majeſté le permet, jusqu'à ce qu'il ſoit entièrement perfectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort ; mais à l'égard de la grâce, je n'en veux pas plus que de la grâce de Molina & de Janſénius. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces ſentimens, & ſur-tout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer.

LETTRE CCCCXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de Février, 1775.

VOTRE Muſe eſt dans ſon printemps ;
Elle en a la fraîcheur, les grâces ;
Et des hivers les froides glaces
N'ont point fané les fleurs qui font ſes ornemens.

Ma Muſe ſent le poids des ans ;
Apollon me dédaigne ; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords foibles & languiſſans.

Pour vous, le Dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des Dieux,
Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, & s'élance aux cieux.

Le génie éleva votre vol au Parnaſſe ;
Au chantre de Henri le grand,
Au-deſſus d'Homère & d'Horace,
Les Muſes & les Dieux aſſignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros ;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort ſuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée ;
Ainſi qu'une lance caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On auroit vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce capitole,
Où jadis les Romains couronnoient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, o Ciel ! je vois pâlir l'Envie ;
Furieuſe, elle entend chez les Sybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des bords helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre.
Je vois d'ici la pompe, & le jour folennel
Où la main de Louis vous couvre
Aux vœux de fes fujets d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verfailles que celui de la vallée de Jofaphat. Mais voici une feconde lettre qui furvient. On me demande de quel officier elle eft ? C'eft, dis-je, du Lieutenant-Général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de fon invention. Vous pafferez pour l'émule de Vauban ; dans la fuite on conftruira des baftions, des ravelins & des contre-gardes à la Voltaire, & l'on attaquera les places felon votre méthode.

Pour le pauvre d'Etallonde, je n'augure pas bien de fon affaire, à moins que votre féjour à Paris, & le talent de perfuader que vous poffédez fi fupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueufes à vous affifter ; mais le parlement ne voudra pas obtempérer ; & revêche à l'égard de fon reftituteur Maurepas, que ne fera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du Taffe, qu'un heureux hafard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avoit vu cette traduction, il auroit adouci la fentence rigoureufe qu'il prononça contre le Taffe : vous avez même confervé les paragraphes qui répondent aux ftances de l'original. A préfent l'Europe ne produit rien ; il femble qu'elle fe repofe, après avoir fourni de fi abondantes moiffons les

siècles passés. Il paroît une tragédie de Dorat : le sujet m'a paru fort embrouillé ; l'intérêt partagé entre trois personnes, & les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, & que l'impression en est différente au spectacle. Pépin, votre Maire du palais, en est le héros ; il y a des situations susceptibles de pathétique ; elles ne sont pas naturellement amenées, & il me semble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâté le goût. Quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, & combien le philosophe de Sans-Souci souhaite de bénédictions à l'Epictète de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait ? Je l'ai commandé incessamment pour vous satisfaire, c'est cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

LETTRE CCCCXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 15 Février, 1775.

JE ne suis point étonné que le grand baron de Polnitz se porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans ;

il eſt grand, bien fait, bien conſtitué. Alexandre, qui était très-bien conſtitué auſſi, & très-bien pris dans ſa taille, mourut à trente ans, après avoir ſeulement remporté trois victoires; mais c'eſt qu'il n'était pas ſobre, & qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme Achille, ce n'eſt pas que je n'aye toujours la guerre en horreur; & certainement j'irais vivre chez les quakers en Penſilvanie, ſi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne ſais ſi votre Majeſté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *Le Partage de la Pologne*, en ſept dialogues, entre le Roi de Pruſſe, l'Impératrice-Reine & l'Impératrice Ruſſe.

On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eſt ſurement compoſé par un de ces polonais qui ſont à Paris. Il y a beaucoup d'eſprit, quelquefois de la fineſſe, & ſouvent des injures atroces. Ce ſerait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous ſavez vaincre & vous arrondir, vous ſavez auſſi vous moquer des gens mieux que perſonne. Le neveu de Conſtantin, qui a ri & qui a fait rire aux dépens des Céſars, n'entendait pas la raillerie auſſi bien que vous.

Je ſuis très-maltraité dans les ſept dialogues; je n'ai pas cent ſoixante mille hommes pour répondre; & votre Majeſté me dira que je veux me mettre à

l'abri ſous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de ſouffrir pour votre cauſe.

Je fus attrapé comme un ſot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Ruſſie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre juſtice aux diſſidens, & pour établir ſeulement la liberté de conſcience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font ſervir les hommes à leurs deſſeins, ſans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des choſes horribles dans ces ſept dialogues qui courent le monde.

A l'égard de d'Etallonde Morival, qui ne s'occupe à préſent que de contreſcarpes & de tranchées, je remercie votre Majeſté de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur; & il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Roſbach qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à votre Majeſté, dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure Welche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterois qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation Welche! Peut-on réunir tant de ſuperſtition & tant de philoſophie, tant d'atrocité & tant de gaieté, tant de crimes & tant de vertus, tant d'eſprit & tant de bêtiſes? Et

cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un Louvois & qu'un Colbert pour rendre ce rôle passable; mais Colbert, Louvois & Turenne ne valent pas celui dont le nom commence par une F, & qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, & avec les mêmes sentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCCXIX.

DU ROI.

Le 23 de Février, 1775.

AUCUN monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume! & quel vieillard, quel esprit pour les composer! Vous êtes immortel, j'en conviens. Moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forcerez de le croire; toutefois serez-vous le seul des êtres pensans qui ait conservé à 80 ans cette force, cette vigueur d'esprit, cet enjouement & ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages; je vous en félicite, & j'implore la Nature universelle pour qu'elle daigne conserver long-temps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complue.

Je trouve d'Etallonde bien heureux d'être à la

ſource d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvres; il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable, pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment. Si cela eſt, il faudra ſe munir de patience; à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit; & qu'à force d'employer les grands talens que la nature vous a octroyés; vous ne parveniez à ſauver l'innocence opprimée. Cela fournira le ſujet d'une tragédie larmoyante. La ſcène ſera à Ferney; un malheureux qui manque de protecteurs, y ſera appelé par un ſage; il ſera étonné de trouver plus de ſecours chez un étranger que chez ſes parens; le philoſophe de Ferney par humanité travaillera ſi efficacément pour lui, que Louis XVI dira: Puiſqu'un ſage le protége, il faut qu'il ſoit innocent, & lui enverra ſa grâce: une arrière-couſine dont Etallonde étoit amoureux, ſera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte, le philoſophe humain célébrera ſes noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfaiſance de cet homme divin, auquel d'Etallonde érigera un autel comme à ſon Dieu ſecourable. Ce ſujet entre des mains habiles pourroit produire beaucoup d'intérêt, & fournir des ſcènes touchantes & attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſſède un tréſor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de Déeſſes armées. Enfin quelque part

que

que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

LETTRE CCCCXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de Février, 1775.

L'ESPRIT républicain, eſprit d'égalité,
Reſpire dans les cœurs des grands & du vulgaire;
Le mérite éclatant bleſſe leur vanité;
Sa ſplendeur, qui les déſeſpère,
Redouble leur obſcurité:
Auſſi l'envie uſa des lois du deſpotiſme.
Athènes, le berceau des ſciences, des arts,
Bannit du ban de l'oſtraciſme
Ses plus chers nourriſſons de Mercure & de Mars;
Le beſoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abſence,
Les firent bientôt regretter;
Le peuple, plein de bienveillance,
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement ſur ſon ſiécle s'élève,
Peut s'encenſer lui-même & jouir d'un beau rêve;
Mais bientôt les vapeurs de malins, d'envieux
Les ſucs empoiſonnés, obſcurciſſent les cieux,
Et ſur lui le nuage crève.
Condé fut à Vincennes, au Havre détenu;
Eugène fut chaſſé; des François méconnu,

Bayle chez les Nerviens trouve enfin un asile ;
L'émule généreux d'Homère & de Virgile,
Dont le nom illustra tous ses concitoyens,
Transporta ses foyers chez les Helvétiens.
Ame de demi-Dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Passez si vous pouvez du vieux Nestor les ans ;
Les mâles efforts du génie
Nous serviront peu, si le temps
Ne vous fait survivre à l'envie.
Ainsi l'univers enchanté
De Voltaire à Berlin court acheter le buste,
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Convenons que le public est juste.

Ce n'est point un conte, on se déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buste ; on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon sens de nos bons Germains demande des impressions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles sont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez du Maréchal de Saxe m'est connu ; & j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits sont récens & connus ; il n'y a que les cartes qui intéressent, parce que le terrain est l'échiquier de nous autres anthropophages, & que c'est lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre est pour le Lieutenant Général Voltaire, qui me comprendra bien : le reste est pour le patriarche de Ferney, pour le philosophe humain, qui protége d'Etallonde, & qui veut à toute force casser l'arrêt atroce. Je ne refuserai aucun titre

à d'Etallonde, si par cette voie je puis le sauver; ainsi qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour son avantage. Vous me croyez plus vain que je ne le suis. Depuis la guerre, je n'ai pensé ni à plans de batailles, ni à toutes ces choses qui se sont passées; il faut penser à l'avenir, & oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir. Ce discours sent un peu le jeune homme; songez pourtant que les états sont immortels, & que ceux qui sont à leur tête ne doivent pas vieillir tant qu'ils les gouvernent. Si vous allez à Versailles, d'Etallonde est sauvé. Si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès; car vous avez, à la vérité, quelques philosophes en France; mais les superstitieux font le grand nombre, ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands catholiques & huguenots ne connoissent que l'intérêt, chez les François c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes; ils mettent de l'honneur à leur délire, & l'innocence demeure opprimée. Cet ancien parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, sera-t-il souple à la raison pure, agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs, à ses véritables intérêts? Mais qui pensera à d'Etallonde, quand il s'agit de remettre en vogue les pourpoints de Henri IV? Il faut changer sa garderobe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet est bien plus important que celui d'un procès jugé; hors

quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen nommé d'Etallonde a échappé aux punitions injuſtes & cruelles qu'on vouloit lui infliger, & qui n'étoient point proportionnées au délit, qui proprement étoit une poliſſonnerie.

Je ſalue le patriarche de Ferney; je lui ſouhaite longue vie. J'ai lu ſa nouvelle tragédie, qui n'eſt point mauvaiſe du tout. Je haſarderois peut-être quelques petites remarques d'un ignorant; mais ne pouvant pas dire comme le Corrége, *ſon pittore anch'io!* je garde le ſilence, en vous priant de ne point oublier le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 2 de Mars, 1775.

LE Baron de Pœllnitz n'eſt pas le ſeul octogénaire qui vive ici, & qui ſe porte bien; il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous reſſouviendrez, qui a dix ans de plus que Pœllnitz; le bon Milord Maréchal approche du même âge, & l'on trouve encore de la gaieté & du ſel attique ſemé dans ſa converſation. Vous avez plus de ce feu élémentaire ou céleſte que tous ceux que je viens de nommer; c'eſt ce feu que les Latins appeloient *anima*, qui fait durer notre frêle machine. Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne ſe

reſſentent point de la décrépitude; tant que votre eſprit conſervera cette force & cette gaieté, il ne péricl itera point.

Vous me parlez de dialogues polonois qui me ſont inconnus. Je penſe ſur les ſatires comme Epictète: *Si l'on dit du mal de toi & qu'il ſoit véritable, corrige-toi: ſi ce ſont des menſonges, ris-en.* J'ai appris avec l'âge à devenir bon cheval de poſte; je fais ma ſtation, & je ne m'embarraſſe pas des roquets qui aboient en chemin.

Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billeveſées; je ne fais des vers que pour m'amuſer. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour tranſmettre ſes ouvrages à la poſtérité, & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'auroit jamais paru de mon conſentement. Dans le temps où c'étoit la mode de s'acharner ſur moi, on m'a volé ces manuſcrits, & on les a fait imprimer au moment où ils auroient pu me nuire. Il eſt permis de ſe délaſſer & de s'amuſer dans les occupations d'une agréable littérature; mais il ne faut pas accabler le public de ſes fadaiſes. Ce poëme des Confédérés dont vous parlez, je l'ai fait pour me déſennuyer; j'étois alité de la goutte, & c'étoit une agréable diſtraction; mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, & je ne dois ni ne veux choquer perſonne. Ni plus ni moins la diète de Pologne tire vers ſa fin; on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'Impératrice de Ruſſie ne vous a point

trompé; ils auront pleine satisfaction, & l'Impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les Polonois tolérans, que vous & moi à rendre votre parlement juste.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes. Je conviens qu'elles y sont; cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique; mais chez les François, plus vifs, plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées. D'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre humain qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance, & toutes les vertus. Je connois un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite à ce qu'on dit à Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, & toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

LETTRE CCCCXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de Mars, 1775.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'envie;
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.

J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du destin
Veut bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir,
J'ai pu vous voir & vous entendre :
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnoissant le plus ardent désir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge, n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts & des sciences, n'en possédant que la superficie, mais qui sont pourtant rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues, & j'en ai approfondi l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un Anglois, nommé Lindsey, théologien de profession, & précepteur du jeune Prince Poniatowsky, neveu du Roi de Pologne ; c'est à l'instigation des Czartorinsky, oncles du Roi, qu'il a composé sa satire en anglois. L'ouvrage achevé, on s'est apperçu que personne ne l'entendroit en Pologne, s'il n'étoit traduit en françois ; ce qui s'est exécuté tout de suite ; mais comme le traducteur n'étoit pas habile, on envoya les dialogues à un certain Gérard à Danzic, qui pour lors y étoit Consul de la part de la France, & qui à présent est Commis du bureau des affaires étrangères auprès Mr de Vergennes. Ce

Gérard, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché les dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paroître. J'en ai beaucoup ri ; il y a par-ci par-là des grossièretés & des platitudes insipides, mais il y a des traits de bonne plaisanterie. Je n'irai point ferrailler à coups de plume contre ce sycophante ; il faut s'en tenir à ce que disoit le Cardinal Mazarin : *Laissons chanter les François, pourvu qu'ils nous laissent faire.*

J'en reviens au pauvre d'Etallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement : comme j'ai été celui qui lui a procuré son premier asyle, je serai sa dernière ressource. Un ingénieur formé sous les yeux de Voltaire est un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si long-temps qu'elle s'est donnée, qu'à peine je m'en ressouviens. D'Etallonde pourra vous servir à conduire les travaux au siége de ***, à former les batteries, des ballistes & des catapultes, pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asyle des vieilles femmes & des tonsurés. Je vois que vous préférez le séjour de Ferney, à celui de Versailles ; vous le pouvez faire sans risque ; les distinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie, tourneroient plus à son honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don, vous vous l'êtes donnée vous-même. Les bonnes intentions de la Reine de France sont cependant son éloge ; il est beau qu'une jeune princesse

pense à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, surtout qu'elle rende justice au mérite éclatant. Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui est plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet; je voulois qu'on lui mît un habit d'anachorète; cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvoit parler, il vous diroit que personne ne vous souhaite plus de bénédictions, ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 28 Mars, 1775.

TOUTES les fois que j'écris à votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosbach. Mais votre bonté & votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos momens de loisir, si vous en avez, le mémoire de d'Etallonde: il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous cachait, & qui nous sont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des Calas & des Sirven, à quel point les Welches sont quelquefois frivoles & atroces; vous y verrez à la fois l'imbécillité du Pierrot de la Foire, & la barbarie de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas que

la bonne compagnie de Paris ne ſoit infiniment eſtimable ; mais ſouvent ceux qu'on appelle magiſtrats, ſont l'oppoſé de la bonne compagnie.

J'oſe croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons réſolu d'envoyer ce mémoire non-ſeulement aux avocats de Paris, mais à tous les juriſconſultes de l'Europe. Notre deſſein eſt de nous en tenir à leur déciſion. D'Etallonde ayant pris avec votre permiſſion le titre de votre aide de camp & de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde des ſceaux, ni s'avilir juſqu'à ſe mettre en priſon pour faire caſſer ſon arrêt.

Si vous daignez ſeulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette déciſion, jointe à celle que nous eſpérons avoir à Naples, à Milan, & à Londres, ſera aſſez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Etallonde & le chevalier de la Barre que ſur les aſſaſſins qui les ont condamnés. C'eſt une nouvelle manière de demander juſtice ; mais ſi votre Majeſté l'approuve, je la crois très-bonne & très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Welches cannibales qui ſe font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'eſt à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la déciſion des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers juriſconſultes

d'Allemagne & d'Italie, & peut-être de Rome même, je rendrai d'Etallonde à votre Majeſté. Il eſt digne de la ſervir, & il n'attend que ce moment pour ſe remettre à un devoir qui lui eſt cher.

Pour moi, j'attendrai la mort ſans aucune peine, ſi je peux réuſſir dans cette juſte entrepriſe, & je mourrai heureux, ſi votre Majeſté me conſerve ſes bontés.

LETTRE CCCCXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 27 Avril, 1775.

J'AI reçu aujourd'hui, par les bontés de votre Majeſté, le portrait d'un très-grand homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot:

> Imitateur heureux d'Alexandre & d'Alcide,
> Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Ariſtide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Welche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'eſt préciſément ce que je voulais.

> Tout Welche qui vous examine,
> De terreur panique eſt atteint;
> Et chacun dit à votre mine
> Que dans Roſbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons Morival & moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe ; il veut & il doit ſe borner à faire voir la turpitude & l'horreur des jugemens welches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des Calas ; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, & ceux du chevalier de la Barré ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, & j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos lois ſont atroces & ridicules, mais Morival ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille ; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, & n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à votre Majeſté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, & dont je ſuisencore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos Etats. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes miſères.

LETTRE CCCCXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Premier Mai, 1775.

VOTRE dernière lettre est un chef-d'œuvre de raison, d'esprit, de goût & de bonté.

C'est un sage qui nous instruit,
C'est un héros qui s'humanise ;
Rien de si beau ne fut produit
Sur le Parnasse & dans l'Eglise.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure suprême,
Grâces à vous je rajeunis ;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis :
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je sens une joie mêlée d'attendrissement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, & disent : Voilà donc ce grand homme.

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre
Par les lois, par les arts, & surtout par la guerre ;
Le siècle de la Prusse est à la fin venu.

Il est vrai qu'on peut à présent observer parmi presque tous les souverains de l'Europe une émula-

tion de se signaler par de grands & d'utiles établissemens. Il semble même que la superstition diminue dans quelque cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie ? Par ma foi, il est très-vrai que vous pensez en Marc-Aurèle, & que vous écrivez en Cicéron, & cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Frédéric le Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien votre Majesté de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur & de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie & de barbarie à les faire.

On me dit que votre Majesté fait le voyage de Silésie, suivie de messieurs les princes de Wirtemberg. J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ses enfans ; si c'était le Duc régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté ; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie à Ferney. Votre Majesté peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation

dont il ne m'eſt plus permis de me flatter. Daignez me conſerver un ſouvenir qui eſt envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE CCCCXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Mai, 1775.

C'EST à Ariſtide que j'écris aujourd'hui, & je laiſſe là Alexandre & Alcide juſqu'à la première occaſion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Welches, lui donneront la grâce; & cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Welches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout welche

que je suis ; & je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre Majesté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous seriez notre dernière ressource. Vous avez toujours été la seule ; car j'ai toujours mandé à la famille & à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Etallonde Morival s'intitulât ingénieur & adjudant de votre Majesté. Ces titres, qui, ce me semble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées sans faire aucun passe-droit à personne.

Pour peu que votre Majesté daigne lui donner de légers appointemens, il subsistera très-honorablement avec les petits secours de sa famille & de ses amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection est au-dessus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné secourir les Calas ; d'Etallonde est opprimé bien plus injustement ; il est la victime d'une superstition & d'un fanatisme que vous haïssez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame & à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-sage, très-brave & très-utile, indignement persécuté par les plus lâches & les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Welches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre Majesté : j'ose espérer qu'ils

qu'ils consoleront ma décrépitude, & que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE CCCCXXVII.

DU ROI.

Le 10 de Mai, 1775.

VOUS ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes; ce sont eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre de la part du parlement de Paris? Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire. Le parti le plus sûr sera de se désister, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que la superstition & le fanatisme ont eu moins de part à cette boucherie d'Amiens, que l'opiniâtreté; il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, & qui se feroient plutôt lapider que de reconnoître l'excès où leur précipitation les a fait tomber. A présent on ne pense à Paris qu'au sacre de Rheims; y eût-il mille d'Etallondes, on ne les écouteroit pas, pour ne point se distraire des otages de la sainte ampoule, de l'entrée du Roi, de la curiosité de savoir qui portera la cou-

ronne, qui le sceptre, qui le globe, & qui le soir portera le bon soir du Roi. Ce sont des choses bien plus attrayantes que de justifier un innocent. Vos conseillers de la grand'chambre penseront ainsi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence, sans pouvoir la sauver, muni des consultations des jurisconsultes les plus intègres, n'aura de ressource que celle de flétrir par les suffrages de l'Europe entière les bourreaux de la Barre & de ses compagnons. J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inspirent une mélancolie sombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été, & je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi. Nous eûmes l'année passée Aufrène, dont le jeu noble, simple & vrai, m'a fort contenté. Il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais avant que d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaisir de vous écrire, pour savoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le solitaire de Sans-Souci ne cesse de faire des vœux. *Vale.*

LETTRE CCCCXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 21 Juin, 1775.

TANDIS que votre Majefté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préfenter la bataille de Rofbach, deffinée par d'Etallonde.

Il brûle d'envie de fe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la confultation de vos premiers magiftrats, ne lui laiffe d'autre idée que de verfer fon fang pour votre fervice; la reconnaiffance qu'il vous doit, & l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte fur tous les autres projets : il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment fon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruffien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre Majefté fait des revues. On lui a dit que fon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préfence cette année; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui fa maîtreffe a donné un rendez-vous; il ne me parle que de fon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre & qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je

ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, & surtout une passion si belle. S'il retourne à Wésel dans quelques jours, il ne me reste, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, à remercier votre Majesté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, & à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable ; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenses occupations, mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de Catinat disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles ; vous faites des vers en jour de bataille : vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs ; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en fesant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, &, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni & à la musique de Gluck. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise, & on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment.* Il y a des

gens qui prétendent que c'eſt aux rois à ſe faire prêter ſerment par les prêtres ; il me ſemble que Frédéric le Grand en uſe ainſi en Siléſie & dans la Pruſſe occidentale.

Je fais ſerment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

LETTRE CCCCXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 7 Juillet, 1775.

MORIVAL s'occupait à meſurer le lac de Genève, & à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres états. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potſdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à votre Majeſté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré ; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine ; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai

que de la fenfibilité, & je la mets toute entière à vous admirer & à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes chofes. Elle fait furtout du bien à fes fujets ; mais le roi de France l'emporte fur tous les rois, puifqu'il fait des miracles. Il a touché à fon facre deux mille quatre cens malades d'écrouelles, & il les a fans doute guéris. Il eft vrai qu'il y eut une des maîtreffes de Louis XIV, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eft très-rare.

Votre Majefté avait eu la bonté de me mander qu'après fes revues elle fe délafferait un moment à entendre le Kain & Aufrène ; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent fous vos drapeaux l'emportent fur vos héros de théâtre. Votre Majefté les paffe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédéceffeurs, nommé Jules Céfar, parcourait notre petit pays des Welches. Il fefait des vers auffi ce Jules ou Julius, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je fuis plus que jamais l'adorateur & l'admirateur des gens de ce caractère, qui font en fi petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond refpect, la reconnaiffance & l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

LETTRE CCCCXXX.

DU ROI.

Le 17 Mai, 1775.

CINQ cents milles de France que j'ai parcourus en quatre semaines me serviront d'excuse de vous devoir réponse à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds selon les dates.

Le portrait que vous avez reçu est l'ouvrage de Madame Terbusch, qui pour ne point avilir son pinceau, a rajusté des grâces de la jeunesse ma figure éraillée. Vous savez qu'il suffit d'être quelque chose pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtisans les plus raffinés.

L'artiste qu'Apollon inspire,
S'il veut par ses talens orner votre château,
Doit en imitant l'art dont vous savez écrire
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on se jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendoit de moi seul, il y a longtemps qu'elle seroit terminée à sa satisfaction. J'ai douté, vous le savez, que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infaillibles ne réforment jamais leur jugement. Les formalités du par-

lement, & les bigots, dont le nombre est plus considérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obstacles invincibles pour réhabiliter Morival dans sa patrie. Je vous ai promis d'être sa dernière ressource, & je vous tiendrai parole : il n'a qu'à venir ici, il aura brevet en pension de Capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occasion de se perfectionner ici, & le fanatisme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous sauvons de ses griffes un jeune garçon qui n'a pas observé le *punctilio* & le cérémonial ecclésiastique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connois point, mais que je regarde comme un secours indispensable pour vous dans votre retraite. Je suis encore accablé d'affaires ; dans une couple de jours je serai au courant, & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre Impératrice se signale à Moscou par ses bienfaits & par la douceur dont elle traite le reste des adhérens de Pugatschef : c'est un bel exemple pour les souverains ; j'espère, plus que je ne le crois, qu'il sera imité. Adieu, mon cher Voltaire ; conservez un homme que toute l'Europe trouveroit à dire, moi surtout, s'il n'existoit plus ; & n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci.

LETTRE CCCCXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 de Juillet, 1775.

VOUS croyez donc, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent? Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je lèche mes petits, pour achever de les former; trente ans de différence rendent plus difficile; & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. Voilà pour mes occupations.

Quant à Morival d'Etallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidens à mortier; il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit que de composer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cœhorn que de s'avilir, surtout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font plus rapidement sentir en Allemagne qu'en France; la raison en est, ce me semble, que beaucoup d'ecclésiastiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir

honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au lieu qu'en France le clergé fait un corps de l'état, & toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, lors même qu'elle en connoît les abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Rheims, des cérémonies bizarres qui s'obſervent, & de la ſainte ampoule dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage & éclairé pourroit abolir & la ſainte ampoule & le ſacre même. J'ai vu ici deux jeunes François bien aimables; l'un eſt un Mr de Laval Montmorency, & l'autre un Clermont Gallerande; ce dernier ſurtout joint la vivacité de l'eſprit à une conduite meſurée & ſage. Au lieu d'aſſiſter au ſacre ils voyagent; ils ont été avec moi en Pruſſe, d'où ils ſe ſont rendus à Varſovie, dans le deſſein d'aller à Vienne. Le Kain eſt venu ici; il jouera Oedipe, Oroſmane & Mahomet; je ſais qu'il a été à Ferney; il ſera obligé de me conter tout ce qu'il ſait & ne ſait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. Je vis jouer Aufrène l'année paſſée; je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux; il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner dans la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice & ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous avez le privilége excluſif de ne jamais vieillir; & quand même quelques infirmités attaqueroient votre corps, votre eſprit triomphe de leurs atteintes & ſemble acquérir tous

les jours des forces nouvelles. Que Minerve, qu'Apollon, que les Mufes, que les Grâces veillent fur leur plus bel ouvrage, & confervent encore long-temps celui dont des fiècles ne pourroient réparer la perte ! Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXII.

DU ROI.

A Potfdam, le 24 de Juillet, 1775.

JE viens de voir le Kain ; il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aife d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre fanté eft affez bonne, & que vous avez plus encore de gaieté dans votre converfation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous confervez eft la marque la plus fûre que nous vous pofféderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, le principe vital, eft le premier qui s'affoiblit lorfque les années minent & fapent le mécanifme de notre exiftence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaffe devienne fitôt vacant, & je vous nommerai hardiment mon exécuteur teftamentaire ; ce qui me fait grand plaifir. Le Kain a joué les rôles d'Oedipe, de Mahomet & d'Orofmane ; pour l'Oedipe, nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien eft très-habile ; il a un bel

organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, & il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il n'en a ; mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi ? Je le voudrois un peu moins outré, & alors je le croirois parfait. L'année passée j'entendis Aufrène ; peut-être lui faudroit-il un peu du feu que l'autre a de trop ; je ne consulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être d'usage en France ; cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe ni dans Zaïre : c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière de ces pièces & d'autres si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une & que l'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chef-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène ! Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations, ma Sœur Amélie, la Princesse Ferdinand, la Landgrave de Hesse & la Princesse de Wurtemberg votre voisine, qui est venue ici de Montbeillard pour entendre le Kain. Ma nièce de Montbeillard m'a dit qu'elle pourroit bien entreprendre un jour le voyage de Ferney, pour voir l'auteur dont les ouvrages sont les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité.

Oh que les belles lettres sont utiles à la société ! elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jus-

qu'aux femmes, elles consolent les affligés, elles sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse. Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts; ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne saurois dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent, la langue & le goût. La langue est trop verbeuse, la bonne compagnie parle françois; & quelques cuistres de l'école, & quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse & les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des dialectes; chaque province soutient le sien, & jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent surtout; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste; ils font un mélange vicieux du goût romain, anglois, françois & tudesque, & ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, & fait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, & les appliquer chacun à leurs places convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poësie, ils croient que leurs vers sont harmonieux, & pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés: pour l'histoire, ils n'omettroient pas la moindre circonstance, quand même elle seroit inutile. Leurs meilleurs ouvrages

ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre, mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne en eſt préciſément à préſent où en étoit la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre; il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous le miniſtère des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz, en peut produire d'autres. Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant le plus que je puis le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer & la plus ſûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera un démenti. Pour moi, je me conſole d'avoir vécu dans le ſiècle de Voltaire, cela me ſuffit; qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſurtout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-Souci! *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 27 Juillet, 1775.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie; je ne puis être de retour que le 6 de Septem-

bre. Si Morival veut ſe rendre vers ce temps ici, il pourra s'adreſſer au Colonel Cocceji, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, & en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout! Les lois, qui devroient conſtater la ſureté & la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles & barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé, comment concilier un pareil contraſte? Ce ſol qui a produit des de Thou, des Gaſſendi, des Deſcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, comment a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort de jeunes gens qui ont manqué à faire la révérence devant une ſtatue? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à déchiffrer que celle du ſphynx qu'Oedipe expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte ampoule & ſes otages, & la guériſon des écrouelles ne font guère honneur au XVIII ſiècle. On parloit ces jours-ci de ces ſoi-diſant miracles opérés par les rois très-Chrétiens, & Milord Maréchal conta que pendant ſa miſſion en France il avoit vu des étrangers qui lui paroiſſoient Eſpagnols, que par attachement pour cette nation où il avoit paſſé une partie de ſa vie, il leur avoit demandé ce qu'ils venoient faire à Paris, & que l'un d'eux lui répondit: Nous avons ſu, Monſieur, que le Roi de France a le don de guérir les écrouelles; nous ſommes venus pour nous faire toucher par

ſa majeſté ; mais pour notre malheur nous avons appris qu'il eſt actuellement en péché mortel, & nous voilà obligés de retourner infructueuſement ſur nos pas ; c'étoit Louis XV. Pour Louis XVI, on aſſure qu'il ne commettra de ſa vie de péchés mortels, ce qui doit donner bon courage aux patiens qui ont été touchés par lui.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au ſujet de le Kain ; il doit partir dans peu pour jouer à Verſailles une tragédie de Mr Guibert le tacticien ; je n'ai point vu le drame. Le Kain prétend que la Reine de France protége la pièce ; ce qui doit en aſſurer le ſuccès. Ce Mr Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins ; recueillir les applaudiſſemens des camps, des théâtres & des femmes, c'eſt un moyen ſûr d'aller à l'immortalité. Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney l'a encouragé dans cette carrière périlleuſe, où de mille qui l'enfilent, à peine un ſeul remporte la palme. Il eſt toujours louable de ſe propoſer de grands exemples & un grand but, & Mr Guibert en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connoît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai ; vos preuves ſont faites depuis long-temps. Il ne faut pour vous qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps ; c'eſt à quoi je m'intéreſſe plus que Madame Denis, & votre ménagère ſuiſſe, qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté ; elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, & j'en ai une préciſe. Pour

trouver

trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de quatre ou cinq grands hommes, d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien & d'un Sallufte; dans la renaiffance des lettres c'eft la même chofe, il faut englober un Guichardin, un Taffe, un Arétin, un Dante, un Ariofte; encore ce n'en eft pas affez, & dans le fiècle de Louis XIV il manquera toujours pour l'épique quelqu'un qui rende l'affemblage complet. Voilà comme on penfe de vous fur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de juftice que dans votre ingrate patrie. N'oubliez pas ces bons Germains, qui fe fouviennent toujours avec plaifir de vous avoir poffédé, & qui vous célèbrent autant qu'il eft en eux. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, du 29 Juillet, 1775.

IL n'y a point de vertu, foit tranquille, foit agiffante, fante, foit douce, foit fière, foit humaine, foit héroïque, qui ne foit à votre ufage. Vous voilà occupé du foin d'amufer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous le Kain & Aufrène. Paul Emile difait que le même efprit fervait à ordonner

une fête, & à battre le roi Perſée. Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre & dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'Etallonde Morival, & à réparer le crime de ſes aſſaſſins, cela était digne de votre Majeſté. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en uſait à peu-près ainſi : & d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival eſt un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à ſe débarbouiller : preſque tout notre miniſtère eſt compoſé de philoſophes. L'abbé Galliani a ſoutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de ſplendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il eſt bien certain qu'un athée, ſucceſſeur de St Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape ſuperſtitieux.

Nous eſpérons en France que la philoſophie qui eſt auprès du trône ſera bientôt dedans ; mais ce n'eſt qu'une eſpérance : elle eſt ſouvent trompeuſe. Il y a tant de gens intéreſſés à ſoutenir l'erreur & la ſottiſe, il y a tant de dignités & de richeſſes attachées à ce métier, qu'il eſt à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours ſur les ſages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des ſouverains de vos principaux eccléſiaſtiques ? quel eſt l'électeur & l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raiſon contre une ſecte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverſer la terre entière pour la mettre ſous l'empire de la philoſophie.

La feule reffource qui refte donc aux fages, c'eft d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'eft ce que vous faites par la force de votre génie, & par la connaiffance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, & donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Polnitz était mort, c'eft dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal qui vaut mieux que lui, & qui ne s'éloigne pas de fon âge. Pour moi, je fuis foutenu par les confolations que vous daignez me donner ; & ma plus grande, en mourant, fera de fonger que je vous laiffe dans le monde plein de vie & de gloire.

Je fupplie votre Majefté de daigner me mander, fi je dois renvoyer Morival à Véfel ou l'adreffer à Potfdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens, mon admiration & mon refpect.

LETTRE CCCCXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 Augufte, 1775.

LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.

C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.
Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entourré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, & en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, & cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, & cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, & ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue ; les Allemands ſont à l'aurore : ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que le Kain & mademoiſelle Clairon ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enſeigner la muſique à Paris. Nos Orphées viennent d'Allemagne, ſi nos Roſcius vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle ? de Potſdam, Sire, où vous l'avez logée, & d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera ſur vos traces, mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot

M. de Mui.

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la pensée ; il y a surtout un M. Turgot, qui serait digne de parler avec votre Majesté. Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement ; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années : si on l'avait assiégé dans les formes, on aurait cassé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de la Barre & de Morival. On en rougit, on en est indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majesté avec des larmes d'attendrissement & de joie. J'ai demandé à votre Majesté ses derniers ordres, & je les attends pour renvoyer à ses pieds ce Morival, dont j'espère qu'elle sera très-contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard qui ne se porte pas si bien que le Kain le dit.

LETTRE CCCCXXXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 d'Auguste, 1775.

C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on auroit voulu faire à Morival. Le protecteur

de Calas & de Syrven méritoit de réussir de même en cette occasion. Vous avez eu le rare avantage de réformer de votre retraite les sentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui placés près du trône auroient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne à empêcher dans mon pays que le puissant n'opprime le foible, & à adoucir les sentences qui quelquefois me paroissent trop rigoureuses : cela fait une partie de mes occupations, lorsque je parcours les provinces ; tout le monde vient à moi, j'examine & par moi-même & par d'autres, toutes les plaintes, & je me rends utile à des personnes dont j'ignorois l'existence avant d'avoir reçu leur mémoire. Cette révision rend les juges attentifs & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ses ministres. Les peuples, a dit un ancien, ne seront heureux que lorsque les sages seront rois. Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout-à-fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre Roi a les meilleures intentions du monde, il veut le bien ; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes des cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps : il est bien jeune, il ne connoît point les ruses & les raffinemens dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine ou leur ambition : il a été dès son enfance à l'école du fanatisme & de l'imbécillité ; cela doit

faire appréhender qu'il ne manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui apprit à adorer.

Vous avez prêché la tolérance; après Bayle vous êtes sans contredit un des sages qui ont fait le plus de bien à l'humanité; mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition ont rejeté vos lumières, & ceux-là dominent encore sur les peuples. Pour moi, en fidelle disciple du patriarche de Ferney, je suis à présent en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissemens & des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *billi balla* sans nous scandaliser; c'étoit la seule secte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Pœllnitz est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en friponnant encore la veille de son décès; personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable & bon Milord, il se porte à merveille; son ame honnête est gaie & contente; je me flatte que nous le conserverons encore long-temps. Sa douce philosophie ne s'occupe que du bien; tous les Anglois qui passent ici vont chez lui en pélérinage; il loge ici vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'est que trop vrai; ils s'engraissent des dixmes de Sion; mais vous savez aussi que dans le saint em-

pire romain, l'ancien ufage, la bulle d'or & telles autres antiques fottifes font refpecter les abus établis ; on les voit, on lève les épaules & les chofes continuent leur train. Si l'on veut diminuer le fanatifme, il ne faut pas toucher aux évêques ; mais fi l'on parvient à diminuer les moines, furtout les ordres mendians, le peuple fe refroidira, & moins fuperftitieux il permettra aux puiffances de difpofer les évêques à ce qui convient au bien des états. C'eft-là la feule marche à fuivre. Miner fourdement & fans bruit l'édifice de la déraifon, c'eft l'obliger de s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la fituation où il fe trouve, eft obligé de donner des brefs & des bulles comme fes chers fils les exigent de lui : ce pouvoir, fondé fur le crédit idéal de la foi, perd à mefure que celle-là diminue. S'il fe trouve encore à la tête des nations quelques miniftres au deffus des préjugés vulgaires, le faint père fera banqueroute. Déjà fes lettres de change & fes billets au porteur font à demi décrédités. Sans doute que la poftérité jouira de l'avantage de pouvoir penfer librement, qu'elle ne verra point comme nous des horreurs telles qu'en a produit Touloufe & en dernier lieu Amiens. Les Morivals de cet heureux fiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées fur le Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici ; je le confidère comme une victime échappée au glaive du facrificateur, ou pour mieux dire du bourreau. Je pars pour la Siléfie, je ne pourrai être de retour que le 4 ou le 5

du mois prochain ; ainſi il aura le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux ſeront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin faiſant je m'entretiendrai avec ſes ouvrages. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 31 Auguſte, 1775.

JE renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majeſté votre brave & ſage officier d'Etallonde Morival, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potſdam l'air évaporé & avantageux de nos prétendus marquis françois. Sa conduite, & ſon application continuelle à l'étude de la tactique & à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches & dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de la Barre, à un ſupplice que les Buſiris n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces Buſiris d'Abbeville il trouve en vous un Solon. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur ; & c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux

par le fanatifme. Il eft à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreufes, qui ont fait jufqu'ici un contrafte fi étrange & fi fréquent avec notre légéreté ; on ceffera de dire : *Le peuple le plus gai eft le plus barbare.*

Nous avons un miniftère très-fage, choifi par un jeune roi non moins fage & qui veut le bien. C'eft ce que votre Majefté remarque dans fa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes & de nos malheurs font venus jufqu'ici de notre afferviffement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre jurifprudence criminelle, par exemple, eft prefque toute fondée fur ce qu'on appelle *le droit canon*, & fur les anciennes procédures de l'inquifition. Nos lois font un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été jufqu'à préfent ce qu'eft la ville de Paris, un affemblage de palais & de mazures, de magnificence & de mifères, de beautés admirables & de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiffe être régulière.

Votre Majefté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je fuis obligé de vous dire que plufieurs de ces enfans qu'on baptife de mon nom, ne font pas de moi. Je fais que vous avez une édition de Laufanne en quarante-deux volumes, entreprife par deux magiftrats & deux prêtres qui ne m'ont jamais confulté. Si

par hasard le vingt-troisième volume tombait sous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de Vertamon. On n'est pas obligé d'avoir autant de goût à Lausanne qu'à Potsdam.

Ce qui est de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enseveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là se ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, il ont défiguré vos lettres & les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats & des vers comme un père de l'Eglise.

Votre Majesté verra donc mes éternelles querelles, avec les Larcher, & frère Nonotte, & frère Fréron & frère Paulian, ces illustres ex-jésuites. Ces belles disputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations & l'historien de sa patrie. Les jésuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France & d'Espagne les punissaient. C'étaient des soldats dispersés après leur défaite, qui volaient un pauvre passant pour avoir de quoi vivre.

Les jésuites devaient me persécuter en conscience ; car, avant qu'on les chassât de France & d'Espagne, je les avais chassés de mon voisinage. Ils s'étaient emparés, sur la frontière de Berne, du bien de sept gentilshommes nommés messieurs de Crassi, tous frères, tous au service du roi de France, tous mi-

neurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de consigner l'argent nécessaire pour les faire rentrer dans leur terre usurpée par les jésuites. St Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la Henriade avec la Beaumelle. Paulian écrit contre l'empereur Julien & contre moi. Nonotte m'accuse en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand Constantin ait autrefois assassiné son beau-père, son beau-frère, son neveu, son fils & sa femme. J'ai eu la faiblesse de répondre quelquefois à ces animaux-là ; les éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces pauvretés dont personne ne se soucie.

Je prie votre Majesté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres ; elle prenait des ciseaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conservait celles qui pouvaient l'amuser, & réduisait ainsi trente volumes à un ou deux ; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de Pœllnitz mort ; il écrivait aussi. C'est par là qu'il faut que nous finissions tous, les Frérons, les Nonottes & moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui se sauveront du néant, comme, par exemple, un Gustave Adolphe, & un autre très-supérieur, à mon avis, dont je baise de loin les mains victorieuses, qui ont écrit des choses si ingénieuses & si utiles, qui protègent l'innocence, & qui répandent les bienfaits.

LETTRE CCCCXXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 de Septembre, 1775.

JE vous ſuis très-obligé du plaiſir que vous m'avez fait dans mon voyage de Siléſie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, & qu'on s'inſtruit en s'amuſant avec vous. Voltaire & moi, nous avons fait tout le tour de la Siléſie, & nous ſommes revenus enſemble. Quant à le Kain,

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaiſir je reconnois
La force, la nobleſſe & l'ame
De l'auteur de ſes grands portraits;
Il ſait par d'invincibles charmes
Me communiquer ſes alarmes,
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur,
Et mes yeux ſe fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle & rien ne touche!
Ce mortel, ou vain, ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eſt-on fait pour être impaſſible?
J'exiſte par le ſentiment,
Et j'aime à ſentir vivement
Que mon cœur eſt encor ſenſible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaiſir que m'ont fait les repréſentations de vos tragédies. Le Kain a ſans

doute aidé dans le récit, dans l'action, mais quand même un moins bon acteur les eût représentées, le fond l'auroit emporté sur la déclamation. Je pourrois servir de souffleur à vos pièces; il y en a beaucoup que je sais par cœur. Si je ne fais pas fortune dans le monde autrement, ce métier sera ma dernière ressource; il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc. Je ne suis point au fait de ce qui se passe à la cour de Versailles; je ne le sais qu'en gros. Je ne connois ni les Turgot, ni les Malesherbe. S'ils sont de vrais philosophes, ils sont dans leur place; il ne faut ni préjugé, ni passion dans les affaires; la seule passion qui soit permise est celle du bien public. Voilà comme pensoit Marc-Aurèle, & comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir. Pour votre jeune Roi, il est ballotté par une mer bien orageuse; il lui faut de la force & du génie pour se faire un système raisonné, & pour le soutenir. Maurepas est chargé d'années, & aura bientôt un successeur, & il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera, & si le vieux proverbe se dément: *Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Silésie un Mr de Laval Montmorency & un Clermont Gallerande qui m'ont dit que la France commençoit à connoître la tolérance, qu'on vouloit rétablir l'édit de Nantes si long-temps supprimé; je leur ai répondu tout uniment que c'étoit moutarde après diner. Vous me prendrez pour * * * la bête qui s'exprimoit en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'est pas une

négociation, & il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété ; vous ne voudriez pas ſans doute que j'arboraſſe l'air empeſé de vos robins & de nos graves députés de Ratiſbonne : les uns ſont les bourreaux des la Barre & les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connoiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvoient les beaux arts du temps de François I ; on les aime, on les recherche, des étrangers les tranſplantent chez nous ; mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire lui-même. La guerre de trente ans a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un foible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, il naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauroient proſpérer. Les Muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe ; il faut avoir de quoi vivre pour pouvoir s'inſtruire & penſer librement : auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur Sparte en fait de connoiſſances & de beaux arts. Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant grecs que romains & françois ; deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliſeront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers. Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas cet heureux temps ; j'aurois voulu contri-

buer à sa naissance ; mais qu'a pu faire un être tracassé dans les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles avoient causées, & né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'Epicure : Gassendi, Newton, Locke l'ont rectifiée : je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'est vous qui dessillant les yeux de l'univers
Remplissez dignement cette vaste carrière,
Ou bien en prose ou bien en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur.
La raison dans vos mains a déposé son foudre ;
Vous avez su réduire en poudre
Et le fanatisme & l'erreur.

C'est à Bayle votre précurseur & à vous sans doute que la gloire est dûe de cette révolution qui se fait dans les esprits ; mais disons la vérité, elle n'est pas complète ; les dévots ont leur parti, & jamais on ne l'écrasera que par une force majeure. C'est du gouvernement que doit partir la sentence. Des ministres éclairés y peuvent beaucoup contribuer ; mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps ; ni vous ni moi ne serons spectateurs de cet événement tant désiré.

J'attends ici d'Etallonde. Vous aurez à présent reçu mes réponses, & je le crois en chemin ; je ferai pour lui ou pour vous ce qui dépendra de moi ; c'est un martyr de la superstition qui mérite d'être sanctifié

fié par la philosophie. Ne me tirez point de l'erreur où je suis ; j'en crois le Kain : je veux, je désire que nous vous conservions le plus long-temps possible ; vous ornez trop votre siècle pour que je puisse être indifférent sur votre sujet. Vivez, & n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de Septembre, 1775.

LA meilleure recommandation de Morival sera s'il m'apprend qu'il a laissé le patriarche de Ferney en parfaite santé. Morival sera longuement interrogé sur ce sujet ; car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéressans : j'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, la construction d'un nouveau théâtre, & surtout ce qu'il sait du philosophe chez lequel il a passé dix-huit mois, temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival. Ensuite j'en viendrai à sa propre histoire, dont je ne sais que ce qui se trouve dans un mémoire de Loiseau. Il est vrai que ce jugement d'Amiens révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome même auroit été moins sévère : mais les hommes se croient tout permis,

quand ils pensent combattre pour la gloire de Dieu; ils souillent les autels d'un être bienfaisant du sang de victimes innocentes. Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme; mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles se commettent dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le XVIII siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature, & de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés; il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Amiens. Un Roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques; ils ne voudront pas que les lois de la France & de la Tauride soient les mêmes; cependant ils auront toujours contre eux le clergé, armé du saint nom de la religion catholique, apostolique & romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe, qui s'adressant au XVI des Louis, lui dit: *Sire, vous êtes le seul Roi dans l'univers qui portiez le titre de très-Chrétien; le glaive dont Dieu arme votre bras, vous est donné pour défendre l'Eglise; la religion est outragée, elle réclame votre assistance; il faut que le sang du coupable soit versé en expiation pour le premier et le plus ancien royaume du monde.* Je vous assure que quand tous les encyclopédistes se trouveroient présens à cette harangue, ils n'arracheroient pas des mains des

prêtres la victime que ces barbares auroient résolu d'immoler. Si d'aussi horribles scandales que ceux d'Amiens & de Toulouse se commettent ailleurs moins qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation, qui s'emporte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration & les autres le blâmé. Je crois qu'il en est de même partout. L'homme étant imparfait lui-même, comment produiroit-il des ouvrages parfaits? Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglois, & par la superstition. Ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudroit détruire pour édifier; ceux qui l'entreprendroient, trouveroient contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens usages, sans qu'il sache les apprécier, qui croit que toucher à ces usages ou bouleverser le royaume, c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensylvanie tel qu'il est établi à présent: il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, & vous ne le reconnoîtrez plus, tant il est vrai que l'instabilité est une des lois permanentes de l'univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort; ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri des erreurs? N'en ont-ils pas débité eux-mêmes, témoin les formes substantielles d'Aristote,

le galimatias de Platon, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirai-je pas des paradoxes dont Jean Jaques a régalé l'Europe (si l'on peut le compter parmi les philosophes), qui cependant ont bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille au point, qu'ils donnent à leurs enfans l'éducation d'Emile. Il résulte de tous ces exemples que malgré les bonnes intentions & les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit ; mais je me suis abandonné au flux de ma plume, j'ai la logodiarrhée, & je barbouille inutilement du papier, pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse pour moi, c'est que si on ne devoit vous écrire que des choses que vous ignorassiez, on n'auroit rien à vous dire : cependant en voici une. Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie ? Vous saurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & lorsque les cahots de la voiture étoient trop violens, j'apprenois par cœur les morceaux qui m'avoient paru les mieux frappés. C'est ainsi que je me suis occupé en route en m'écriant parfois, que béni soit cet heureux génie qui présent ou absent me cause toujours un égal plaisir ! Il y a long-temps que j'ai lu & relu vos œuvres ; les ouvrages polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps où ils ont été écrits ; mais les des Fontaine, les Fréron, les Paulian, les la Beaumelle n'empêcheront jamais que la

Henriade, Oedipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le Comte de Foix, Electre & Mahomet n'aillent grandement à la postérité, & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature: c'est une vérité dont tous les connoisseurs conviennent & non pas un compliment que je vous fais.

Le vieux Pœllnitz a voulu payer généreusement son passage à Caron; il a fait quelques friponneries le jour même de son décès, pour qu'on dise qu'il est mort comme il a vécu; il n'est regretté que de ses créanciers. Mais Milord Maréchal, plus âgé que l'autre, a l'esprit aussi présent que dans sa jeunesse, il a de la gaieté & de l'enjouement, & jouit d'une estime universelle. Tel, dit le Kain, est le patriarche de Ferney; j'ajoute qu'il sera immortel comme ses ouvrages. Qu'il terrasse l'hydre du fanatisme, qu'il protége l'innocence opprimée, qu'il soit encore longtemps l'ornement du siècle & une source de contentement pour ceux qui lisent ses ouvrages! *Vale.*

LETTRE CCCCXL.

DU ROI.

A Potsdam, le 22 d'Octobre, 1775.

LA goutte m'a tenu lié & garotté pendant quatre semaines, s'entend que je l'ai eue aux deux pieds,

aux deux genoux, aux deux mains & par surcroît de faveur au coude. A présent la fièvre & les douleurs ont cessé, & je ne souffre plus que d'un grand épuisement. Pendant ces accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes : eussent-elles été du Demiurgos, je n'aurois pu même dicter la réponse. J'ai lié connoissance avec Apollon, Dieu de la médecine. Apollon, Dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de force pour en communiquer à mon cerveau. *Divus Etallondus* vient d'arriver; c'est un enfant arraché aux griffes de la fureur & aux flammes de l'inquisition; il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnoient encore dix années de vie à son généreux defenseur, au sage du mont Jura, qui fait rougir les Welches de leurs lois & de leurs procédures barbares. D'Etallonde assure que vous avez plus d'huile de vie dans votre lampe que n'en avoient toutes les vierges de l'évangile. Puisse-t-elle durer toujours, & puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation ! vous toucheriez à l'immortalité. J'attends le retour de mes forces & de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique ; en vous assurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXLI.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'Octobre, 1775.

CES jours passés le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron sont les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui respirent plutôt l'amour de nuire que celui de la justice & de l'impartialité. Je croyois que ces Zoïles avoient épuisé tout leur venin dans ces notes : mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur composition, qu'ils prétendoient insérer dans ce poëme! Ces vers d'un style sec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui suis bien loin de posséder les connoissances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur versification est détestable. La bêtise, la basse jalousie & la méchanceté de ces insectes du Parnasse me firent imaginer la fable que voici :

Un beau jour certain âne en paissant dans les bois
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébroit l'amour dans la saison nouvelle ;
Admirateur jaloux des charmes de sa voix
L'âne ose imaginer de l'emporter sur elle ;
Sa voix rauque aussitôt se prépare à chanter ;
(Tout jusqu'à l'âne même incline à se flatter)
Mais comment réussit son désir téméraire ?
Tout s'envola d'abord quand il se mit à braire.

Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre ſphère,
Ou l'on ſe moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de Meſſieurs vos critiques ; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourroient leur faire rabattre de leur amour propre exceſſif ; mais laiſſons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on vient de vous revêtir, & ſur l'érection en marquiſat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner ſa reconnoiſſance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de ſe ſouvenir quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXLII.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de Décembre, 1775.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir ; elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avoit cauſées. Il faut que le patriarche de Ferney vive long-temps pour la gloire des lettres & pour honorer le XVIII ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749. J'eſpère

que vous ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux; & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, je me flatte que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'eſprit? Hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas; j'en ai ſi peu moi-même, que je ſerois bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez pour vous amuſer que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience me donne. Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double; de là je me conſidère comme un être unique; je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, & qui penſe; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle à la propriété d'être électrique. Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement; je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourroit bien être la cauſe de l'un & de l'autre de ces mouvemens. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés; les connoiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans ces nerfs qui en ſont les meſſagers; ces impreſſions que nous appelons mémoire, nous fourniſſent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination: ſelon que ce movement eſt vif & facile, les penſées s'y ſuccèdent rapidement; ſi le movement eſt lent & embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin à loin. Le ſommeil confirme

cette opinion; quand il eſt parfait le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent & que l'ame demeure comme anéantie; ſi le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes, ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſe les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, il occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau & les nerfs de l'entendement, elle cauſe l'apoplexie. Vous voyez que j'examine l'ame plutôt en médecin qu'en métaphyſicien: je me contente de ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me borne à jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables vous viennent d'idées innées, ou ſi Dieu vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une montre dont le cadran montre ſur Henri IV, tandis que votre carrillon ſonne la Henriade. Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer; je me délecte dans vos ouvrages, & je bénis l'Etre des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de longs-temps, je ſors de mon quatorzième accès de goutte; jamais elle ne m'a plus maltraité, je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival & de m'entretenir longuement ſur votre ſujet: il faut bien que nous fêtions nos martyrs; ils ſouffrent pour la

vérité ; les autres ne ſont que les victimes des ſuperſtitions. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles ; le plus grand feroit de confondre les juges iniques qui l'ont condamné, & de leur cauſer des remords. J'ai pris part à la faveur que le Roi de France a faite à M. de Saint Germain. Ce brave officier m'eſt connu depuis long-temps ; il ne ſe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue ; il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & pour le bien public un zèle bien louable qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens. Je vous félicite en même temps, mon cher Voltaire ; on m'aſſure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex, que vous réduirez toutes les taxes ſous un titre, & que l'exemple que vous donnerez de cette ſimplification ſera introduit dans toute la France. Les bons eſprits ſont propres à tous les emplois ; un raiſonnement juſte, des idées nettes, & un peu de travail ſervent également d'inſtrumens pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce. Il ſera donc dit que celui dont l'imagination enfanta la Henriade & Oedipe, le traducteur de Newton, l'auteur de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Ariſtote, a encore inſtruit ſa nation dans l'art de ſoulager les peuples dans la perception des impôts. Nous ne connoiſſons pas trop Homère, mais Virgile n'étoit que poëte, Racine n'écrivoit pas bien en proſe, Milton n'avoit été qu'eſclave du tyran de ſa patrie ; il n'y a donc que vous ſeul qui ayez réuni tous ces

genres ſi différens. Vivez donc encore pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière ; cette patrie vous devra ſon goût, ſa raiſon, & les laboureurs leur conſervation. Quel bien de plus vous reſte-t-il à faire, ſinon de ne pas oublier le ſolitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas ? *Vale.*

LETTRE CCCCXLIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de Décembre, 1775.

JE vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui auroit dit que notre correſpondance rouleroit ſur l'art de Triptolème, & qu'il s'agiroit de ſavoir qui de nous deux cultive le mieux ſon champ ? C'eſt cependant le premier des arts, & ſans lequel il n'y auroit ni marchands, ni courtiſans, ni rois, ni poëtes, ni philoſophes. Il n'y a de vraie richeſſe que celles que la terre produit : améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la barbarie, & procurer de la ſubſiſtance à des colons, qui ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce & augmentent le nombre des citoyens laborieux. Nous avons imité ici les prés artificiels des Anglois, ce qui réuſſit très-bien ; & par là nous avons augmenté les beſtiaux d'un tiers ;

leur charrue & leur femoir n'ont pas eu le même fuccès; la charrue, parce qu'en partie notre terre eft trop légère ; le femoir, parce qu'il étoit trop cher pour le peuple & pour les payfans. En revanche nous fommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conferve toutes fes propriétés, & ne diffère point pour l'ufage de celle qu'on fait venir des pays orientaux. Nous avons recueilli cette année dix mille livres de foie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers. Ce font-là les hochets de ma vieilleffe, & des plaifirs qu'un efprit dont l'imagination eft éteinte peut goûter encore. Il n'eft pas donné à tout le monde d'être immortel comme à vous. Notre bon patriarche eft toujours le même. Pour moi, j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avois, avec mes jambes, fur les bords du Cocyte ; le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le fuive ; c'eft une difpofition d'arrière garde à laquelle Feuquières & Mr de Saint Germain donneroient leur approbation. J'efpère que vous continuerez à me donner de bonnes nouvelles de votre fanté, qui certainement ne m'eft pas indifférente ; & que vous vous fouviendrez quelquefois du folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXLIV.

DU ROI.

Le 13 Décembre, 1775.

LE courrier du Bas-Rhin écrit de Clèves ſouvent des ſottiſes & rarement de bonnes choſes; on s'eſt borné juſqu'ici à contenir ſa plume, quelquefois trop hardie ſur le ſujet des ſouverains. Comme je ne lis point ſes feuilles, j'ignore parfaitement leur contenu. S'il s'eſt aviſé de faire l'apologie des juges & du procès de ce malheureux la Barre, il donnera au public une mauvaiſe opinion de ſon caractère moral, ou de ſon jugement; il étoit permis chez les Romains de plaider les cauſes d'accuſés dont le crime étoit douteux, mais les avocats abandonnoient celles des ſcélérats. Hortenſius ſe déſiſta de la défenſe de Verrès convaincu de méchantes actions, & Cicéron nous apprend qu'il abandonna par la même raiſon un eſclave d'Oppianicus pour lequel il avoit commencé à plaider. Je ne puis citer de plus illuſtres exemples au gazetier de Clèves que ceux de deux Conſuls romains; pour les égaler il faudra qu'il ſe réſolve à chanter la palinodie, & j'eſpère que les miniſtres auront aſſez de crédit ſur lui pour qu'il

prenne généreusement le parti de se retracter. Morival est à Berlin, ou il étudie la géométrie & la fortification chez un habile professeur; il pourra fournir le mémoire aux ministres, qui s'en serviront pour condamner les mensonges du gazetier.

Mais vous me demandez des nouvelles de ma santé, & vous ne m'en donnez pas de la vôtre. Cela n'est pas bien. Je n'ai que la goutte, qu'on chasse par le régime & la patience; mais malheureusement vous avez été atteint d'un mal plus dangereux. Vous croyez qu'on ne prend qu'un intérêt tiède à votre santé; cela vous trompe. Il y a quelques bons esprits qui craignent avec moi que le trône du Parnasse ne devienne vacant. J'ai reçu une lettre de Grimm, qui vous a vu: cette lettre ne me rassure pas assez; il faut que le vieux patriarche de Ferney m'écrive qu'il se trouve soulagé, & qu'il me tranquillise lui-même. Croyez que vous me devez cette consolation, comme à celui de tous vos admirateurs qui vous rend le plus de justice. *Vale.*

LETTRE CCCCXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 21 Décembre, 1775.

IL n'y a jamais eu ni de roi ni de gouteux plus philosophe que vous. Il faut que vous soyez comme celui qui disait : *Non ; la goutte n'est point un mal.* Vos réflexions sur cette machine qui a, je ne sais comment, la faculté d'éternuer par le nez & de penser par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec & en hébreu ont jamais dit sur cette matière.

Votre Majesté est actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loisir de la paix. Mais ce n'est pas après une retraite de dix mille, c'est après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre sablonnière du Brandebourg d'aussi riches moissons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos soins rendront la Marche & la nouvelle Marche & la Poméranie plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appela si mal à propos la terre promise, & qui étoit encore plus sablonneux que le chemin de Berlin à Sans-Souci.

Votre Majesté est trop bonne de daigner jeter les

yeux sur mes petits travaux rustiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, & encore est-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me persuadant qu'une demi-apoplexie n'est qu'une bagatelle ; je ne savais pas que votre Majesté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, & vous triomphez enfin de la goutte qui est formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine pensante ; je serai assez hardi, dans quelques temps, pour mettre à vos pieds des lettres assez scientifiques, assez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à Mr Pauw sur ses chinois, ses égyptiens & ses indiens.

La barbare aventure du Général Lalli, le désastre & les friponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire instruire de bien des choses concernant l'Inde & les anciens Brachamanes. Il m'a paru évident que notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brama. Notre chute des anges qui a produit le diable, & le diable qui a produit la damnation du genre humain, & la mort de Dieu pour une pomme, ne sont qu'une misérable & froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'ose assurer que votre Majesté trouvera la chose démontrée.

Je ne connais point Mr Pauw. Mes lettres sont d'un petit bénédictin tout différent de Mr Pernetti.

Je trouve ce Mr Pauw un très-habile homme, plein d'eſprit & d'imagination ; un peu ſyſtématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer & s'inſtruire.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de Saint Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'Ammien-Marcellin avec des notes inſtructives; comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeler *apoſtat*, ſouffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce Julien, que de faire à-peu-près ce qu'il fit, & que je n'oſe pas dire.

Cette liberté eſt de ſupplier votre Majeſté d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet & Gérard un exemplaire de cette ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce Julien m'eſt précieux, mais vos bontés me le ſont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne ſont plus enflés du tout.

LETTRE CCCCXLVI.

DU ROI.

Le 10 Janvier, 1776.

VOTRE lettre m'eſt venue bien à propos. Les gazetiers nous avoient tous alarmés par les nouvelles qu'ils débitoient de votre maladie. Je ſuis charmé qu'ils ayent menti ſur ce ſujet comme ſelon leur coutume. Le dernier accident qui vous eſt arrivé, vous oblige à vous ménager dorénavant plus que par le paſſé. Je penſe qu'il faudroit ſe contenter d'un repas par jour; dîner à midi pour laiſſer à l'eſtomac le temps d'achever ſa digeſtion avant les heures du ſommeil. J'ai reçu du grand ſeigneur un préſent de baume de la Mecque; il eſt de la première main. Si votre médecin juge que l'uſage de ce baume vous puiſſe être utile, je vous en enverrai très-volontiers une fiole. Voici le livre que vous me demandez; le traducteur ſe plaint de l'obſcurité de ſon original; il a eu toutes les peines du monde à deviner le ſens de quelques paſſages. Meſſieurs nos académiciens ſe mettent à traduire; en quoi ils me font plaiſir, parce qu'ils me mettent en état de lire des ouvrages des anciens, qui juſqu'ici ont été ou mal traduits, ou traduits en vieux françois, ou point du tout. Les livres ſont les hochets de ma vieilleſſe, & leur lecture le ſeul

plaisir dont je jouisse. J'avoue qu'excepté la Lybie peu d'états peuvent se vanter de nous égaler en fait de sable ; cependant nous défrichons cette année soixante & seize mille arpens de prairies ; ces prairies nourriront sept-mille vaches, ce fumier engraissera & corrigera notre sable & les moissons en vaudront mieux. Je sais qu'il n'est pas donné aux hommes de changer la nature des choses ; mais je pense qu'à force d'industrie & de travail on parvient à corriger un terrain stérile, & qu'on peut en faire une terre médiocre ; & voilà de quoi nous contenter.

J'ai lu à l'abbé Pauw votre lettre ; il a été pénétré des choses obligeantes que vous écrivez sur son sujet ; il vous estime & vous admire, mais je crois qu'il ne changera pas d'opinion au sujet des Chinois ; il dit qu'il en croit plus l'ex-jésuite Parenin, qui a été dans ce pays-là, que le patriarche de Ferney, qui n'y a jamais mis les pieds. Vous voudrez bien que je garde la neutralité, & que j'abandonne les Chinois & leur cause aux avocats qui plaident pour & contre eux. L'empereur de la Chine ne se doute certainement pas que sa nation va être jugé en dernier ressort en Europe, & que des personnes qui n'ont jamais mis le pied à Peckin, décideront de la réputation de son empire ; il faut l'avouer, les Européens sont plus curieux que les habitans des autres parties de notre globe ; ils vont partout, ils veulent tout savoir, ils veulent convertir tous les peuples chez lesquels ils pénètrent, & ils apprécient le mérite de chaque province.

J'attends avec impatience les ouvrages que vous voulez bien m'envoyer. Vous ſavez le cas que je fais de tout ce qui part de votre plume, mais j'avoue en même temps mon extrême ignorance ſur les mœurs des peuples du Mogol, du Japon & de la Chine ; j'ai borné mon attention à l'Europe ; cette connoiſſance eſt d'un uſage journalier & néceſſaire. Ce que je pourrois ramaſſer d'érudition ſur le Mogol, l'Arabie & le Japon, ſeroit l'objet d'une vaine curioſité. Je ne connois de l'Empereur de la Chine que les mauvais vers qu'on lui attribue ; s'il n'a pas de meilleurs poëtes à Peckin, perſonne n'apprendra cette langue pour pouvoir lire de pareilles poëſies ; & tant que la fatalité ne fera pas naître le génie d'un Voltaire dans ce pays-là, je m'embarraſſerai peu du reſte. Vivez donc, mon cher Marquis, mon cher Intendant, pour ſoulager le pays de Gex, pour donner un exemple à votre patrie d'un gouvernement philoſophique, & pour la ſatisfaction de tous ceux qui s'intéreſſent vivement comme moi à la conſervation du Protée de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 17 Janvier, 1776.

IL y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, & il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, & fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrepit ne pouvait plus faire que de la prose: il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothéque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces fragmens sont très-vraies & très-singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa, on

peut lui pardonner; car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle: mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, & pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement & bien tendrement jusqu'à ce qu'il fut mangé des chats.

P. S. Si par hasard sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

LETTRE CCCCXLVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 de Février, 1776.

LA fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du rossignol; l'aigle troquerait volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvoit s'approprier les rares talens du dernier; mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'est pas Protée qui veut.

Dans la Fable, jadis dans la Grèce inventée,
Nous admirons surtout le grand art de Protée,

Qui toujours à propos ſachant ſe transformer,
A tous les cas divers pouvoit ſe conformer ;
Bien plus merveilleux encor que ne l'eſt cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet il n'y a point de mutation dont vous ne ſoyez ſuſceptible ; & pour vous rendre entièrement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique ; je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'eſpère que vous voudrez bien y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes & des combinaiſons curieuſes. Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte, qui me met bien bas : il faudra que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant le Marquis de Ferney, Intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts, il réglera les corvées, & donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Welches. Je finirai ma lettre comme Boileau : *je t'admire & me tais. Vale.*

LETTRE CCCCXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 11 Mars, 1776.

L'INFATIGABLE Achille sera-t-il toujours pris par le pied ? L'ingénieux & sage Horace souffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de si belles choses ? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, & qui vous le dit encore. La saison où nous sommes est bien mal saine ; notre printemps n'est pas celui que les Grecs ont tant chanté ; nous avons cru nous autres pauvres habitans du septentrion que nous avions aussi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid, & des orages. Votre Majesté brave tout cela dès qu'elle est quitte de sa goutte : il n'en est pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, & à qui la nature n'a laissé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, & un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

Puisque votre Majesté m'ordonne de lui envoyer la correspondance d'un bénédictin avec M. Pauw, je la mets à vos pieds ; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui grossissaient cet inutile volume ; j'y laisse seulement un petit ouvrage de *Maxime de*

Madaure, célèbre païen, ami de St Auguſtin, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce Maxime penſait à-peu-près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'eſprit plus conſéquent et plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais votre Majeſté l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté et la longue vie du maréchal Keit : je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui ; j'oſe lui demander avec autant de reſpect et de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CCCCL.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de Mars, 1776.

IL eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avoit inventées avant eux ; je leur pardonne encore les vierges, en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce & plus blaſphématoire que celle de manger ſon Dieu : c'eſt le dogme le plus révoltant de la religion chrétienne, le plus injurieux à l'Etre ſuprême, le comble de la folie & de la démence. Les gentils, il eſt vrai, faiſoient-

jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les paſſions & les foibleſſes humaines. Les Indiens font incarner toutefois leur Samonocodon, à la bonne heure ; cependant tous ces peuples ne mangeoient pas les objets de leur adoration ; il n'auroit été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur Dieu Apis ; & c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'autocrate de l'univers.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé Pauw, les Chinois, les Indiens & les Tartares. Les nations européennes me donnent tant d'occupation, que je ne ſors guère dans mes méditations de cette partie-là plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aye lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevroit-on autrement ce qui ſort de votre plume ? L'abbé Pauw prétend ſavoir que l'Empereur Kien-long eſt mort, & que ſon fils gouverne à préſent ; il dit que ce défunt Empereur a exercé d'énormes cruautés contre les jéſuites : peut-être veut-il que je prenne fait & cauſe contre Kien-long, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de Saint Ignace ; mais je demeure neutre, plus occupé à apprendre ſi la colonie de Pen continue de pratiquer ſes vertus pacifiques, ou ſi, tous quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté & combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font. Ammien Marcel-

lin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cauſe de ſon obſcurité. Il eſt ſûr que ſi d'ailleurs nous ne ſurpaſſons pas les anciens en autre choſe, du moins écrit-on mieux qu'on n'écrivoit à Rome après les douze Céſars : la méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épiſodes comme les Grecs en avoient l'habitude. Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuſſent-ils même empereurs de la Chine ; mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney ; l'antiquité nous en fournit quelques uns de la même trempe. Il faut par toutes ces raiſons que vous ne mouriez point, & que tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois & ceux qui empoiſonnent les ames. Ce ſont les vœux d'un pauvre goutteux, qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

LETTRE CCCCLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, le 30 Mars, 1776.

SI votre camarade l'empereur Kienlong eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre Majeſté ſait aſſez combien j'aime et révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que Kienlong, et à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce ſont des chefs-d'œuvre de raiſon et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes: c'était un combat d'eſprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer et de remontrer, que vous ne connaiſſez pas dans votre royaume, eſt fondé ſur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de St Louis, et de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'aviſa de tenir un regiſtre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les

rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregiſtrer au parlement ſes droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent ſouvent enregiſtrés; on ne ſavait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances ſur les finances furent faites ſous François I, pour une grille d'argent maſſif, qui entourait le tombeau de St Martin. Ce ſaint n'ayant nullement beſoin de ſa grille, et François I ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de fronde à craindre ſous Louis XVI; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jéſuites, des janſéniſtes et des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'eſpérance. Votre Majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent; mais ils donneront de l'argent, et on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, votre Majeſté le ſait bien;

mais je doute beaucoup que le miniſtère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais ſe ruinent aujourd'hui : chacun ſon tour.

Pour vous, Sire, vous bâtiſſez des villes et des villages ; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'eſpère qu'elle fera ſa paix avec votre Majeſté, comme ont fait tant d'autres puiſſances.

Quant aux jéſuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme Mr Pauw, que l'empereur Kienlong ait traité cruellement les jéſuites qui étaient dans ſon empire. Le père Amiot avait traduit ſon poëme ; on aime toujours ſon traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oſerais demander une grâce à votre Majeſté. C'eſt de daigner me dire, lequel eſt le plus vieux de milord Maréchal ou de moi ; je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, et je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt deux. Je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent douzième.

LETTRE CCCCLII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'Avril, 1776.

J'AI lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote au sujet d'Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Pauw est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous pour le fond des choses: il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connoît les principes de la morale, que les lois y sont équitables; mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois & cette morale les hommes sont les mêmes à Peckin qu'à Paris, Londres & Naples. Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans, c'est la friponnerie invétérée de ce peuple, ce sont les supplices plus atroces que ceux dont on ne se sert encore que trop en Europe. Je lui dis: mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de Tacite? Ce Romain, pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposoit pour modèle de frugalité & de candeur nos anciens Germains, qui certainement ne méritoient pas alors d'être imités de personne. Monsieur de Voltaire de même se tue de dire à ses Welches: apprenez des Chinois à récompenser

penser les actions vertueuses, encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleuse, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moissons; faites de vos encyclopédistes des mandarins, & vous serez bien gouvernés. Si les lois sont uniformes & les mêmes dans tout le vaste empire de la Chine, ô Welches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume vos lois changent à chaque poste, & qu'on ne sait jamais par quelles coutumes on est jugé? L'abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'est ni si heureuse, ni si sage que vous le soutenez, & qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre continent. Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci: Est-il permis d'employer des mensonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra soutenir le pour & le contre, & les avis ne se réuniront jamais sur cette question.

Pour moi, pauvre Achille, qui pourtant ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains, madame la goutte se promène successivement dans tout mon corps & m'a donné une bonne léçon de patience; il n'y a que ma tête qui soit demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par les années, qui absorbent tout. Mes fondemens sont déjà sapés; je

défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achevera par quelque assaut bien préparé. Mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques succès contre la superstition, qu'il éclaire encore la littérature, la raison, les finances, &c. &c. &c. : cela me suffit, & j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avoit eu la curiosité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprête ; qu'il passoit pour être fort ignorant & pour avoir peu d'esprit. L'abbé Pauw triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas le printemps; & qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes & d'imbécilles; & que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce ait fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

LETTRE CCCCLIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'Avril, 1776.

L'ABBÉ Pauw, qui marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine, eſt ſûr de la mort de l'Empereur Kienlong, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort ni vivant. La curioſité s'affoiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. Walpole diſoit : *J'abandonne l'Europe à mon frère, je ne me réſerve que l'Angleterre.* Pour moi, je me contente d'être inſtruit de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, & de ce qui pourra arriver dans notre Europe. Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'Empereur Kien-long. J'ai lu un placet, ou plutôt un remercîment, du pays de Gex, adreſſé à ce monarque; & dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que le ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement auroit dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules; mais le parlement eſt compoſé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands corps, que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes. Si notre eſpèce n'abuſoit pas de

tout généralement, il n'y auroit point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des repréſentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils feroient ſur le point de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. Mr Turgot a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enrégiſtrer ſans oppoſition je ne ſais quels édits. Comme vos François ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité en ſe laiſſant corrompre ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les republicains prétendent avoir le droit de vendre leurs voix ; mais des juges, mais des gens de juſtice, mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois ! . . . . . . Pour nous autres Obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmilière pour le parc de Verſailles ; nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour les hivers, nous travaillons & végétons dans le ſilence.

Ma fourmi voiſine, le bon Milord Maréchal, dont vous me demandez des nouvelles, a préſentement 86 ans paſſés ; il lit l'ouvrage du père Suarez *de matrimonio* pour s'amuſer, & il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre ans de plus que le protecteur des capucins à Ferney, je me flatte que ce dernier pourroit encore nous donner de ſa progéni-

ture, pour peu qu'il le voulût, & ce feroit une bonne œuvre.

L'ex-jéfuite de Sans-Souci eft encore occupé à recouvrer fes forces, qui reviennent lentement. Il a reçu des remarques fur la Bible, un ouvrage de morale, & un autre fur les lois; il foupçonne d'où ce préfent peut lui venir. Ce ne fera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné, & les remercîmens s'enfuivront comme de raifon. J'implore tous mes faints, Ignace, Lainés, Xavier, &c. &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs faintes prières prolongent fes jours, afin qu'il confomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jéfuite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 21 Mai, 1776.

VOUS allez être étonné en jetant les yeux fur la petite brochure que j'envoie à votre Majefté : devineriez-vous qu'elle eft de Mr le Landgrave de Heffe? Son génie s'eft déployé depuis qu'il eft devenu votre neveu, & qu'il a lu vos ouvrages. Je ne fais pas pofitivement s'il avoue ce petit livre; mais

je sais certainement qu'il est de lui ; c'est un tableau qu'on reconnaîtra aisément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau siècle, vous avez formé des hommes & des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la postérité !

Nous avons grand besoin que votre Majesté philosophique règne long-temps ; nous avions chez les Welches deux ministres philosophes, les voilà tous deux à la fois exclus du ministère ; & qui sait si les scènes des la Barre & des d'Etallonde ne se renouvelleront pas dans notre malheureux pays ? La raison commence à se faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les larmes, & on sait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse raison vienne se réfugier dans vos états avec ses disciples, comme les protestans vinrent chercher un asile chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette raison que persécutée ; je la laisserai sans doute dans le même état ; mais je me consolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

> Mais quoique admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
> J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Je me mets aux pieds de l'Alcide & de l'Aristide de nos jours.

LETTRE CCCCLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de Juin, 1776.

JE reviens, après avoir viſité mes demi-ſauvages de la Pruſſe; & pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous voulez bien m'écrire. Je vous remercie du Catéchiſme des Souverains, production que je n'attendois pas de la plume de Mr le Landgrave de Heſſe. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer ſon éducation. S'il étoit ſorti de mon école, il ne ſe ſeroit pas fait catholique, & n'auroit pas vendu ſes ſujets aux Anglois, comme on vend du bétail pour le faire égorger; ce dernier trait ne s'aſſimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des ſouverains. La paſſion d'un intérêt ſordide eſt l'unique cauſe de cette démarche. Je plains ces pauvres Heſſois, qui termineront auſſi malheureuſement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques miniſtres françois. Je ne m'en étonne point. Je me repréſente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups; il ſera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouveroit de la beſogne en France; épié & ſéduit par des détours fallacieux, on lui feroit faire des faux pas; il eſt donc

tout ſimple qu'un jeune monarque ſans expérience ſe ſoit laiſſé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales ; mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'aſile ou le dernier retranchement de la ſuperſtition ; il y a trop de connoiſſances & trop d'eſprit en France, pour que la barbarie ſuperſtitieuſe du clergé puiſſe commettre des atrocités dont les temps paſſés fourniſſent tant d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire, a écraſé ſous ſes pieds l'hydre du fanatiſme. La raiſon ſe dévéloppe journellement dans notre Europe ; les pays les plus ſtupides en reſſentent les ſecouſſes ; je n'en excepte que la Pologne. Les autres états rougiſſent des bêtiſes où l'erreur a entraîné leurs pères. L'Autriche, la Weſtphalia, tous juſqu'à la Bavière tâchent d'attirer ſur eux quelques rayons de lumière. C'eſt vous, ce ſont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les eſprits. L'hélépole de la bonne plaiſanterie a ruiné les remparts de la ſuperſtition, que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre. Jouiſſez de votre triomphe ; que votre raiſon domine longues années ſur les eſprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLVI.

DU ROI.

A Potfdam, le 7 de Septembre, 1776.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suiffe, & les gazetiers doivent prodigieufement manquer de matière, puifqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles. Je fus malade, il eft vrai, l'hyver paffé; mais depuis ma convalefcence je me porte à-peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré defquels je vis trop long-temps, qui calomnient ma fanté dans l'efpérance qu'à force d'en parler je pourrai peut-être faire le faut périlleux auffi vîte qu'ils le défirent. Louis XIV & Louis XV lafsèrent la patience françoife par leur long règne. Il y a trente-fix ans que je fuis en place; peut-être qu'à leur exemple j'abufe du privilége de vivre, & que je ne fuis pas affez complaifant pour décamper quand on fe laffe de moi. Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle eft toujours la même; plus on fe foigne, plus le corps devient délicat & foible. Mon métier veut du travail & de l'action; il faut que mon corps & mon efprit fe plient à leur devoir. Il n'eft pas néceffaire que je vive, mais bien que j'agiffe; je m'en fuis toujours bien trouvé: cependant je ne prefcris cette méthode à perfonne, & me contente de la fuivre.

Enfin j'ai pu aſſiſter à toutes les fêtes qu'on a données au grand Duc. Ce jeune prince eſt le digne fils de ſon auguſte mère. On a fait ce qu'on a pu pour lui adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce ſéjour agréable. Il a paru content. Nous le ſavons de retour à Péterſbourg en parfaite ſanté ; ſa promiſe y ſera le 12 de ce mois, & après quelques ſimagrées en faveur de Saint Nicolas, les noces ſe célébreront.

Grimm a paſſé ici pendant le ſéjour du grand Duc ; il vous a vu malade, cela m'a inquiété ; enſuite, après avoir ſupputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaiſes gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney ; elles aſſurent que notre vieux patriarche s'y fait moine de Clugny ; en tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé ; mais je m'intéreſſe peu à ce dernier, & beaucoup au ſort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Siléſie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney : j'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, & rebâti quelques villes brûlées. Il s'eſt préſenté à Breſlau un Mr de Ferrière, ingénieur du cabinet ; il prétend vous connoître, il ſait ſans doute que cela vaut une recommandation chez moi ; il a été employé en Alſace, il a ſervi en Corſe, actuellement il eſt cavalier à la ſuite de Mr de Breteuil à Vienne. Vous l'aurez vu ou peut-être oublié ; car parmi ce peuple innombrable qui ſe préſente à votre cour, des paſſe-volans

doivent vous échapper. Des imbécilles faisoient autrefois des pélérinages à Jérusalem ou à Lorette; à présent quiconque se croit de l'esprit, va à Ferney, pour dire de retour chez lui, *je l'ai vu*. Jouissez long-temps de votre gloire, Marquis de Ferney, moine de Clugny, ou Intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira; mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

LETTRE CCCCLVII.

DU ROI.

Le 22 d'Octobre, 1776.

VOICI près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombé sur le rivage de la Baltique; les soi-disantes Muses & les habitans de notre Parnasse sablonneux dessèchent à vue d'œil, & ils seroient déjà diaphanes, si certains commentaires sur je ne sais quel livre ne leur étoient tombés entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il falloit entendre l'Egypte, & par l'Egypte Nazareth. Cet éclat de rire s'est porté par écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel; il a dissipé les humeurs noires, & rapporté la joie dans nos contrées. Que le Ciel bénisse le plaisant commenta-

teur de ce profond ouvrage ! Je le crois auſſi habile à expliquer des traités entre les nations que les viſions hébraïques ; & peut-être que ſi les François & les Anglois s'étoient ſervis de lui pour terminer leurs anciens démêlés ſur le Canada, il les auroit accordés ; on ſe ſeroit épargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un ſonge-creux avoit fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire ; ceux qu'il ſera à préſent ſont plus gais ; il ſe propoſe de démontrer que 80 ans & 20 ſont la même choſe, & cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point & dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe.

Vos Welches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui ; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe ! Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il falloit que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paraguay, pour que Don Carlos ſe mît en colère ; il falloit qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent Louis XVI à ſe fâcher, qu'il fît racommoder ſa flotte, & que pour avoir du bois & de la mâture, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de Madame du Châtelet, ſans cependant adopter tous les brillans écarts de Leibnitz. Çà, commentez, ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir, mais faites moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patri-

arche. Je n'entends pas raillerie fur fon compte ; je me flatte que le quart d'heure de Rabelais fonnera pour nous deux à la même minute, & que nous pourrons métaphyfiquer enfemble là-bas, ou du moins que je n'aurai pas le chagrin d'apprendre fa perte & d'y furvivre ; c'en fera une pour toute l'Europe. Ceci eft férieux ; ainfi je vous recommande à la fainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent jamais, & des Mufes qui veillent autour de vous. *Vale.*

LETTRE CCCCLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Le 8 Novembre, 1776.

VOUS m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eft vrai. C'eft au philofophe d'Alembert à remercier en vers votre Majefté philofophique. Hélas ! ce ne font pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raifon ; c'eft que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître :

> Et la pourpre & la bure éprouvent le malheur ;
> L'un pleure fur le trône, & l'autre en fa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que

je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la mer Baltique; ils perſécutent les gens ſourdement & cruellement; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, & le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire; comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude & du fond de ma miſère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. Mr le Duc de Wirtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelque argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête; il ne me paye point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir votre Majeſté pour caution.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit Job ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe; & la différence de Job à moi, c'eſt que Job

guérit, & finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme Tobie, égaré comme moi dans un canton Suisse du pays des Médes ; & le plaisant de l'affaire, c'est qu'il est dit dans la sainte écriture que ses petits-enfans l'enterrèrent avec allégresse ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne succession.

Pardonnez moi, Sire, si, étant devenu presque aveugle comme Tobie, & misérable comme Job, je n'ai pas eu l'esprit assez libre pour oser vous écrire une lettre inutile.

Il est venu dans ma cabane un jeune baron ou comte saxon, qui s'appelle, je crois, Gesdorf. Il est très-aimable, plein d'esprit & de grâces, poli, circonspect. On dit que votre Majesté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuser. Il y paraît ; c'est Achille qui élève Phénix, au lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de votre Majesté, *de profundis.*

LETTRE CCCCLIX.

DU ROI.

Le 25 de Novembre, 1776.

J'AI été affligé de votre lettre, & je ne saurois deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes ; les lettres de Genève & de la

Suiſſe n'ont fait aucune mention de votre perſonne; de ſorte que je devine en gros que plus que jamais, on s'acharne à perſécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lauſanne, Neuchâtel dans le voiſinage, qui ſont autant de ports contre l'orage. Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il eſt ſûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas juſque-là. Vous auroit-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de Plutus ſe feroit-elle liguée avec les charlatans de la meſſe pour vous ſuſciter des affaires ? Je n'en ſais rien, mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir. En attendant j'ai écrit dans le Wirtemberg, pour vous donner aſſiſtance pour une dette qui m'eſt connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne ſuis pas trop bien en cour chez ſon alteſſe ſéréniſſime, & plus encore que la dite alteſſe a une forte fluxion ſur les oreilles chaque fois que ſes créanciers la haranguent. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il eſt ſingulier que ma deſtinée ait voulu me rendre le conſolateur des philoſophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour ſoulager la douleur de d'Alembert. Je vous en donnerois volontiers de même, ſi je connoiſſois votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas ſe mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie eſt à votre ſervice; il vaudroit mieux que

vous

vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement & votre longue conservation. *Vale.*

LETTRE CCCCLX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Ferney, 9 Décembre, 1776.

IL n'est pas étonnant qu'un homme qui a passé sa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent & qui les persécutent, soit un peu poursuivi par ces gens-là sur la fin de ses jours. Il est encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre siècle prenne pitié de ce vieil Epictète. Votre Majesté daigne me consoler d'un trait de plume des cris de la canaille superstitieuse & implacable.

J'ai pris la liberté de déposer à vos pieds les raisons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, & parmi ces raisons, la première a été la nécessité où je suis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoires de Nazianze & aux Cyrilles.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, & qui est rongée par les rats de la finance française, était le second motif de ma douleur & de mon silence;

& l'oubli de votre ancien pupille Mr le duc de Wirtemberg était le troisième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'osais pas à mon âge écrire à votre Majesté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois & qui console d'Alembert, daigne aussi s'étendre pour moi. Votre Majesté est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Wirtemberg; c'est malheureusement dans le comté de Montbéliard qu'est ma dette, & cette principauté de Montbéliard ressortit au parlement de Besançon, ce sont des affaires qui ne finissent point, & moi je vais bientôt finir. Mr le duc de Wirtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine; sa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, & que j'attende le payement de Mr le duc de Wirtemberg, ou la mort qui paye tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre Majesté puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle sait jamais qu'un chétif parisien a conté ses affaires à Frédéric le grand, & que Frédéric le grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez curieux sur la littérature de la Chine, sa religion & ses usages. La plus grande partie de ce livre est composée par un chinois que les jésuites dérobèrent à ses parens

dans son enfance, & qui a été élevé par eux à leur collège de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureusement c'est un jésuite lui-même, & c'est le plus insolent énergumène qui soit parmi eux, il a la rage du *contrains les d'entrer*. Le scélérat est capable de bouleverser l'empire. Je me flatte que si votre écolier en poésie, & votre très-plat écolier Kienlong est instruit enfin de ce fanatisme qui couve dans sa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertisseurs en Occident.

Daignez conserver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter son vieux corps.

LETTRE CCCCLXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de Décembre, 1776.

POUR écrire à Voltaire il faut se servir de sa langue ; c'est celle des Dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégayerai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous persécute ?
A l'envieux obscur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offusquent son état ?

Quelque odieux que ſoit cet indigne manége,
Les exemples en ſont nombreux ;
On a pouſſé le ſacrilége
Juſqu'au point d'inſulter les Dieux :
Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blaſphémateurs ;
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs ?

Je ne m'en ſuis pas tenu à compoſer ces mauvais vers : j'ai fait écrire dans le Wirtemberg pour ſolliciter vos arrérages. Voici la réponſe que je reçois. Je crois que ſans faire remarquer au Duc le peu de confiance que vous avez au préſidial de Beſançon, il ſeroit peut-être utile de lui faire inſinuer que faute d'obtenir de lui les ſommes que vous repetez, vous ſeriez obligé de recourir à l'aſſiſtance de la juſtice ; la peur prendra le Duc, & il vous ſatisfera, il ſera plus touché de cette menace que des meilleures raiſons que vous pourriez lui alléguer. Voilà tout ce que j'imagine de mieux à l'égard du Duc. Au reſte je crois que pour vous ſouſtraire à l'âpreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution.

Pour les déſagrémens dont vous vous plaignez à l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant pendant un temps à la voracité de ces commis. Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embar-

rassé d'y trouver un remède, parce qu'on ne sauroit inspirer des sentimens raisonnables à des drôles qui n'ont ni raison ni humanité. Toutefois soyez persuadé que si la terre de Ferney appartenoit à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de persécuter un homme unique, qu'un destin favorable a fait naître dans son sein ! un homme dont dix royaumes se disputeroient à qui pourroit le compter parmi ses concitoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce soutenoient qu'Homère étoit né chez elles ? Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère ; & je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus réels que le souverain mépris que j'ai pour vos persécuteurs. Mais Maurepas n'est pas dévot, la Reine n'est rien moins que cela, Mr de Vergennes se contente d'entendre la messe, quand il ne peut pas se dispenser d'y aller ; Necker est hérétique ; de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable ? Mr l'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, & j'ignore si son Mentor ex-jésuite est encore auprès de lui ; personne ne connoît le nom du confesseur du Roi. Le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy auroit-il excité cette tempête ? Enfin plus j'y pense & moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine dont vous me parlez ; j'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est

bien embarraſſé ſouvent ſur ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe. Cependant ſoyez ſûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux : je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de Février, 1777.

IL vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le Duc de Wirtemberg, que s'il avoit fallu recourir à mon aſſiſtance. Je jouis de peu de crédit à cette cour ; & ſon alteſſe ſéréniſſime, ſurchargée de dettes, a une fluxion d'oreilles qui l'aſſourdit toutes les fois qu'elle entend le mot *payez* ; & prononcé par ma bouche, ce mot lui répugneroit encore plus que par celle d'un autre. Il étoit réſervé à votre éloquence victorieuſe d'amollir le cœur de bronze dudit Duc, & de le perſuader à délier en votre faveur les cordons de ſa bourſe. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, & je me réjouirai ſi j'apprends que tous vos ſujets de chagrin ſont diſſipés.

L'âge où vous êtes devroit rendre votre perſonne

ſacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoiſonnent la fin de vos jours. Je me ſuis ſouvent dit, comment ſe peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France & de ſon ſiècle, ſoit né dans une patrie aſſez ingrate pour ſouffrir qu'on le perſécute? Quel découragement pour la race future! Quel François voudra déſormais vouer ſes talens à la gloire d'une nation qui méconnoît les grands hommes qu'elle a produits, & qui les punit au lieu de les récompenſer? Le mérite perſécuté me touche, & je vole à ſon ſecours, fût-ce juſqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le ſage Anaxagoras. Nous philoſopherons enſemble; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par foibleſſe d'eſprit & par ſtupidité retombent dans le fanatiſme. Deux dominicains qui ont le Roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume; leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que Mr d'Aranda avoit ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent toujours ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on appaiſe ceux qu'on a offenſés; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des

cérémonies, les déclamations des moines, les applaudissemens des amis, & la dévotion de la multitude, & vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés ayent encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages. Les philoſophes pouvoient proſpérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avoit point de dogmes; mais les dogmes gâtent tout, les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité ; la prêtraille venge la moindre égratignure que ſouffre l'orthodoxie, l'on n'oſe montrer la vérité à découvert, & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens ſoient toutes moulées dans le même moule. Vous aurez toutefois eu l'avantage de ſurpaſſer tous vos prédéceſſeurs dans le noble héroïſme avec lequel vous avez combattu l'erreur ; & de même qu'on ne reproche pas au fameux Boerhaave de n'avoir détruit ni la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut mal, mais qu'il s'eſt borné de ſon temps à guérir quelques uns de ſes contemporains, auſſi peu pourra-t-on reprocher au ſavant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la ſuperſtition ni le fanatiſme, & de n'avoir appliqué ſon remède qu'à ceux qui étoient guériſſables. Mon individu, qui s'eſt mis à ſon régime, le bénit mille fois, en lui ſouhaitant longue vie & proſpérité. C'eſt dans ces ſentimens que le ſolitaire de Sans-Souci ſalue le patriarche des incrédules. *Vale.*

LETTRE CCCCLXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de Mars, 1777.

DES trois raisons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la seconde sont une suite des lois de la nature, mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les feroit haïr tous, si par bonheur pour l'humanité il n'y avoit encore des ames vertueuses en faveur desquels on fait grâce à l'espèce; mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard & de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie! Cela fait horreur & me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonsurés qui vous persécutent, que je les ferois disparoître de dessus la face de la terre, si j'en avois le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a essuyé leurs persécutions, en a eu le cœur si navré, & principalement de l'inhumanité de ses parens, qu'il a eu ces jours passés une attaque d'apoplexie; on espère cependant qu'il s'en remettra: c'est un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application & le désir qu'il a de bien faire; je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement françois, ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus & des

dettes de ce royaume. Ces dettes ſont énormes, les reſſources épuiſées, & les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer avec le temps le fardeau de ces dettes, ſeroit de reſtreindre les dépenſes & d'en retrancher tout le ſuperflu ; c'eſt à quoi on ne parviendra jamais ; car au lieu de dire : j'ai tant de revenus, j'en puis dépenſer tant, on dit : il me faut tant, trouvez des reſſources. Une groſſe ſaignée faite à ces tonſurés pourroit en procurer une ; cependant elle ne ſeroit pas ſuffiſante pour éteindre dans peu les dettes & procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les gouvernemens précédens, qui ont contracté des dettes, & ne les ont jamais acquittées ; à préſent la maſſe en eſt ſi énorme, qu'il ne reſte plus qu'une banqueroute à faire pour s'en libérer. Si la guerre s'allume avec l'Angleterre, ce qui paroît inévitable, il faudra des fonds pour la ſoutenir ; l'impoſſibilité d'en trouver fera ſuſpendre le payement des rentes, & voilà quarante mille familles au moins d'écraſées dans le royaume. Comptez qu'il ne reſte d'autre moyen au gouvernement d'éviter une cataſtrophe auſſi cruelle que de faire une banqueroute réfléchie ; s'entend de réduire les rentes & le capital à la moitié de ſa valeur. Vous me demandez ſi j'approuve ce parti ? Non certainement, ſi j'en voyois un meilleur. Toutefois en examinant bien les conjonctures préſentes, c'eſt le meilleur, & comme dit le proverbe, de deux maux il faut choiſir le moindre. C'eſt ce dérangement des finances qui

influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les ſages projets de Mr de Saint Germain, qui ne ſont pas même à demi exécutés ; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France étoit en poſſeſſion depuis Henri IV. Enfin pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il étoit contraire aux principes de la dialectique & du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts ; je ferois bien mieux de régler mes actions & de m'empêcher de faire des folies que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies. Vous me parlez d'un auteur allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européenne. Je puis vous aſſurer que c'eſt un ſonge-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, & ne ſe répandent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduiſent à la poſſibilité des nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie déméſurée de l'Empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince eſt jeune & ambitieux. Mes 65 ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon ; ai-je le temps encore de faire des projets ?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers

que j'aurois pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de Madame Deſhoulières que j'ai fait imprimer à mon uſage & à celui de mes amis.

Pouren revenir enfin au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ſes ennemis; leur intention eſt de le chagriner; il ne doit leur oppoſer que de l'indifférence & du mépris, & s'il ſe voit obligé de ſe retirer en Suiſſe, il pourra les régaler de ce pays libre d'une pièce qui démaſquera leur turpitude & leur ſcélérateſſe. Que la nature conſerve *divum Volterum*, & que j'aye encore longtemps la ſatisfaction de recevoir de ſes nouvelles! *Vale.*

LETTRE CCCCLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril, 1777

QUOI, c'eſt donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche & de la France,
C'eſt ce grave légiſlateur
De qui la ſublime éloquence
Parut égale à ſa valeur;
C'eſt ce généreux défenſeur
De la raiſon qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perſécute avec tant d'ardeur:

C'eſt ce héros mon protecteur
Qui s'eſt fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deſhoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir Céſar ou Cicéron
Sortir de ſa brillante ſphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame univerſelle, elle ſent mieux que perſonne qu'il y a dans les ouvrages de Madame Deſhoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels & même philoſophiques qui méritent d'être conſervés ; pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Frédéric le grand

Puiſque vous protégez les philoſophes après leur mort, votre Majeſté les protégera auſſi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune homme nommé de Liſle, pour avoir fait un livre intitulé *La Philoſophie de la nature.* C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. Mr d'Alembert eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite & de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suiſſe à une lieue de la France ; j'ai quelque reſſemblance avec Morival ; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de

Morival d'Etallonde, du chevalier de la Barre, du général Lalli, de la maréchale d'Ancre, & de tant d'autres.

Tout ce que votre Majeſté daigne me dire ſur notre gouvernement & ſur nos finances, eſt bien vrai; C'eſt à Newton à parler de mathématiques ; c'eſt à Frédéric le grand à parler de gouverner les hommes : je ſerais étonné ſi la France attaquait aujourd'hui les Anglais ſur mer, comme je ſerais très-ſurpris ſi notre puiſſance ou impuiſſance oſait attaquer votre Majeſté ſans avoir diſcipliné ſes troupes pendant vingt anneés.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés juſqu'à mon dernier moment.

LETTRE CCCCLXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de Juin, 1777.

LE talent eſt un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus eſtimable & plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né ſur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon eſprit épais, flegmatique,
En s'efforçant n'en produit pas.

Que me reſtoit-il donc à faire ?
Ne pouvant être bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure & de Deſhoulière.

Si j'étois Voltaire ou Apollon, j'aurois peut-être reſſerré le volume, en le réduiſant à moins de pages; mais m'auroit-il convenu d'être auſſi ſévère cenſeur, ne pouvant ſurpaſſer ceux que j'aurois ainſi mutilés ? Il me ſeroit arrivé comme à la Beaumelle & à Fréron ; ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y ſubſtituer des vers, & il n'y avoit à critiquer que ce qu'ils avoient très-mal à propos ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins & à vos peines. Souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous perſécutent, eſt d'abréger vos jours, & jouez-leur le tour de vivre à leur dam, & de vous porter mieux qu'eux. Nous ſommes ici tranquilles & auſſi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du Général Howe, dont chaque chien en aboyant prononce le nom ; nous liſons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des inſurgens d'Amérique : les uns vantent la force de la flotte angloiſe ; d'autres diſent que la France & l'Eſpagne ont plus de vaiſſeaux que ces inſulaires. Actuellement la politique des gazetiers ſe repoſe, & il n'eſt plus queſtion que du ſéjour du Comte de Falkenſtein à Paris. Ce jeune prince y jouit des ſuffrages du public ; on applaudit à ſon affabilité, & l'on eſt ſurpris de trouver tant de connoiſſances dans un des premiers ſouverains de

l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avois porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françoiſe. Ce ſoi-diſant Comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du ſiècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connoiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, & que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs, il exiſte un ſolitaire à Sans-Souci qu'il faut diſtinguer de la multitude. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVI.

DU ROI.

Le 9 de Juillet, 1777.

OUI, vous verrez cet Empereur
Qui voyage afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri quatre & de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph

Joſeph a bien paſſé par Rome,
Sans qu'il fût jamais introduit,
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme
Joſeph plus fortement ſéduit
Révèrera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont juſqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Prérau, quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans ; la cour, pour les ramener au giron de l'Egliſe, a fait marcher des convertiſſeurs avec des argumens à poudre & à balle, qui ont fuſillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous nous communiquons, ſont par malheur peu conſolans pour l'humanité. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparoît quelquefois quand on croit l'avoir détruit ; ceux que les ſciences & les arts ont décraſſés, ſont comme ces ours auxquels des conducteurs ont appris à danſer ſur les pattes de derrière. Les ignorans ſont comme les ours qui ne danſent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'Empereur) pourroient bien être de cette dernière claſſe. Il eſt bien fâcheux que les François, d'ailleurs ſi aimables, ſi polis, ne puiſſent pas dompter cette fougue barbare qui les porte ſi ſou-

vent à perſécuter les innocens. En vérité plus l'on examine les fables abſurdes ſur leſquelles pluſieurs religions ſont fondées, plus on prend en pitié ceux qui ſe paſſionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie, qui peut-être vous amuſera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudeſque, c'eſt jeter une goutte d'eau dans la mer. Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce ſeroit une choſe à exécuter ſi j'avois vingt ans. Le pape & les moines finiront ſans doute; leur chute ne ſera pas l'ouvrage de la raiſon, mais ils périront à méſure que les finances des grands potentats ſe dérangeront. En France, quand on aura épuiſé tous les expédiens pour avoir des eſpèces, on ſera forcé de ſéculariſer des abbayes & des couvens; cet exemple ſera imité, & le nombre des cuculati réduit à peu de choſe. En Autriche le même beſoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des états du ſaint ſiège, pour avoir de quoi fournir aux dépenſes extraordinaires. On fera une groſſe penſion au ſaint Père; mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Eſpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiſſances catholiques ne voudront pas reconnoître un vicaire de Jéſus-Chriſt ſubordonné à la maiſon impériale; chacun créera un patriarche chez ſoi, on aſſemblera des conciles nationaux, petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Egliſe, & l'on finira par avoir dans ſon royaume ſa religion comme ſa langue à part. Comme je ne fixe aucune époque à cette

prophétie, personne ne pourra me reprendre; cependant il est très-probable qu'avec le temps les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir. Vous vous rappelez la mémoire des vieux temps. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-Souci, s'il étoit possible d'espérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistans.
  Au lieu de mots assez plaisans
Assaisonnés d'un sel attique
Qu'il débitoit dans son bon temps,
Un radotage politique
Et d'obscure métaphysique
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne sont les nouveaux romans.
  Au lieu d'entrechats, des béquilles,
Au lieu de vigueur, des guenilles;
Dieu, quels funestes changemens!
  Ainsi quand le moëlleux zéphire
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'aquilon,
La nature aux abois expire:
Le champ qui portoit la moisson
A perdu sa belle parure,
L'arbre est dépouillé de verdure,
Le jardin est privé de fleurs.
L'homme ainsi ressent les rigueurs
Du temps qui vient miner son être.

Si jeune il se nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il sait connoître
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours disparoître.

Toutes ces variations sont pour le commun de l'espèce, mais non pour le divin Voltaire : il est comme Madame Sara, qui faisoit tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au lieu de vieillir, pour lui le temps n'a point d'ailes ; mais il est à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il passa avec Alcmène pour se donner le temps de produire Hercule. Je suis persuadé que si l'on examinoit les phénomènes de l'année 1693, pareille merveille s'y trouveroit. Enfin jouissez long-temps des prodigalités de la nature. Personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVII.

DU ROI.

Le 13 Août, 1777.

Je reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Silésie, de sorte que je me hâte de vous répondre. J'avois cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inspiroit tous les poëtes ; mais il n'inspire que les Voltaire & les Virgile, & les

poëtes obotrites prédisent de travers, comme il m'est quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'Empereur, s'il ne vous a pas vu : des ports de mer, des vaisseaux, des arsenaux se trouvent partout ; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre siècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels ; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'Impératrice a défendu à son fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suisses font sagement de réformer leurs lois, si elles sont trop sévères ; cela est déjà fait chez nous : j'ai aussi médité sur cette matière pour ma propre direction ; j'ai même barbouillé quelque bagatelle sur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour sous le sceau du secret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raison, je m'y prêterai avec plaisir. La banque vous fera passer par Neuchâtel l'argent nécessaire pour le prix proposé par Messieurs les Suisses. Tout homme doit s'intéresser au bien de l'humanité.

Vous savez que je ne me suis jamais rendu garant du Duc de Wirtemberg ; je le connois pour ce qu'il est ; si vous croyez que mon intercession puisse vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous sachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puissances il a embrouillé le systême de ses finances de telle sorte, que peut-être ses arrière-héritiers seront occupés à payer ses dettes. J'attends votre réponse sur cet article.

Je pars pour la Silésie, où je m'occuperai de la jus-

tice, qui veut être veillée & surveillée ; j'aurai des arrangemens de finance à prendre, des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir, & des malheureux à soulager : je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponse. Si ma lettre est courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudroit avoir le cerveau bien desséché & bien stérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, surtout quand on chérit ses ouvrages & l'estime autant que le fait le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste, 1777.

MONSIEUR le grand rêveur, personne n'a jamais fait un plus beau songe que vous. Si Nabuchodonosor avait rêvé ainsi, il n'aurait jamais oublié un pareil songe, & n'aurait point proposé à ses mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philosophe, tout homme d'esprit, & tout apostat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raisonner aussi bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs & les vaches

par ſes fréquens ſacrifices, dans le temps qu'il ſe moquait du ſaint ſacrifice de la meſſe, & des autres facéties des chriſticoles. Pour vous, Monſieur, vous vous moquez de toute la terre, & vous avez grande raiſon. Il y a même quelque apparence que vous la corrigerez de ſes ridicules avant qu'il ſoit trois ou quatre mille ans, & en vérité vous méritez de vivre juſqu'à cette heureuſe révolution. Je ne déſeſpère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque ſecret pour l'opérer, c'eſt le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve; réjouis-toi, car tu n'es pas ſûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un ſi grand plaiſir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers ſont délicieux; mais vous n'avez pas prophétiſé auſſi juſte ſur moi que ſur le reſte de l'univers. Je n'ai point vu Mr le comte de Falkenſtein, & vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, & que je mets à la ſuite. Je vous y demande une grâce ſingulière, mais qui me paraît néceſſaire, & dont il peut réſulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

LETTRE CCCCLXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 Septembre, 1777.

VOUS aurez ſurement reçu à préſent le prix pour celui qui aura le mieux apprécié la juſtice des punitions pour les Suiſſes; mais il me ſemble que Mr Beccaria n'a guère laiſſé à glaner après lui; il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a ſi judicieuſement propoſé. Dès que les peines ſont proportionnées au délit, tout eſt en règle. Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Eſpagne, qu'on y rétabliſſe l'inquiſition, qu'on ſe gendarme contre le bon ſens, en un mot qu'on y faſſe des ſottiſes. Au lieu du philoſophe d'Aranda c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier: qui gouverne le Roi & la monarchie: *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie, dont j'ai été très-content; l'agriculture y fait des progrès ſenſibles, les manufactures proſpèrent: nous avons débité à l'étranger pour cinq millions d'écus de toiles & pour douze cent mille écus de draps; on a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit toute la Siléſie; nous faiſons du vitriol auſſi bon que l'étranger; un homme fort induſtrieux fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus ſimplement que de la façon que Réau-

mur le propose; notre population est augmentée depuis 1756, qui étoit l'année de la guerre, de cent quatre vingt mille ames : enfin tous les fléaux qui avoient abymé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avoient jamais été, & je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier; & pour épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries, dont je vous en envoie une. Je n'ai eu le temps que de faire une esquisse; cela devroit être plus étendu, mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les Encyclopédistes ne feront peut-être pas toujours de mon avis; chacun peut avoir le sien; toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu & sur mes réflexions. Vivez, patriarche des êtres pensans, & continuez comme l'astre de la lumière à éclairer l'univers. *Vale.*

LETTRE CCCCLXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 Septembre, 1777.

Si j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean Jaques à Veniſe ; j'aurai comme Bacchus fait jaillir une fontaine d'un rocher ; mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant, & vous voulez que j'en faſſe ſourdre les eaux du Pactole ? Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation & qu'il n'en ſoit de moi comme de ces prophètes des Cévennes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, & qui n'en purent venir à bout ; cependant j'ai recueilli tout mon Cicéron, tout mon Démoſthène, pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnoiſſance de toute l'Europe, & qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui ; je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer & ſoulager, & de la réputation qui réjaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans & un homme dont le nom durera plus long-

temps que celui de la forêt noire & du Wirtemberg. Enfin, si des images peuvent puiser dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus; mais je n'en réponds pas; car *ex nihilo nihil fit*, comme vous savez. Grimm est arrivé ici de Péterbourg; nous avons beaucoup parlé de votre autocratrice, de ses lois & des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. Grimm est devenu Colonel; je vous en avertis, pour que vous n'omettiez pas ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turs à déclarer la guerre à l'Impératrice; mais l'incertitude où je suis sur ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout cela. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille, qui jaloux de ma réputation me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez, cependant, & conservez-vous pour la consolation des êtres pensans & pour le plus grand contentement du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXI.

DU ROI.

Le 11 Octobre, 1777.

JE suis très-persuadé que si Marc-Aurèle s'étoit avisé d'écrire sur le gouvernement, son ouvrage auroit

été bien ſupérieur à ma brochure ; l'expérience qu'il avoit acquiſe en gouvernant cet immenſe empire romain, devoit être bien au-deſſus des notions que peut avoir reſumées un chef des Obotrites & des Vandales ; & Marc-Aurèle perſonnellement étoit ſi ſupérieur par ſa morale pratique aux ſouverains, & j'oſe dire aux philoſophes mêmes, que toute comparaiſon qu'on fait avec lui eſt téméraire. Laiſſons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, ſans pouvoir atteindre à ſa perfection ; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaiſſons-nous à la ſtérilité de notre ſiècle, qui s'épuiſant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suiſſes penſent ſérieuſement à reformer leurs lois. Ce code Carolin m'eſt connu ; j'ai fourré le nez dans ces anciennes légiſlations, lorſque j'ai cru néceſſaire de réformer les lois des habitans des bords de la Baltique. Ces lois étoient des lois de ſang, ainſi qu'on nommoit celles de Dracon ; & à meſure que les peuples ſe civiliſent, il faut adoucir leurs lois. Nous l'avons fait & nous nous en ſommes bien trouvés. J'ai cru, en ſuivant les ſentimens des plus ſages légiſlateurs, qu'il valoit mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir ; cela m'a réuſſi, & pour vous en donner une idée nette, il faut vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille ames. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à-peu-près le quart ; depuis donc que nos lois ont été mo-

dérées, nous n'avons année commune que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort ; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que personne ne peut être arrêté sans ma signature, ni personne justicié, à moins que je n'aye ratifié la sentence. Parmi ces délinquans la plupart sont des filles qui ont tué leurs enfans ; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en usent si cruellement envers leur postérité, ce ne sont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui sont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuses de se défaire de leur fruit. Les maîtres sont obligés de dénoncer leurs servantes dès qu'elles sont enceintes ; autrefois on avoit assujetti ces pauvres filles à faire dans les églises des pénitences publiques, je les en ai dispensées ; il y a des maisons dans chaque province, où elles peuvent accoucher, & où l'on se charge d'élever leurs enfans. Nonobstant toutes ces facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur esprit le préjugé dénaturé qui les porte à se défaire de leurs enfans ; je suis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épousoient des créatures qui étoient mères sans être mariées ; je ne sais si peut-être cela ne me réussira pas. Pour la question, nous l'avons entièrement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus usage ; mais dans des états républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui sont des crimes de haute trahison ; comme, par exemple, s'il se trou-

voit à Genève des citoyens assez pervers pour former un complot avec le Roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Supposé qu'on découvrît un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir nécessairement de ses complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas je crois que le bien public voudroit qu'on donnât la question au délinquant. Dans les matières civiles il faut suivre la maxime qui veut qu'on sauve un coupable plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude sur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté que de l'exécuter? La vérité est au fond d'un puits; il faut du temps pour l'en tirer, & elle est souvent tardive à paroître; mais en suspendant son jugement jusqu'à ce qu'on soit entièrement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on assure la tranquillité de sa conscience, ce à quoi chaque honnête homme doit penser. Pardon de mon bavardage de légiste. C'est vous qui m'avez mis sur cette matière; je ne l'aurois pas hasardé de moi-même. Ces sortes de matières sont mes occupations journalières; je me suis fait des principes d'après lesquels j'agis, & je vous les expose.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la Henriade; je crois adresser ma lettre à feu le Président de Lamoignon; mais vous réunissez toutes ces connoissances; ainsi nulle matière ne vous est étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites, vous n'avez qu'à parler; je vous donnerai toutes les notions que vous désirez. C'est en faisant des vœux pour la conservation du

patriarche de la tolérance que le solitaire de Sans-Souci espère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 Novembre, 1777.

MONSIEUR Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent. Chacun veut voir cet homme singulier qui fait la gloire de notre siècle. Le Comte de Falkenstein a senti la même attraction ; mais dans sa course l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui de tangente en tangente l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, & muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade, & celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages. Bitaubé vous a dit vrai; j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de Voltaire étoient trop mausadement logées auparavant. Un laboratoire chimique qui se trouvoit au rez de chaussée, menaçoit d'incendier toute notre collection. Alexandre le grand plaça bien les œuvres d'Homère dans la cassette la plus précieuse qu'il eût trouvée parmi les

dépouilles de Darius; pour moi, qui ne ſuis ni Alexandre ni grand, & qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait ſelon mes petites facultés conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les œuvres de l'Homère de nos jours. Si, pour compléter cette bibliothèque, vous voulez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les lois, vous me ferez d'autant plus de plaiſir que je ne crains pas les ports.

Je crois vous avoir donné dans ma dernière lettre des notions générales à l'égard de nos lois & du nombre des punitions qui ont lieu annuellement; je dois y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant; ſi l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt ſûr d'être incontinent découvert & ſaiſi; cela retient les ſcélérats timides; ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits états leur offrent des aſiles en quantité.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philoſophes. Je vous envoie ci-joint la copie de la réponſe que j'ai reçue de Mr le Duc de Wirtemberg. Ce prince, qui tend au ſublime, veut imiter en tout les grandes puiſſances; & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Autriche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger ſon duché de Wirtemberg dans la même catégorie; & s'il arrive qu'une de ces puiſſances faſſe

faſſe banqueroute, je garantirois preſque que piqué d'honneur il en feroit autant ; cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les états du Wirtemberg ont garanti les dettes de ſon alteſſe ſérénisſime, & qu'au demeurant il vous eſt libre de vous adreſſer aux parlemens de Lorraine & d'Alſace. J'avois bien prévu que ſon alteſſe ſérénisſime feroit récalcitrante ſur le fait des rembourſemens, & je vous aſſure de plus que ce ſoi-diſant pupille n'a jamais écouté mes avis ni ſuivi mes conſeils. Que ces misères ne troublent point la ſérénité de vos jours : tranquille, du palais des ſages vous pouvez contempler les défauts & les foibleſſes du genre humain, les égaremens des uns & les folies des autres, & heureux dans la poſſeſſion de vous-même, vous conſerver pour ceux qui ſavent vous admirer, au nombre deſquels & en première ligne vous compterez, comme je l'eſpère, le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de Novembre, 1777.

J'ATTENDS avec impatience votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la légiſlation, perſuadé que j'y

trouverai l'utile & l'agréable. Il paroît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus ſur le bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Welches, ſur leſquels vous gloſez, je croirois qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à-peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe; ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en frivolité; d'ailleurs l'homme eſt une eſpèce méchante, à laquelle il faut partout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſeroit toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos François vont de l'échafaud au ſpectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catullus aſſiſtoient au ſpectacle barbare des combats des gladiateurs, d'où ils alloient entendre jouer les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. C'eſt l'habitude qui gouverne les hommes; la curioſité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps. Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui ayent acquis aſſez de connoiſſances pour ſe former le goût; quelques perſonnes qui paſſent pour habiles décident du ſort des pièces; & des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont-dit. Ces jugemens ne ſe bornent pas au théâtre; ils ſe font remarquer univerſellement,

& conftituent ce qu'on appelle la réputation des hommes ; & voilà les folides appuis fur lefquels eft fondée la renommée : vanité des vanités !

Vous voulez favoir ce que font devenus les jéfuites chez nous ? J'ignorois l'anecdote du régiment levé de cet ordre, & qui probablement aura eu fa part à l'aventure des chèvres ; mais comme ces animaux font très-rares en Siléfie, je ne crois pas que nos bons pères fe foient avilis en fréquentant cette efpèce. J'ai confervé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je fuis, & pis encore incrédule. En voici les raifons : on ne trouve dans notre contrée aucun catholique lettré ; nous n'avons ni pères de l'oratoire, ni puriftes ; le refte des moines eft d'une ignorance craffe ; il falloit donc conferver les jéfuites, ou laiffer périr toutes les écoles ; il falloit de plus que l'ordre fubfiftât pour fournir des profeffeurs à mefure qu'il venoit à en manquer, & la fondation pouvoit fournir à ces frais ; mais elle n'auroit pas été fuffifante pour payer des profeffeurs laïques ; de plus c'étoit dans l'univerfité des jéfuites que fe formoient des théologiens deftinés à remplir les cures. Si l'ordre avoit été fupprimé, l'univerfité ne fubfiftoit plus, & l'on auroit été néceffité d'envoyer des Siléfiens étudier la théologie en Bohème ; ce qui auroit été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement. Toutes ces raifons valables m'ont fait le paladin de cet ordre ; & j'ai fi bien combattu pour lui, que je l'ai foutenu, à quelques modifications près, tel qu'il fe trouve à préfent, fans général, fans le troifième

vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le Pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en a été dans sa jeunesse. Ce Mr de Saint Germain avoit de grands & de beaux desseins, très-avantageux à vos Welches; mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se proposoit de faire auroient obligé des fréluquets à une exactitude qui leur répugnoit : il lui falloit de l'argent pour supprimer la maison du Roi; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvoit augmenter ses forces, sans payer un sol de plus, perdus pour vos Welches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste ? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais concitoyens qui l'ont contrecarré. Souvenez-vous, je vous prie, du père Tournemine votre nourrice, chez lequel vous avez sucé le doux lait des Muses, & réconciliez-vous avec un ordre qui l'a porté & qui le siècle passé fournit à la France des hommes du plus grand mérite. Je sais très-bien qu'ils ont cabalé & se sont mêlés d'affaires, mais c'est la faute du gouvernement; pourquoi l'a-t-il souffert ? Je ne m'en prends pas au père le Tellier, mais à Louis XIV. Mais tout cela m'embarrasse moins que le patriarche de Ferney; il faut qu'il vive, qu'il soit heureux, & qu'il n'oublie pas les absens. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 Novembre, 1777.

GRAND homme en tout, & ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine & grecque !
Vous placez leur bibliothéque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le Dieu des grenadiers
Et le Dieu de la poéſie.
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage ;
Vous les careſſez tour à tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, Sire, que M. d'Alembert vous a propoſé un des martyrs de la philoſophie pour un de vos bibliothécaires. C'eſt ce de Liſle, dont votre Majeſté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme Morival par un ſanhédrin de barbares imbécilles. Ce de Liſle eſt aſſez ſavant pour un bel eſprit ; il eſt très-laborieux ; il a autant de véritable vertu que les bigots en affectent de fauſſe. Je le crois très-digne de ſervir votre Majeſté dans toutes les par-

ties de la littérature ; votre vocation eſt de réparer nos ſottiſes & nos injuſtices.

J'ai mis aux chariots de poſte des exemplaires du *Prix de la juſtice et de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué ſi généreuſement : ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'averſion que jamais pour l'extrême-onction & pour ceux qui la donnent. En attendant je ſuis à vos pieds, & je vous invoque comme mon conſolateur dans cette vie & dans l'autre.

Le vieux malade.

LETTRE CCCCLXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de Décembre, 1777.

IL eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes qu'on a pu recueillir ; pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra nous en tenir à Homère, Virgile, le Taſſe, Voltaire, & l'Arioſte. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſſèchent & ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudroit, ſi l'on pouvoit, les purger de l'eſprit de parti, de fauſſes anecdotes & de menſonges, pour les rendre utiles. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eu

que l'incompréhenfibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre efprit ; & quant à tout le fatras théologique, les auteurs hypocondriaques & fanatiques qui l'ont compofé, ne méritent pas qu'on perde fon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paffé par le cerveau. Je ne dis rien de meffieurs les géomètres, qui calculent éternellement des courbes inutiles ; je les laiffe avec leurs points fans étendue & leurs lignes fans profondeur, ainfi que meffieurs les médecins, qui s'érigent en arbitres de notre vie, & qui ne font que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimiftes, qui, au lieu de créer de l'or, le diffipent en fumée par leurs opérations ? Il ne refte donc pour notre utilité & pour notre confolation que les belles lettres, qu'on a nommées à jufte titre les lettres humaines, & c'eft à elles que je m'en tiens ; le refte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont rencontrées dans d'autres livres, & dont ils trouvent là les originaux ; & voilà à quoi cette bibliothèque eft deftinée ; mais les œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante comme de raifon. La belle édition de Paris in 4[to] y eft étalée dans toute fa pompe.

Vous me propofez un Mr de *** pour bibliothécaire ; mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois, & que felon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres fans néceffité ; je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous

avons. Je vous avouerai que j'ai eu la bétise de lire cet ouvrage de ce de * * * pour lequel il a été banni de France: c'eſt une rapſodie informe, ce ſont des raiſonnemens ſans dialectique & des idées chimériques qu'on ne ſauroit pardonner qu'à un homme qui écrit dans l'ivreſſe, & non à un homme qui ſe donne pour un penſeur. S'il ſe fait folliculaire à Amſterdam ou bien à Leyde il pourra y gagner de quoi ſubſiſter, ſans ſacrifier ſa liberté aux caprices d'un deſpote en venant s'établir ici. Il y a eu des ex-jéſuites à Paris qui après la ſuppreſſion de l'ordre ſe ſont faits fiacres; je n'oſe propoſer un tel métier à Mr de * * *, mais il ſe pourroit qu'il fût habile cocher, & à tout prendre, il vaut mieux être le premier cocher de l'Europe que le dernier des auteurs. Je vous parle avec une entière franchiſe, & ſi vous connoiſſez l'original en queſtion, vous conviendrez peut-être qu'il ne perdroit rien au troc.

Pour mon très-indigne pupille le Duc de Wirtemberg, je ſuis bien éloigné d'excuſer ſes mauvais procédés. Il ne faut pas ſe rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de ſon droit, & j'eſpère encore de pouvoir ériger un trophée, *à Voltaire vainqueur du Duc.* Je ſuis ſur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres, ſans y participer moi-même; il s'y trouve un Comte Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléſie. Je diſpute avec lui; il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs,

& qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie & n'eſt certainement pas ennemi des Pruſſiens. Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps, car ſon eſprit eſt immortel. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXVI.

DU ROI.

Le 25 Janvier, 1778.

J'AI reçu la brochure d'un ſage, d'un philoſophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modeſtement le gouvernement ſur les défauts des lois de ſa patrie, & qui démontre la néceſſité de les reformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raiſon il n'y a qu'un ſentiment, qui eſt celui de la vérité, lequel vous avez lumineuſement démontré. Pourquoi ne le ſuivra-t-on pas ? A cauſe qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cauſe de l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philoſophe a ſu ſe faire en uſant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avoit doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité,

Copernic, ne vous en déplaiſe, y tiendra auſſi ſon petit coin en qualité de Pruſſien ; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confeſſe que je n'entends rien à ſon vide ni à ſon attraction ; il a démontré avec plus d'exactitude que ſes dévanciers le mouvement des corps céleſtes, j'en conviens ; mais vous m'avouerez pourtant que c'eſt une abſurdité en forme que de ſoutenir l'exiſtence du rien. Ne ſortons pas des bornes que nous donnent le peu de connoiſſances que nous avons de la matière. A mon ſens la doctrine du vide, & des eſprits qui exiſtent ſans organes, ſont le comble de l'égarement de l'eſprit humain. Si un pauvre ignorant de ma claſſe s'aviſoit de dire : entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'exiſtence exiſte, on lui riroit au nez ; mais le ſieur Iſaac, qui dit la même choſe, a hériſſé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont ſuivi ; ils aiment mieux l'en croire ſur ſa parole & admettre des contre-vérités, que de ſe perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infiniteſimal. Les Anglois ont conſtruit des vaiſſeaux ſur la coupe la plus avantageuſe que Newton avoit indiquée, & leurs amiraux m'ont aſſuré que ces vaiſſeaux étoient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui ſont fabriqués ſelon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin ; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un baſſin, d'où elle devoit retomber par des canaux afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométri-

quement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du baſſin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu ſyſtématique de Liſle que notre pays ; s'il s'y pend, il ſera regardé dans peu comme le plus bel eſprit de Stockholm ; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphyſiciens, & adoucir les mœurs ſauvages des habitans des rivages polaires. Deſcartes a long-temps habité ce royaume ; pourquoi de Liſle ne s'y fixeroit-il pas ? Je crois de plus que les glaces ſeptentrionales pourront calmer l'ardeur d'un ſang provençal qui l'expoſe ſouvent à des attaques de fièvre chaude. Ce conſeil phyſico-politique & la religion univerſelle pourront très-bien s'amalgamer avec le ſyſtème des tourbillons.

Voici la première fois que mon ſoi-diſant élève ſe conduit bien ; c'eſt une belle choſe de payer quand on doit, une plus belle encore eſt de ne point uſurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'Electeur de Bavière pourroit donner lieu à tels procédés qui pourront cauſer de violentes convulſions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Weſtphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'eſt à préſent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curioſité du public. Ces grandes diſtractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney ; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort ; tout

ce qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur; mais vous avez furpaffé le héros du chriftianifme; il reffufcita le troifième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma fatisfaction & pour celle de tous les êtres qui penfent. Ce font les vœux du folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 Janvier, 1778.

SIRE, GRAND HOMME,

QUE vous m'inftruifez, que vous me confolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! Votre Majefté ou plutôt votre humanité a bien raifon; le fatras métaphyfique, théologique, fanatique, eft fans doute ce que nous avons de plus méprifable, & cependant on écrira fur ces chimères abfurdes tant qu'il y aura des univerfités, des efprits faux, & de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède & Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des chofes très-difficiles, très-inconnues & très-utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne favent que divifer A—B, plus C

par X moins Z, & qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette ; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés ; & elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature ; c'eſt donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand Condé dans ſa retraite de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand Frédéric à Sans-Souci.

Quand j'ai propoſé à votre Majeſté le ſieur de Liſle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux & exact, très-capable de faire des extraits & de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, & j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez ; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés ; & peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte ; c'eſt vous que j'en dois remercier.

Mr le comte de Montmorency-Laval ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite & à gauche, & pour commander l'exercice ; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des Montmorency ; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il

n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis, qui ait imaginé d'unir la France avec la maison d'Autriche contre la maison de Brandebourg ; il en a été bien puni. Sa politique a été aussi malheureuse que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne sais si les chariots de poste ont apporté à votre Majesté le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture & contre la caroline de Charles-Quint ; nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur & de votre gloire.

LETTRE CCCCLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Paris, le premier d'Avril, 1778.

LE gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre Majesté, & qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est

que j'ai été occupé à éviter deux chofes qui me pourfuivaient dans Paris, les fifflets & la mort.

Il eft plaifant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aye échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'eft que de vous être confacré : je me fuis renommé de vous, & j'ai été fauvé.

J'ai vu avec furprife & avec une fatisfaction bien douce, à la repréfentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, Conftantin & Théodofe comme les modèles des princes & même des faints, a applaudi avec des tranfports inouis à des vers qui difent que Conftantin & Théodofe n'ont été que des tyrans fuperftitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philofophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne défefpérerais pas de faire prononcer dans un mois le panegyrique de l'empereur Julien : & affurément fi les parifiens fe fouviennent qu'il a rendu chez eux la juftice comme Caton, & qu'il a combattu pour eux comme Céfar, ils lui doivent une éternelle reconnaiffance.

Il eft donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, & que ceux qui fe croient payés pour les aveugler ne font pas toujours les maîtres de leur créver les yeux ! Grâces en foient rendues à votre Majefté, Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiffez de vos établiffemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la fuperftition, ainfi que le foutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe Frédéric le grand être Frédéric immortel !

Daignez agréer le profond reſpect & l'inviolable attachement de Voltaire.

LETTRE CCCCLXXIX.

DU ROI.

Sans date.

VOUS préſumez mieux de moi que je ne le fais moi-même ; vous me ſoupçonnez d'être l'auteur d'un abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique & de ſa préface. Cela n'eſt guères plauſible. Un homme ſans ceſſe occupé de guerres ou d'affaires n'a pas le temps d'étudier l'hiſtoire eccléſiaſtique. J'ai plus fait de manifeſtes durant ma vie que je n'ai lu de bulles. J'ai combattu des croiſés, des gens avec des toques bênites, que le ſaint père avoit fortifiés dans le zèle qu'ils marquoient pour me détruire ; mais ma plume moins téméraire que mon épée reſpecte les objets qu'une longue coutume a rendus vénérables. Je vois avec étonnement par votre lettre que vous pourriez choiſir une autre retraite que la Suiſſe, & que vous penſez au pays de Clèves. Cet aſile vous ſera ouvert en tout temps. Comment le refuſerois-je à un homme qui a tant fait d'honneur aux lettres, à ſa

à sa patrie, à l'humanité, enfin à son siècle? Vous pouvez aller de Suisse à Clèves sans fatigue, si vous vous embarquez à Bâle; vous pouvez faire ce voyage en quinze jours sans presque sortir de votre lit.

J'ai lu avec plaisir la petite brochure que vous m'avez envoyée; elle fera plus d'impression qu'un gros livre; peu de gens raisonnent, au lieu que chaque individu est susceptible d'émotion à la narration simple d'un fait. Il ne m'en falloit pas tant pour assister ces malheureux que le fanatisme prive de leur patrie dans le royaume le plus policé de l'Europe; ils trouveront des secours, & même un établissement, s'ils le veulent, qui pourra les soustraire aux atrocités de la persécution & aux longues formalités d'une justice que peut-être on ne leur rendra pas. Voilà ce que je puis faire & ce que je m'offre d'exécuter tant en faveur de l'auteur de la Henriade que de sa nièce, de son jésuite Adam, & de son hérétique Servet. Je prie le ciel qu'il les conserve tous dans sa sainte garde.

LETTRE CCCCLXXX.

DU ROI.

Sans date.

MES maux m'ont empêché de répondre à votre charmante lettre. Les sons de votre lyre se sont fait

entendre dans le Tartare où j'étois à la gêne ; ils ont fléchi les tyrans qui m'opprimoient, ils m'ont rendu à la vie comme autrefois Orphée fut délivrer Eurydice. Le premier usage que je fais de ma convalescence, est de remercier l'Orphée ou l'Apollon qui me l'a procurée, & de lui envoyer en tribut une foible production de malade. J'attends le retour de mes forces pour vous en dire davantage, en implorant la nature, pour qu'elle conserve la seule colonne du Parnasse qui nous reste & ce bras armé du foudre de la raison qui a écrasé la superstition & le fanatisme.

00100373

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016